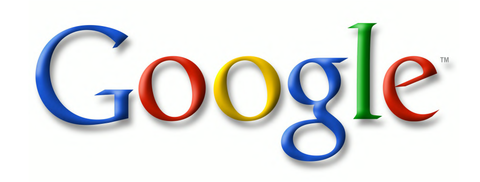


BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

NOUVEAUX SAMEDIS

SEIZIÈME SÉRIE

MONTCALM
X. DOUDAN — LE PÈRE HYACINTHE — PAUL FÉVAL
MOLIÈRE ET BOURDALOUE
OCTAVE FEUILLET
LES POÈTES — LE ROMAN CONTEMPORAIN
LE FILS DE LOUIS XV — LES ZOUAVES PONTIFICAUX
LE BARON DE CHARETTE ET LE COMTE DE MONTI
GEORGE SAND ET NAPOLÉON III
LE XVIII[e] SIÈCLE — X. AUBRYET — LA FAMINE AUX INDES
BYRON — RIVAROL — LA PRINCESSE DE CLÈVES
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

NOUVEAUX

SAMEDIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries littéraires, nouvelle édition	1	vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1	—
Dernières Causeries littéraires, 2e édition	1	—
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition	1	—
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1	—
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition	1	—
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1	—
Nouveaux Samedis	16	—
Le Fond de la Coupe	1	—
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1	—
Entre Chien et Loup, 2e édition	1	—
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1	—
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1	—
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1	—
La Fin du Procès, nouvelle édition	1	—
Or et Clinquant, nouvelle édition	1	—
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition	1	—
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1	—
Le Filleul de Beaumarchais, 3e édition	1	—
La Mandarine, 2e édition	1	—
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1	—
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1	—

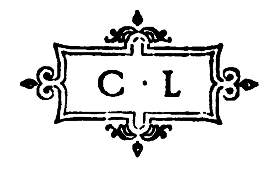
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, J. ROBERT.

NOUVEAUX
SAMEDIS

PAR

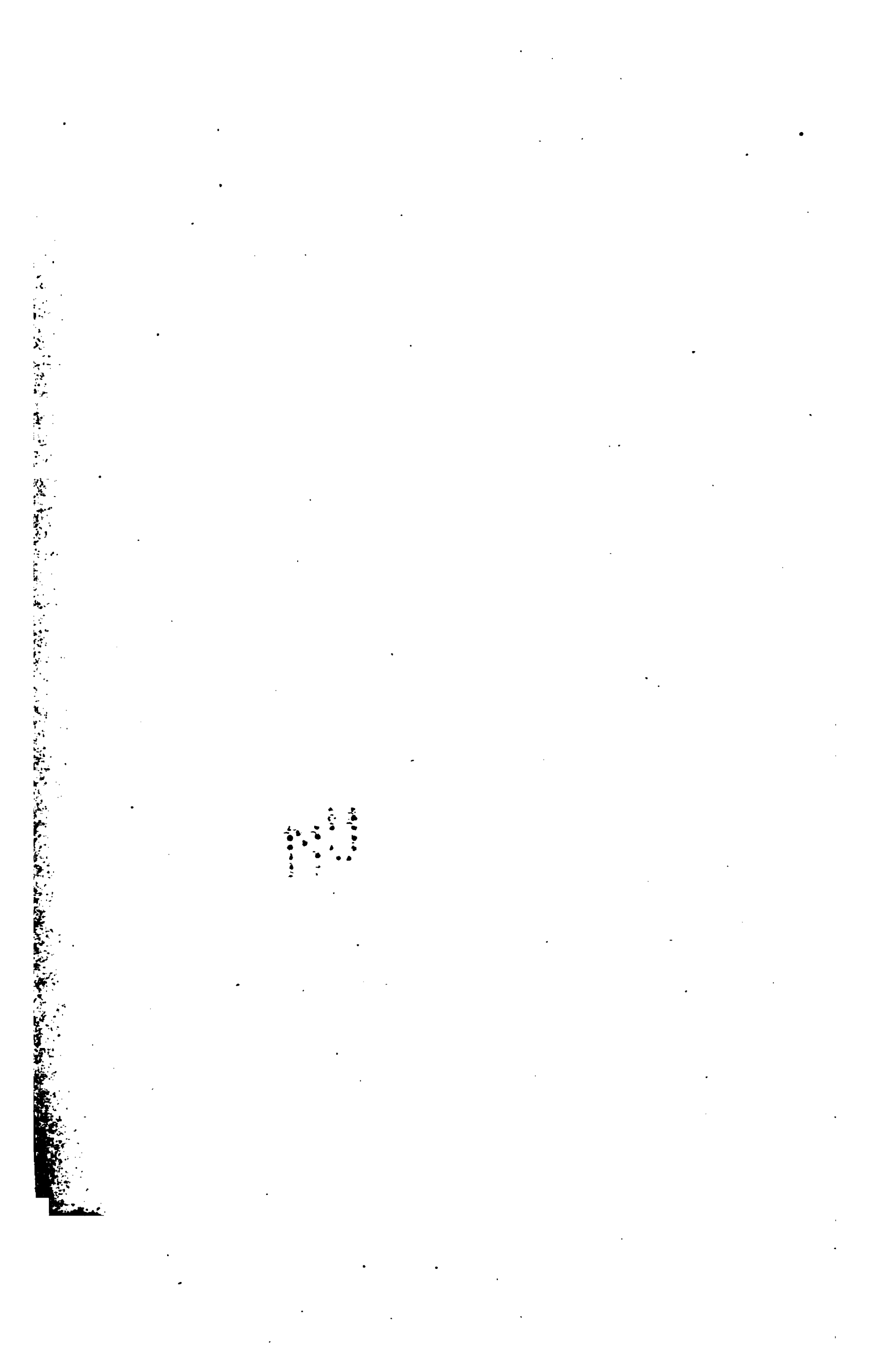
A. DE PONTMARTIN

SEIZIÈME SÉRIE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878



NOUVEAUX SAMEDIS

I

MONTCALM

ET LE CANADA FRANÇAIS [1]

24 juin 1877.

Le beau nom de Montcalm appartient assurément à la France entière; il semble pourtant que notre zone méridionale ait le droit de le réclamer avec une nuance plus vive d'orgueil et de tendresse. L'Hérault et le Gard sont encore pleins des souvenirs de cette noble famille, si di-

1. *Essai historique*, par M. Ch. de Bonnechose.

gne de recueillir l'héritage de gloire légué par le héros du Canada. Mais quel singulier pays que le nôtre! En pleine Restauration, à une époque où nos princes et les *bons Français* (style du temps) auraient dû payer à cette vaillante et pure mémoire tout un arriéré de dettes criardes, contractées hélas! par la triste et coupable royauté de Louis XV, le nom de Montcalm aurait eu peine peut-être à se défendre de l'indifférence et de l'oubli, si les séductions de l'esprit ne s'étaient chargées de rajeunir et de raviver l'héroïque légende du courage malheureux. La marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, infiniment spirituelle, eut à Paris un salon célèbre; ce qui est plus difficile que de remporter une victoire. Elle y donnait brillamment la réplique à Chateaubriand à Villemain, au vicomte de Bonald, au prince de Talleyrand et aux *illustres* de cette courte période. Seulement, celle-là — je dois l'avouer en toute humilité, — était aussi peu méridionale que possible. Montpellier même, cette ville si élégante, si aristocratique, si savante et si lettrée, n'obtint jamais grâce devant elle. Elle s'y considérait comme en exil. Un jour, ma grand'mère, quelque peu de ses parentes, alla lui faire une visite. On était en hiver. Pour allumer son feu, la marquise se fit apporter deux sarments. — « Ma cousine! il n'y a que cela de bon dans votre pays! » dit-elle avec une amertume de Parisienne exilée.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Charles de Bonne-

chose, en dehors de ses autres titres à nos sympathies, a le mérite de nous arriver avec un admirable à propos. Certes, à ne juger que les surfaces, rien ne se ressemble moins que le glorieux désastre où disparurent, avec Montcalm, les liens de la France avec le Canada, et les écrasantes calamités de 1870 et de 1871. Pourtant, que de rapprochements involontaires à travers cette émouvante lecture! Que de fois nous avons interrompu la page commencée, en nous demandant s'il y avait dans ce récit lointain de quoi nous consterner ou nous consoler! Jamais le vieux proverbe: « Les extrêmes se touchent » ne fut plus applicable que lorsqu'il s'agit de ces gouvernements *hors nature*, qui personnifient des monstruosités sociales, et où le bon sens, l'honnêteté, la justice, la conscience publique, l'intérêt du pays sont sacrifiés, tantôt au bon plaisir d'un seul, tantôt au caprice de tous. Louis XV abandonnant Montcalm à toutes les mauvaises chances d'une lutte inégale, et, dans sa voluptueuse somnolence, laissant paresseusement le Canada se détacher de sa couronne comme une nonchalante sultane laisse tomber, avant de s'endormir, les perles de son collier, n'est-ce pas, à une extrémité contraire, le pendant exact des dictateurs du 4 Septembre refusant de s'émouvoir des souffrances de nos soldats, des désastres de nos armées, des angoisses de nos généraux, de la détresse des provinces envahies, tant qu'il y avait du vin de Champagne dans les caves préfectorales? Le traité de Pa-

ris, par lequel la France (janvier 1763), cédait à l'Angleterre « non-seulement le Canada, mais encore l'île du cap Breton et toute la rive du Mississipi, » n'offre-t-il pas de douloureuses analogies avec le traité de Francfort, arrachant Metz et Strasbourg, l'Alsace et la Lorraine, aux flancs déchirés de la France ? Quand nous lisons dans le livre de M. de Bonnechose, — page 78 et suivantes, — à propos des scandaleuses déprédations de Bigot et de son personnel d'employés : «... vols sur l'approvisionnement des places, vols sur les transports, vols sur les travaux publics, vols sur les fournitures du matériel de la guerre et de l'équipement... » — Lorsque Montcalm indigné s'écrie : « la friponnerie est devenue trahison ; — On donne aux soldats des fusils de l'ancienne façon, dont les baguettes cassent comme un verre... « On n'a que des bicoques où l'on croit avoir des forts... » — lorsque Montcalm, à peine débarqué et parcourant le quartier des troupes, y trouve hôpitaux et ambulances dans un état affreux et nombre d'articles nécessaires manquant dans les magasins, etc., etc., comment s'abstenir d'un inévitable retour sur une date beaucoup plus récente, sur d'autres friponneries, d'autres fournitures, d'autres articles nécessaires manquant dans les magasins, sur ces camps de Conlie et des Alpines où s'engloutirent des sommes insensées, sur tous ces scandales auxquels les victoires électorales de la cohue gambettiste semblent assurer une triomphante impunité, et qu'une revanche

des honnêtes gens pourrait bien, tôt ou tard, forcer à rendre leurs comptes?

Si nous voulions multiplier les points de comparaison, nous n'aurions qu'à nommer William Pitt, le premier Pitt, « devenu, nous dit M. de Bonnechose, le dictateur de l'Angleterre depuis que tous les partis, également impuissants au dedans et au dehors, avaient abdiqué entre ses mains. » Avec un génie moins âcre, une éloquence plus brillante, une physionomie mieux ajustée à l'idéal des gouvernements tempérés et des nations civilisées, William Pitt fut, à nos dépens, le Bismarck de 1760. Comme le terrible chancelier, il devina où il fallait nous frapper; il comprit que l'Angleterre affaiblie, menacée de décadence, ne pouvait être relevée et agrandie que par la conquête de nos colonies; qu'en devenant souveraine de l'Amérique septentrionale, elle reprendrait en Europe sa prépondérance et son prestige. La France diminuée de tout ce qu'allait gagner sa rivale, le Nouveau-Monde se chargeant de renseigner l'ancien sur les inépuisables ressources de cette race anglaise dont on s'était trop hâté d'annoncer le déclin, l'Océan, ce vieil ami de l'île des Cygnes, se remettant à son profit en frais de tendresses et de complaisances paternelles, quel magnifique programme pour l'homme illustre qui venait de dire à la tribune de la Chambre des Communes : «Je sauverai ce pays, et moi seul le peux !» Dès lors, ce ne fut plus qu'une question de temps. L'héroïsme, l'énergie, le

dévouement, les talents militaires de Montcalm et de ses braves lieutenants, sa lune de miel canadienne, l'éclat de ses premiers succès, les profondes et indélébiles sympathies des populations indigènes pour la domination ou plutôt pour l'assimilation française, les fortes racines poussées dans le sol par cette France que l'on aime malgré ses fautes, que l'on chérit encore plus aux heures de ses adversités et dont on ne se sépare qu'avec des frémissements et des larmes, rien ne put prévaloir contre cette volonté inflexible et cette écrasante supériorité du nombre dont nous avons récemment subi les meurtrières étreintes.

Voilà bien des sujets de tristesse et de rapprochements pénibles; mais le livre de M. de Bonnechose révèle le patriotisme le plus pur. Or le patriotisme, comme la religion dont il dérive, vit surtout d'espérance et de foi. Aussi le noble écrivain a-t-il soin de mêler aux pages les plus sombres de son récit ces consolantes lueurs qui nous montrent, à l'horizon, le génie et la fortune de la France triomphant de défaillances passagères et remontant d'autant plus haut que toutes les vraisemblances humaines paraissaient les condamner à rouler d'abîme en abîme. — « S'il est une gloire qui soit à nous, toute à nous, gloire si pure qu'on ne peut la ternir, c'est d'avoir tant de fois combattu et stipulé pour la dignité humaine. Voilà pourquoi, tant qu'il y aura dans le monde des faibles et des opprimés, c'est vers la France qu'ils tourneront les yeux et en elle qu'ils espéreront, fût-elle

comme eux faible et opprimée. » — « Avant de raconter comment nos pères furent vaincus sur la terre d'Amérique, il était doux de dire combien ils y furent aimés. »

Et à la dernière page : « ... Ah ! si jamais, au milieu des langueurs et des angoisses de l'heure présente, quelqu'un de nous osait douter de l'avenir « du vieux pays, » qu'il regarde, sur les rives du Saint-Laurent, ce que le malheur a su faire d'une poignée de Français. Quel jets a poussés ce petit rameau transplanté, et que doit être le chêne où il fut coupé ? Mais pourquoi craindre ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que la France connaît l'adversité ; notre histoire est remplie de douleurs ; mais nos épreuves, quelque cruelles qu'elles fussent, n'ont jamais été longues. »

D'après ces citations, vous pouvez aisément reconnaître qu'il y a deux sentiments que M. Charles de Bonnechose exprime à merveille, qui se complètent l'un par l'autre, qui s'accordent parfaitement avec le beau caractère de Montcalm et qui nous servent de consolateurs au moment où l'intrépide marquis, trahi par la fortune, abandonné par la métropole, accablé par le nombre, multipliant en vain ses prodiges de dévouement et de bravoure, devient un martyr sans cesser d'être un héros. L'affection que savent inspirer les Français, toujours prompts à transformer l'annexion en alliance et l'alliance en amitié, l'instinctive certitude d'un imprévu qui fondra nos humiliations éphémères dans un rayon

de gloire comme des grains de poussière dans un rayon de soleil, en faut-il davantage pour consoler et rasséréner ceux qu'attristerait cette pathétique lecture? L'honneur, l'immortel honneur de Montcalm est d'avoir offert aux Canadiens, aux sauvages, aux amis et aux ennemis, le type le plus parfait de ce que doit être un homme de guerre, un chef d'armée, pour transporter dans une colonie lointaine l'image de la patrie absente et la rendre également aimable à tous ses enfants d'adoption.

Qu'était-il donc et qu'a-t-il fait, ce marquis de Montcalm dont la mémoire, grâce à la légèreté française et à l'estompe révolutionnaire, commençait à s'effacer dans les brumes du Saint-Laurent, et que M. de Bonnechose vient de restituer à l'histoire? — « C'était un petit homme de fière mine, à l'allure nerveuse, avec un nez busqué et de grands yeux noirs étincelants, que la poudre de sa coiffure rendait encore plus vifs. Quand, l'hiver, sur la route de Québec à Montréal, un traîneau filait au galop, et que du fond d'une pelisse de fourrure deux éclairs avaient brillé: — « voilà le marquis! » disaient les passants... La grandeur de Montcalm, il ne faut la chercher ni dans ses facultés, ni dans ses talents; elle était dans son âme tout entière, subjuguée par le devoir. Montcalm fut LE SOLDAT; il en eut toutes les vertus; il en accepta toutes les servitudes, même celle de la mort. Corneille, le grand poëte du devoir, était son auteur ou plutôt son conseil: Plutarque, qu'il avait le bonheur de lire dans le texte

grec, lui parlait aussi du devoir. Sous le rayon de cette idée fortifiée par la foi religieuse, Montcalm, pendant sa longue agonie, grandit de sacrifice en sacrifice jusqu'à l'heure suprême; lorsqu'elle sonna, il était prêt; la tête haute, l'âme sereine, il se leva, salua la France et mourut. »

La mort! on peut dire, sans exagération tragique, que Montcalm en avait fait de longue date — et surtout dans les derniers temps, — sa compagne, sa confidente, presque son amie. Il se familiarisait avec elle, sachant d'avance qu'elle serait fidèle au rendez-vous le jour où il n'aurait plus d'autre refuge; qu'elle seule aurait assez de magique puissance pour briser son calice d'amertume et transformer sa défaite en triomphe. Mais, avant d'arriver à ce dénoûment funèbre, quel premier acte! Quels brillants débuts! Est-il rien de plus caractéristique et de plus français que ces épisodes de victoire et de plaisir? M. de Bonnechose a très-heureusement saisi la pittoresque originalité de cette guerre qui ressemblait si peu à nos guerres européennes, et où le cadre, le décor, le paysage, les acteurs s'emparent si puissamment de l'imagination qu'elle ne sait plus si elle foule le sol mouvant de la légende ou le terrain solide de l'histoire. Vous diriez parfois une page des *Natchez*, un chapitre de Gabriel Ferry ou un roman de Cooper, prêtant leur poésie sauvage aux récits de siége et de bataille et associant, dans un curieux pêle-mêle, les uniformes de nos soldats aux cos-

tumes des Peaux-Rouges, des Algonquins, des Hurons et des Iroquois. Le tomahawak de l'Illinois achevait l'œuvre de nos sabres ; le wiggam du Souriquois faisait face aux tentes de nos officiers. On n'était pas sûr, en se battant, de ne pas être mangé le soir; les fantaisies du tatouage alternaient avec le commerce des chevelures ; cinquante dialectes différents répondaient au cri de nos sentinelles. Et quelle mise en scène ! Des lacs auprès desquels les nôtres ne seraient que des bassins, des fleuves dont l'embouchure est plus large que notre Méditerranée, des forêts dont le moindre arbre ferait ressembler à des arbustes les chênes de Fontainebleau, des magnolias dont la fleur contiendrait plus de vin que la coupe du roi de Thulé, une végétation exubérante, des serpents enroulés comme des lianes au tronc des érables, les ours et les bisons interrompant de leurs rugissements formidables le silence de ces nuits qu'a décrites Chateaubriand ; groupez tout cet ensemble autour de Montcalm, de Bougainville, de Bourlamaque, de Lévis, de tous ces héros inconnus qui vont mourir loin de la France pour l'honneur de la France ; — et dites-moi si l'esprit le plus exigeant peut rêver un spectacle plus grandiose !

Montcalm domine tout ce tableau ; même un éclair de gaieté se glisse à travers nos sinistres pressentiments, quand nous voyons le général français faire auprès des Indiens son métier de CHARMEUR. — « Il faut l'avouer, rien ne lui coûta ; Montcalm devint Indien de pied en cap.

On vit avec surprise cet homme, le plus vif qui fut jamais, gravement occupé, pendant des journées entières, à tirer du fond d'un calumet, sous le toit d'écorce d'une hutte indienne, d'éternelles bouffées de tabac. » — « Vous ne le croiriez pas, écrit-il à sa mère, mais les hommes portent toujours, avec le casse-tête et le fusil, un miroir à la guerre pour se faire barbouiller de diverses couleurs, arranger leur plumet sur la tête, leurs pendeloques aux oreilles et aux narines..... Souvent ils n'ont pas de chemise, mais un habit galonné pardessus. » — « Dans cette étrange compagnie, » pour garder le sérieux qui sied à un guerrier, et surtout à un grand chef, « Montcalm dut faire souvent violence à sa gaieté naturelle. » — « Avec mes amis les sauvages, souvent insupportables, écrit-il encore à sa mère, le 16 juin 1756, il faut avoir une patience d'ange; depuis que je suis ici, ce ne sont que visites, harangues et députations de ces messieurs; les dames des Iroquois, qui ont toujours part chez eux au gouvernement, en ont été aussi, et m'ont fait l'honneur de m'apporter un collier. »

Si vous voulez avoir une idée complète des contrastes qui donnent aux récits de M. de Bonnechose tant de variété, de piquant, de couleur et de charme, tournez la page; nous voici au bal. Les rigueurs de l'hiver ont suspendu les opérations militaires; avant six mois, nulle nouvelle possible de la France ni d'ailleurs. Eh bien! dansons sur un volcan de neige! Entendez-vous les violons? Cette

fois, le Canada et sa colonie n'ont rien à envier à cette légèreté, à cette insouciance française et parisienne qui va leur coûter si cher. Au printemps le péril imminent et les affaires sérieuses ! On se battra au premier rayon d'avril ; on mourra, s'il le faut, quand s'épanouiront les fleurs, quand roucouleront les ramiers et les colombes. Pour le moment, le menuet et la gavotte gouvernent Montréal et Québec. On danse, on chante, on soupe ; le bal pour les jeunes, le concert pour les prudes, le souper pour tout le monde ! Quel trait caractéristique, et comme M. de Bonnechose a bien fait de le noter en passant ! Montcalm, dans son livre, nous semble un contemporain de Corneille ou de Turenne plutôt que de Voltaire ou de Soubise, et il nous fait bien moins songer au maréchal de Richelieu qu'au cardinal. Il est avant tout, nous l'avons vu, — l'homme du devoir, — et, comme tel, il tient aussi peu que possible au XVIII[e] siècle, à cet enfant terrible qui refusa de comprendre qu'il faut commencer par pratiquer ses devoirs avant de réclamer ses droits. Pourtant, dans cet entr'acte si court et à mille lieues de Versailles, ce siècle frivole ne lâche pas prise ; il trouve moyen de s'insinuer à travers les glaces du lac Ontario et du fleuve Saint-Laurent ; il montre gaiement le bout de son oreille rose, teintée de blanc par la poudre de sa coiffure ; il force Montcalm de se conformer à ses usages ; il donne le signal aux violons, règle les danses, anime les danseurs, commande le souper, l'assaisonne

de ses bons mots, l'enjolive de ses chansons et ne néglige rien pour que la copie ressemble au modèle. Mais ne lui en demandez pas davantage ! Lorsque arriveront les jours de péril, de détresse et d'abandon, ne lui demandez pas de s'inquiéter des souffrances de ceux qu'il vient de divertir; ne lui demandez pas de faire vivre ceux qu'il a fait rire, de donner des munitions et du pain à ceux qu'il a fait danser, d'apprécier l'immense importance de cette colonie dont la perte changera la carte du Nouveau-Monde et peut-être les destinées de l'ancien ! ne lui demandez pas de se saigner aux quatre veines plutôt que de fournir une date à cette mutilation de la France ! Ce n'est plus son affaire; il n'en sait rien: il a passé, il s'est amusé, il s'est ruiné, et il oublie.

Si l'on avait moins abusé de cette fameuse sérénade de *Don Juan*, où un accompagnement moqueur et sinistre contredit une mélodie amoureuse, ce serait le cas de la rappeler à propos de ces joies fugitives, sitôt suivies d'effroyables catastrophes. Néanmoins, n'allons pas trop vite ! Montcalm n'a pas encore achevé sa moisson de gloire. La bataille de Carillon — 8 juillet 1758 — marque le point culminant, l'apogée de cette gloire si belle, si pure, si invulnérable, qu'en passant de la prospérité au malheur, de la victoire au désastre et de la vie à la mort, elle se déplace sans s'amoindrir. Hélas ! malgré son nom sonore, cette bataille si pittoresque, si bien empreinte de couleur locale, où les érables et les bouleaux, les hê-

tres pourprés et les pins jouèrent un rôle de régiment auxiliaire, a été bien peu carillonnée par notre orgueil national et par l'histoire. M. de Bonnechose, qui la venge et la ressuscite en la racontant, ajoute avec une patriotique tristesse: « Pauvre victoire délaissée, dont l'histoire de France garde à peine la trace! Son souvenir semble s'être envolé avec le bruit des cloches qui en sonnèrent le *Te Deum*. La forteresse, témoin de cette lutte épique, a été détruite par les Français eux-mêmes; où fut Carillon, les Anglais ont bâti Tincondéroga. » — Irons-nous plus loin? Poursuivrons-nous ce douloureux épilogue dont chaque détail serre le cœur, où chaque jour amène pour Montcalm de nouveaux embarras, des anxiétés nouvelles et l'horrible certitude — qui a dû être aussi le supplice de nos généraux en 1870, — du défaut absolu de proportion entre le moyen et l'effort, entre l'effort et l'obstacle, entre l'imperceptible chance de salut et l'infaillible présage de ruine? Au moins, dans sa glorieuse infortune, Montcalm eut un adversaire — je ne dis pas un vainqueur, — digne de lui, un émule d'héroïsme et de mort, le général Wolfe. Tombés tous deux presque en même temps, étroitement unis par l'admiration des deux peuples, par une communauté de monument et d'hommages, Montcalm et Wolfe, à cette distance de plus d'un siècle, nous font l'effet de frères d'armes plutôt que d'ennemis. Nous voyons en eux, non pas un Français et un Anglais, mais les deux branches d'un même laurier, les

deux rameaux d'un même cyprès, les deux faces d'une même médaille, les deux types d'une même famille humaine, qui devient de plus en plus rare, que l'égoïsme révolutionnaire a presque supprimée, et dont l'éloge pourrait se résumer en ces simples mots: « Les hommes QUI NE SE PRÉFÈRENT PAS A LEUR PAYS. »

A ce point de vue et à bien d'autres, Montcalm est un modèle; sa vie est une leçon, et nous ne saurions assez féliciter M. Charles de Bonnechose d'avoir si bien présenté cette leçon éloquente à une génération que ses malheurs ont tour à tour exacerbée et énervée, à une société tourmentée et affaiblie par tous les défauts contraires aux qualités et aux vertus du héros de Carillon et de Montréal. Entraîné par l'émouvant récit de M. de Bonnechose, nous n'avons rien dit de la vie privée de Montcalm. Elle fut aussi correcte que sa carrière militaire fut brillante et vaillante. Ses lettres à sa mère et à sa femme, sans étaler une *sensibilité* romanesque, sont d'un style simple et naturel, affectueux et touchant, qui va à l'âme et qui s'élève jusqu'au pathétique, lorsque le pauvre père, apprenant la mort d'une de ses filles, s'écrie: « Est-ce Mirète, qui me ressemblait et que j'aimais tant?... » — Tout au plus, peut-on supposer, d'après un passage de ce livre (page 91,) que Montcalm préférait sa mère à sa femme. Serait-ce un grand crime? Quoique fort désintéressé dans la question, je vous parlais l'autre jour de certaines faiblesses des hommes supérieurs. Il en est peu chez lesquels

on ne remarque cette préférence filiale qui tient à des causes bien délicates, bien voisines des fibres les plus secrètes du cœur. Quelle que soit leur supériorité, quel que soit leur orgueil, ils ne peuvent oublier qu'il y a eu un moment où leur âme s'est faite de celle de leur mère, où ils ont senti, pensé, imaginé, rêvé par elle, en elle et avec elle, où leur intelligence a pris sa forme définitive dans ce moule quasi divin. Cette intime *filiation* leur est si chère qu'ils ne veulent pas en chercher la date; il leur semble qu'elle existe de toute éternité et qu'ils n'ont fait que continuer leur mère. Ils savent en outre qu'elle a eu, qu'elle aura toujours une façon particulière de s'enorgueillir de leurs talents, de se réjouir de leurs succès, de s'affliger de leurs revers, de pardonner leurs fautes, *d'avoir mal à leur poitrine*, de les pleurer si elle leur survit et de ne donner à personne la place qu'ils ont occupée. Avec la femme, rien de pareil. Si dévouée, si tendre qu'elle puisse être, ils se disent tout bas qu'il y a eu un commencement et qu'il peut y avoir une fin, que, la veille du jour où ils l'ont épousée, elle était pour eux une étrangère, qu'elle n'est pour rien dans les origines de leur célébrité et de leur génie, que son admiration ou son indulgence a peut-être des bornes, que peut-être, avant de les admirer, elle les juge... Mais ne voilà-t-il pas bien des subtilités à propos du plus simple, du plus *uni*, du plus vrai, du moins vaniteux des hommes? Mieux vaut dire que Montcalm aima passionnément sa

mère et honnêtement sa femme ; ce qui est encore la perfection du genre. Mieux vaut surtout invoquer le patriotisme de la noble ville de Nîmes, lui rappeler que le château de Candiac, où naquit Montcalm, est son proche voisin, et la supplier d'élever un monument à la mémoire de cet homme illustre, trop oublié ou trop négligé par la France. Des statues ! on en érige aujourd'hui ou on en promet à des gens que M. Guizot n'eût pas hésité à qualifier de malfaiteurs de l'intelligence. En accorder une, par hasard, à la vertu, à la bonté, à l'honneur, à l'héroïsme, au dévouement, personnifiés dans le vainqueur de Carillon, ce serait à la fois une originalité et une bonne œuvre, l'accomplissement d'un devoir et le paiement d'une dette. En attendant, le livre excellent de M. de Bonnechose est une statue qui parle. Quand le marbre ou le bronze attire les indifférents, les ignorants et les badauds, ils se demandent ce qu'a fait le personnage représenté par ce bronze ou ce marbre. Les lecteurs du *Montcalm* de M. de Bonnechose n'ont plus rien à demander.

II

X. DOUDAN[1]

1er juillet 1877.

Sainte-Beuve, plaidant *pro domo suâ* dans une de ses premières *Causeries du lundi*, revendiquait les prérogatives des *neutres*. Si on leur accorde des prérogatives, il est juste de leur imposer des pénitences. Voici celle que, malgré tout son esprit, me paraît mériter Ximénès Doudan, le plus ingénieux et le mieux réussi des *neutres*. Deux amis, que j'appellerai, si vous le voulez bien, Ariste et Cléante, se rencontreraient après l'avoir lu.

ARISTE, avec enthousiasme : « Quel homme, ce Doudan! Quel penseur et quel causeur! Quelle trouvaille, ce livre! Quelle bonne fortune, quand on vient de subir

1. *Mélanges et Lettres*. – Tome 3e.

les chefs-d'œuvre de la littérature à coups de trique! C'est comme si, échappant aux sables du désert, on prenait un bain...

CLÉANTE, entre ses dents: « Un bain froid. »

ARISTE : « Mais, voyons mon cher ami! Tu n'as pas l'air de partager mon admiration?... »

CLÉANTE : « Parce que tu l'exprimes dans un langage qui ne s'accorde pas bien avec la physionomie de l'auteur et de l'ouvrage. Je proposerais plutôt les formules suivantes: « Il n'est pas impossible que Doudan soit infiniment spirituel. Peut-être ne se tromperait-on pas en déclarant, sous toutes réserves, que son recueil de *Mélanges et Lettres* est plein d'aperçus piquants, de mots fins, de pensées originales ou délicates; qu'il déguise des sentiments vrais, souvent profonds, sous des semblants d'ironie, d'enjouement et de badinage. J'hésiterais à blâmer ou à contredire le lecteur qui découvrirait dans ces pages des qualités charmantes, pourvu toutefois qu'il me fût permis de conserver mon doute et de rester sur la défensive... »

ARISTE : « Que signifie?... »

CLÉANTE, plus sérieux: « Cela signifie que je refuse positivement de me passionner pour qui ne se passionne pas, de m'enflammer pour qui semble toujours prêt à me jeter une carafe à la tête, et, enfin et surtout, de croire à qui ne croit pas. Si le monde pouvait être gouverné par le dilettantisme, j'applaudirais comme toi les

hommes tels que Doudan. Ils seraient souverains, présidents de la République, ministres, sénateurs, députés, ou simplement professeurs, chargés de l'éducation de la jeunesse. Ils choisiraient dans chaque opinion, avec toutes sortes de raffinements préalables, ce qui conviendrait à leur spécialité de sybarites de l'intelligence ; ils pomperaient délicatement le suc des œillets rouges, des lis blancs et des bleuets, en ayant soin d'éviter tout ce qui pourrait blesser leur susceptible épiderme. Ils seraient religieux avec Bossuet, mais ils refuseraient de l'être avec Joseph de Maistre ou Montalembert; voltairiens avec Voltaire, mais non pas avec leur concierge ; royalistes avec Chateaubriand, mais non pas avec vous ou moi ; libéraux avec M. de Rémusat, en tenant à distance les commis voyageurs ; républicains avec Cavaignac et Armand Carrel, en tournant le dos aux citoyens Bouchet, Naquet et Floquet. Ils se feraient abeilles pour vivre dans le calice d'une fleur ou dans un rayon de miel, papillons pour fraterniser avec les roses; après quoi, les voilà essayant de faire part à leurs sujets, à leurs administrés ou à leurs élèves de leurs friandises idéales ; mais que vois-je ? Il y a, entre le gouvernant et les gouvernés, entre le maitre et les disciples, des *hiatus* extraordinaires. Les sujets dressent des barricades en attendant le pétrole; les élèves lancent leur écritoire au nez de leur *pion* en chantant la *Marseillaise*. Le moindre de ces principes absolus dont le dilettante a horreur eût été

plus efficace pour dominer les volontés, dompter les passions et régenter les consciences. Quant à lui, assistant au naûfrage de ses illusions, il reconnaît, un peu tard, que, pour se faire obéir par les peuples, il ne faut pas des essences d'idées, mais des dogmes, des lois, et, au besoin, des gendarmes.

Des gendarmes! ce mot malsonnant va me servir à justifier mon premier grief contre Doudan et son livre. Il écrit de Coppet — 20 novembre 1841 — à madame la comtesse d'H... une lettre d'ailleurs fort joliment tournée. J'y rencontre une demi-page (89) à laquelle des circonstances récentes donnent une saveur particulière : — « Je trouve Albert trop mondain; (Albert, aujourd'hui duc de Broglie, garde des sceaux et président du conseil des ministres)[1] il est toujours chez les grands. Il ne bouge, dit-on, des affaires étrangères. Je vois qu'on l'engraisse pour en faire un minist...ériel. Je ne suis pas sûr qu'il soit bon de s'accoutumer de bonne heure à trouver que le pouvoir a raison. C'est une de ces vérités qu'il ne faut admettre que sous les coups répétés de l'expérience. On ne doit être porté à donner raison au pouvoir que quand on a mesuré toute la faiblesse et toute la méchanceté de l'homme en société; alors, on renonce à l'idéal, et l'on se jette dans les bras des gendarmes, du procureur du roi, du contrôleur des contributions; mais ce sont des divinités bien sévères pour les rêves de la

1. Hélas!

première jeunesse. Quand, à la fin d'une belle journée d'automne, vous voyez de petites colonnes de fumée bleue monter du toit des hameaux à travers le feuillage rougi des peupliers, il ne faut pas que la première pensée soit pour le maire et l'adjoint de la commune. »

C'est très-spirituel, très-pittoresque, fort poétique, et même fort spécieux ; pourtant, allez au fond. De deux choses l'une : ou Doudan, écrivant à une jeune et charmante femme, a simplement voulu l'amuser un instant à l'aide d'un joli paradoxe saupoudré d'un léger persiflage; alors, nous aurions à lui répondre, d'abord que le paradoxe et le persiflage n'ont jamais mené bien loin ni bien haut le bel-esprit qui en abuse; secondement, que, par ses procédés continuels d'ironie plus ou moins voilée, l'auteur de ces *Lettres* fait un tort considérable aux passages où il veut paraître ému et convaincu. Ou bien il pensait sérieusement ce qu'il écrivait ; et alors il est permis de remarquer que ces quinze-lignes, d'allure si agréable et si engageante, contiennent en germe toute la théorie des révoltes juvéniles qui commencent par des émeutes et finissent par des révolutions. Supposez que Doudan fût encore de ce monde. Assurément son amitié pour le duc de Broglie n'aurait rien perdu de cette vivacité qui les honorait tous les deux. Que répliquerait-il si nous lui disions : « Votre illustre ami entreprend une campagne dangereuse; il va s'efforcer de sauver une so-

ciété qui se meurt et qui s'était faite complice de son agonie. Eh bien ! tout est pour le mieux ; il aura contre lui, comme de juste, la jeunesse tout entière, laquelle ne pourrait, sans manquer à ses attributions les plus élevées, à sa religion de l'idéal, ne pas faire une opposition violente au gouvernement; mais il s'arrangera avec le reste [1].»

Non, il n'est jamais trop tôt pour être du parti de l'ordre, de la raison et de la justice. Le bon sens, c'est l'expérience devinée. Le jeune homme sage comprend d'instinct ce que les épreuves de la vie enseigneront à ses compagnons moins raisonnables. La plupart des malheurs et des folies de la France s'expliquent par ce vice d'éducation ou cette erreur d'optique qui prodigue aux réminiscences républicaines, aux mirages révolutionnaires, aux malentendus et aux sophismes d'une liberté mal définie, les séductions, les ardeurs, les enthousiasmes de la vingtième année. On assimile les situations les plus différentes ou les plus contraires; on confond le légitime effort d'un peuple luttant contre la domination étrangère avec les complots d'une poignée de factieux essayant d'ameuter la foule contre un pouvoir national et régulier. L'étudiant qui sort du collége se croit un Caton ou un Brutus, un Décius ou un Trasybule, s'il glisse quelques syllabes de sa prose dans une feuille incendiaire, prend sa part d'une cérémonie radicale ou montre le poing aux ser-

1. Il ne s'est pas arrangé. C'est nous qu'il a dérangés.

gents de ville... Ah ! la jeunesse ne possède-t-elle pas déjà assez de priviléges sans qu'on lui adjuge le droit d'absurdité politique ? Elle a le printemps, l'avenir, l'espérance, l'amour ; elle a le monopole de ces radieuses tendresses que la vieillesse est forcée de fuir comme le plus redoutable des ridicules ou des malheurs. Faut-il encore y ajouter les faciles honneurs de la guerre au pouvoir ? Placeriez-vous par hasard, sur la même ligne, le sourire d'une femme aimée et le sourire d'un tribun bavard ? On nous dit : « C'est une gourme; qu'il la jette, et il n'y paraîtra plus. Le jeune séditieux retournera dans sa province ; il épousera sa cousine, et il deviendra le modèle des notaires, des médecins, des avocats, des propriétaires, des pères de famille, voire des marguilliers et des défenseurs du gouvernement. » Soit ! mais, en vérité, il sera bien temps ! Votre héros aura fait plus de mal en cinq années de tapage, de mouvement, d'effervescence, de verve, de propagande et d'audace qu'il ne pourra faire de bien pendant trente ans d'une vie somnolente et taciturne. Il sera septuagénaire avant d'avoir raccommodé le quart des vitres qu'il aura cassées. Qu'en savez-vous d'ailleurs ? S'il suffisait de vieillir pour devenir un politique de centre droit, le radicalisme compterait-il tant de *vieilles barbes* ? Aurions-nous de si nombreux exemples d'impénitence finale ? Aurions-nous vu surgir, notamment en février 1876, cette nuée de docteurs, d'avoués, d'avocats en cheveux gris, qui n'avaient hélas !

que trop leur majorité ? Non, non, le pli est fait, et ils se gardent bien de le défaire.

. . . . . . *Servat odorem*
Testa diu. .

La citation est d'autant plus exacte, qu'ils demandent également leur brevet de génie aux cruches et aux urnes du suffrage universel.

Ce qu'il y a de singulier dans tout ceci, c'est que je plaide contre Doudan une cause qui devrait être la sienne. Quels sont, en effet, les traits caractéristiques de son esprit et de son livre ? La haine du fanatisme ; puis ce penchant au persiflage dont je parlais tout à l'heure et dont je vais montrer les inconvénients. Le fanatisme, on le sait, est le cauchemar des *neutres*. J'avoue qu'il est presque toujours incommode, souvent fâcheux, quelquefois funeste ; et pourtant ! êtes-vous sûr, en le supprimant, de ne pas supprimer du même coup la passion, c'est-à-dire la vie, les battements du cœur, l'abnégation, l'âpre volupté de l'immolation volontaire, ce je ne sais quoi qui fait que l'on se sacrifie avec délices, que l'on aime à souffrir et à mourir pour l'objet de son culte ? La passion ! n'en dites pas de mal ! Elle anime, elle échauffe, elle transforme tout ce qu'elle touche ; peu s'en faut qu'elle ne justifie les fautes mêmes qu'elle fait commettre. La conscience, quand elle s'aveugle, la jeunesse quand elle s'abuse, le roman quand il s'égare, la femme

quand elle chancelle, ne peuvent pas invoquer d'autre excuse. Il lui suffit d'un léger contact, d'une apparition tardive pour donner un intérêt nouveau aux existences qui se détachaient de tout, pour rendre un moment à la vieillesse l'illusion d'un sentiment qu'elle ne peut plus connaître, d'un souvenir qu'elle devrait effacer. Elle sait que, en se passionnant, elle se prépare un supplice; mais ce supplice lui semble préférable aux glaciales inerties de l'hiver, aux mornes ténèbres de la nuit. C'est comme une gerbe de fleurs d'automne s'épanouissant tout à coup sur les ruines d'un temple ou à travers les fentes d'un tombeau.

Aux yeux des hommes tels que Doudan, le fanatisme est d'ailleurs proche voisin de la foi la moins tyrannique, pourvu qu'elle soit sincère, vivace et ardente. S'il parle du père Lacordaire à qui l'on a tant reproché son libéralisme catholique ou son catholicisme libéral, il dira sèchement : Albert (de Broglie) a fait route avec M. Lacordaire, de Lyon à Paris, je crois. Il faut être singulièrement organisé pour aimer mieux être un personnage à Paris que de vivre obscur à Rome. Aurait-il de l'ambition ? » Si le nom du comte de Maistre se rencontre sous sa plume, c'est bien pis : « Ton père (le vieux duc de Broglie) est charmé du ton de simplicité aimable et de l'élévation des sentiments qu'on trouve dans M. de Maistre. Pour moi, je n'aime aucun genre de POSSÉDÉS (!!). Comme le diable est un être fort entendu, je suis con-

vaincu qu'il tire parti du bien pour séduire les gens qu'il ne peut mener ouvertement à mal. Il leur met une idée, une seule idée saine dans l'esprit, et, avec cette chaleur dont il a le secret, il dilate cette idée jusqu'à ce que les pauvres gens qui en sont dominés deviennent comme *les vaches qui ont mangé trop de trèfle*...; c'est le ver qui est au fond de cette rose mousseuse que vous nommez M. de Montalembert et au fond de cette *fleur de coloquinte* que vous appelez M. de Maistre... »

Voyons! il est avéré, dans la petite église où Doudan a commencé par se contenter du rôle de sacristain et où on l'élève au rang de grand-prêtre, que son goût était d'une délicatesse inouïe, que la moindre dissonance était pour lui ce qu'une fausse note est pour un mélomane, une tache de boue pour une hermine, un soulier ferré pour une sensitive. Ça été là sa spécialité, tant que son génie a gardé l'*incognito*. Eh ! bien, êtes-vous d'avis, en dehors même de la question de doute ou de croyance, que cette *possession* de Joseph de Maistre par un démon quelconque, que cette *vache qui a mangé trop de trèfle* et que cette *fleur de coloquinte* soient de bien bon goût? Quant à ce démon qui a *possédé* l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, je voudrais bien le connaître; je lui demanderais une petite part dans ses maléfices.

Au surplus, M. de Montalembert n'en est pas quitte à si bon marché : « Je ne comprends pas comment vous n'avez pas aimé ces belles pages, sur la vie militaire,

de M. de Montalembert. C'est là qu'on trouve les pures doctrines religieuses dans leur éclat. On y voit un paroissien et des pistolets d'arçon tout armés pour ceux qui diraient le contaire, etc., etc. » Est-ce sérieux? Est-ce du persiflage, ou seulement du badinage? Nous voici revenus à un des péchés mignons de Doudan. Lorsqu'il s'occupe de tel où tel de ses contemporains, on ne sait pas toujours s'il pense ce qu'il a écrit. On se demande si ses opinions ne sont pas des sous-entendus, si ses phrases les plus simples ne cachent pas d'invisibles finesses, s'il ne sied pas de gratter le mot pour découvrir l'idée véritable. L'inconvénient de ce procédé, nous l'avons dit ou fait pressentir. Il discrédite ou rend problématiques les pages vraiment senties, émues, vécues et convaincues. Lorsque l'on passe de cette ironie un peu artificielle et cherchée à une veine de franchise, on ressemble à ces valseurs novices qui, après avoir cessé de valser, voient encore tous les objets tourner autour d'eux. Quand on arrive, par exemple, de ce *possédé*, de ce *trèfle*, de cette *vache*, de cette *fleur de coloquinte* et de ces *pistolets d'arçon*, à la mort de Louis-Philippe, et lorsqu'on lit: « Voilà l'avenir commencé pour ce pauvre excellent roi; on commence à en parler comme on aurait dû en penser toujours; il est bien temps, après l'avoir chassé avec le fer et le feu, de dire que ça été un des meilleurs princes que les peuples aient jamais connus!...» le premier mouvement est d'opposer à cet éloge si sincère des velléités dubitatives. « Avec

ce diable d'homme, se dit-on, il faut être continuellement sur le *qui-vive*. Il nous montre le comte de Maistre en intimité avec le malin esprit... qui sait si cet esprit malin n'a pas présidé au panégyrique de Louis-Philippe ? »

Doit-on du moins chercher dans les *Lettres et Mélanges* de Doudan ce qui en triplerait la valeur ; un tableau ou seulement une esquisse de la société contemporaine. — et des jugements littéraires sur les écrivains, les orateurs ou les poëtes présents ou passés? Oui et non ; cette réponse quasi-pyrrhonienne ne s'accorde pas mal avec l'ensemble de ce recueil, avec l'impression qu'on garde de cette lecture. Ma vieille plume se briserait plutôt que d'écrire au sujet du groupe justement cher à Doudan un mot qui ne fût pas respectueux et sympathique; il y a là surtout un homme excellent et éminent, — le comte d'Haussonville — à qui j'ai voué une estime, une reconnaissance et une admiration indélébiles. Mais enfin ce milieu n'était pas la société tout entière. Par cela même qu'il était charmant, qu'il offrait à une nature délicate, fine, nerveuse, légèrement maladive, moins expansive que recueillie, une incomparable sûreté de relations et d'amitiés, une merveilleuse harmonie de sentiments et d'idées, et comme un nid de ouate et de duvet, Doudan ne songea jamais à en sortir ou à regarder au delà. Un poëte du dernier siècle a signalé l'erreur de ceux qui prennent l'horizon pour les bornes du monde. Ce n'était pas même l'horizon qui bornait le monde de Dou-

dan. Je me le figure dans un jardin ou dans un parc délicieux, aux allées ombragées et sinueuses, aux gazons veloutés où des eaux vives entretiennent une incessante fraicheur. Tout s'y combine pour le plaisir des yeux et l'agrément de l'esprit. Tantôt sous le vitrage d'une magnifique serre-chaude, tantôt parmi les corbeilles de fleurs et les tapis de verdure, il goûte les douceurs d'un *Décaméron* d'honnêtes gens. On lui dit : « Derrière ces murs si heureusement masqués par d'élégantes charmilles et de belles plantes grimpantes, il y a quelque chose; il y a des montagnes, des forêts, des lacs, des cités bruyantes, des fleuves grossis par les orages, un ciel immense où passent de sombres nuages, comparables aux fantômes des légendes scandinaves. » — Il vous répond : « Que m'importe? Je suis bien ici, j'y reste, et je n'en demande pas davantage. » — Peut-être en dirions-nous autant à sa place; peut-être a-t-il pris le meilleur moyen pour arranger sa vie de façon à en extraire la plus forte somme de sensations et de journées agréables; ce qui pourrait bien passer pour le synonyme terrestre du bonheur. Mais, s'il s'agit de peindre à fresque une époque avec son mouvement, sa physionomie, ses grandes masses, ses personnages culminants, ses péripéties, ses catastrophes, ses généralités, ses antithèses, ses drames et ses comédies, le moyen n'est pas bon. L'horizon se rétrécit et s'abaisse autour de l'écrivain; le cadre se rapetisse au point d'empiéter sur la toile et

de contrarier le pinceau du peintre. On s'aperçoit à chaque instant de ce désavantage en lisant les *Lettres* de Doudan. Bizarre détail! Il a le courage d'écrire (page 308), à propos des Lettres de madame de Sévigné : « C'est une image charmante et très-fausse de la société du XVIIe siècle. Une petite société choisie s'est peinte en beau dans la plus brillante imagination qui fut jamais; mais les *Mille et une Nuits* sont agréables à lire. » — Ici, non-seulement il n'a pas l'air de remarquer que chaque trait se retourne contre lui; mais, si on voulait le taquiner, on dirait : « Quelle différence! Plus madame de Sévigné arrivait à restreindre et à *trier* le personnel de sa correspondance, plus elle était *ressemblante*. En décrivant une société d'élite, elle décrivait en réalité tout son siècle; car cette petite société choisie en résumait avec éclat ou avec charme les mœurs, les idées, les figures, les passions, les aventures, les noms, les anecdotes, les intrigues, les engouements, les préjugés, les douleurs et les joies, les sourires et les pleurs, l'Église et l'armée, la ville et la cour; au-dessous et au dehors, il n'y avait rien. Chez Doudan, au contraire, grâce au nivellement moderne, on n'a qu'un fragment, une parcelle, une des fleurs du panier de la société de son temps; et cette fleur, cette parcelle, ce fragment ne renseignent pas suffisamment sur le reste. J'apprécie de confiance les mérites et les agréments de MM. Raulin, de Sahune, de Viel-Castel, d'Eclepens, Clé-

mencet, Élysée Mercier, Masson, etc., etc. Je m'incline avec vénération devant des femmes telles que la baronne de Lascours et la baronne Auguste de Staël, qui, bien que protestante, a fait de son neveu Paul de Broglie un saint. Mais, dans deux cents ans, aucun de ces personnages ne donnera aux lecteurs de Doudan une information particulière ou collective sur les années qu'il a traversées. Ses voisins et ses voisines en diraient autant.

Je suis plus à l'aise avec les jugements littéraires du spirituel *spectateur*. — (Doudan n'a été et n'a voulu être que cela.) — Là encore il ne nous épargne pas les surprises, et, si j'osais, j'ajouterais que parfois, non content de nous étonner, il nous scandalise. Après une page ravissante sur Jouffroy, nous sommes stupéfaits d'apprendre, par la bouche ou la plume de ce lettré de 1840, de ce *classique* fidèle aux traditions du grand siècle, « que Bourdaloue est un sacristain élevé au collége de Saint-Omer (page 166); que Doudan ne mourra pas content s'il ne voit tomber la réputation usurpée de ce jésuite; que Bourdaloue aurait dû être le valet de chambre et Massillon le garçon de cuisine de Bossuet. » Bourdaloue et Massillon domestiques! Je suis bien votre serviteur. Après avoir *éreinté* Massillon et Bourdaloue, il porte aux nues l'absurde et assommante *Profession de foi du vicaire savoyard*, que personne aujourd'hui ne lit plus. Ailleurs, à propos de Luther et de saint Thomas, il écrit: « Puisqu'il ne s'agit que de supériorité d'esprit, pendant

que l'un coupe de travers un cheveu en quatre, l'autre renverse des églises et brise les portes des villes. C'est la différence qu'il y a entre une paire de ciseaux et un boulet de canon. » (Page 117). Il proteste avec esprit, presque avec éloquence, contre le succès de *Fanny ;* et, un peu plus loin, il affirme que Voltaire n'est entré en pleine possession de tout son *génie lyrique* qu'entre soixante-dix et quatre-vingts ans. Le *lyrisme* de Voltaire! c'est comme si l'on disait : la tendresse du marbre d'Houdon ! — Ainsi de suite. En voyant ce juge accepté et salué par nos maîtres alterner entre des arrêts d'une justesse et d'une finesse parfaites et des paradoxes inexplicables, on reconnaît, une fois de plus, qu'il faut croire pour persuader, qu'il faut être convaincu pour être conséquent, et l'on ajoute tout bas : « Voilà où mènent ces admirables qualités négatives, ces merveilles de neutralité souriante, ironique et dissolvante, qui firent le fond du caractère et du rôle, de l'esprit et du talent, des causeries et des écritures de Ximénès Doudan ! »

Je me résume et je m'humilie. Il y a un an, presque jour pour jour, en rendant compte des deux premiers volumes de ces *Mélanges et Lettres*, je demandais ou je conseillais, pour un avenir plus ou moins prochain, un travail de réduction, d'élimination et de triage qui fît de ces deux *in-octavo* de mille pages, d'un intérêt incontestable, mais inégal, un petit livre mince, portatif, charmant, exquis, presque immortel. Au lieu de cela,

on me répond en publiant un troisième volume : on en annonce un quatrième ; et ces volumes ont beaucoup de succès. C'est le cas, ou jamais, d'emprunter à Doudan lui-même les formules de son cher scepticisme, et de s'écrier : « A quoi sert la critique ? » — Mes bénévoles lecteurs le savent peut-être ; qnant à moi, je n'en sais plus rien.

III

LE LIBÉRALISME

DU P. HYACINTHE[1]

---

8 juillet 1877.

Je ne suis pas prophète, pas même hors de mon pays, pourtant, je puis me rendre cette justice, que je me suis toujours méfié du Père Hyacinthe. Si vous me demandiez qui m'avait inspiré mes premières méfiances, je vous répondrais : « Ses premiers panégyristes. » Je n'oublierai jamais, que, au moment de sa plus grande gloire, ou, pour parler plus exactement, de sa plus bruyante vogue, je rencontrai dans un salon un *monsignor* apocryphe, apôtre de boudoir à bas plus ou moins violets, lequel, après avoir obtenu d'immenses succès d'équitation, de photographies

1. Par M. l'abbé Vidieu, vicaire à Saint-Roch.

et de bottes à revers, a essuyé des revers et a disparu à propos de bottes. « — Ma journée, me dit-il, a été singulièrement employée. J'étais chez madame Émile de G... (la seconde), et j'ai aidé le Père Hyacinthe à sortir par une porte pendant que le prince Napoléon entrait par une autre. » Hélas! il y a des noms qui ressemblent à des pressentiments ou à des présages. C'est, en effet, de ce côté que partaient, en l'honneur du Père Hyacinthe, des fusées d'enthousiasme, malheureusement discréditées par l'athéisme de ses admirateurs. Pareille bonne fortune serait-elle échue au Père de Ravignan, au Père Félix, ou même au Père Lacordaire? Assurément non, et il n'en fallait pas davantage pour marquer la nuance. Il existe des affinités secrètes et, en quelque sorte, inconscientes entre des esprits que l'on dirait, à première vue, dominés par un idéal bien différent et placés aux deux extrémités contraires. C'est comme une même famille, dispersée d'abord par des vocations ou des aventures diverses, mais qui tôt ou tard se réunit et se retrouve. Ils s'attirent par leurs contrastes mêmes, parce qu'ils sentent ou devinent au fond de ces contrastes un je ne sais quoi qui les rapproche et qui éveille la curiosité en attendant la sympathie. La vérité se met en frais de coquetteries avec l'erreur, et l'erreur en dépense de politesses avec la vérité.

Certes, on aurait bien étonné le Père Hyacinthe à cette époque, — (1867), — si on lui avait annoncé qu'il serait

un jour plus près de ses étranges amis que de Bossuet ou de Bourdaloue. Néanmoins, il s'acclimatait déjà au rôle dangereux de prédicateur à transactions, de médiateur entre le bon Dieu et ces existences fiévreuses où la politique, le journalisme, les affaires, l'argent des autres, le luxe, le plaisir, les conflits de l'ambition, les hasards de la Bourse, les tours de roue de la Fortune, tiennent lieu de religion, de croyance et quelquefois d'honnêteté. Il ne lui déplaisait pas de se poser en consolateur ou en confident de ces belles pécheresses qu'une déception de cœur, un roman mal commencé ou mal fini, une douloureuse épreuve de la vanité des joies de la terre, disposaient à remplacer un moment par le sentimentalisme religieux, le sentimentalisme mondain. Bon nombre d'albums, de recueils ou de *Keepsakes* nous ont offert les *Femmes* de Shakespeare et de Goëthe, de Walter Scott et de lord Byron. On aurait pu, dans ce temps-là, esquisser toute une galerie des *Femmes* du Père Hyacinthe; émues, éplorées, touchantes, pathétiques, sincères, subitement prises d'un accès de nostalgie céleste, les yeux mouillés de larmes ou levés vers les étoiles, se débaptisant pour s'appeler Madeleine, en extase devant ce beau moine en robe blanche, à larges épaules, qui jonchait de fleurs et de parfums le chemin du Paradis. Seulement, pour être complet, le peintre aurait eu à nous montrer dans un coin du tableau, enveloppé d'une ombre discrète, un Méphistophélès en miniature, dont le rictus, entr'ouvert par

un sourire diabolique, aurait eu l'air de nous dire : « Elles me reviendront! »

A un point de vue plus sérieux et plus élevé, qui ne se souvient de l'impression bizarre que nous laissaient ces *Conférences*, où une éloquence excessivement inégale dissimulait tant bien que mal les soubresauts et les *lapsus* théologiques? Un homme d'esprit, mon voisin de chaise à Notre-Dame, me disait tout bas: « Ce n'est pas une chaire, c'est une corniche! » — Il exprimait ainsi la sensation que l'on éprouve dans les régions alpestres, lorsque, gravissant une montagne, on aperçoit tout en haut, presque dans les nuages, des voyageurs suivant un imperceptible sentier, suspendu entre la cime inaccessible et le gouffre sans fond ; il leur suffirait du moindre faux pas pour rouler dans le précipice. Notre ignorance ne pouvait que se récuser quand il s'agissait de théologie proprement dite et de doctrine; mais sur des sujets plus délicats, où les instincts de l'homme du monde sont peut-être plus sûrs que les inspirations du séminaire ou du cloître, le Père Hyacinthe manquait parfois de cette gravité, de cette réserve de langage que l'on appelait, dans le grand siècle, *tristesse chrétienne*. Il avait surtout, à propos du mariage, des échappées inquiétantes. On ne pouvait pas tout à fait lui dire comme une princesse d'Orléans à son fils : « Vous rendez le mariage indécent. » — Non, il le rendait trop aimable. Il le dépeignait de couleurs si vives, que les maris ne pouvaient plus soutenir la comparaison, et que les mau-

vaises langues ajoutaient : « Il faut qu'il y ait bien souvent rêvé ! » Le mariage, dans l'infinie variété de ses douleurs et de ses joies, de son azur et de ses orages, de ses agréments et de ses mécomptes, de ses éclaircies et de ses bourrasques, a cela de particulier qu'il aime autant qu'on ne s'occupe pas de lui. Les compliments l'ennuient comme des pléonasmes ; les épigrammes l'agacent comme des redites. Il semble avoir envie de répliquer aux indiscrets et aux bavards : « Laissez-moi faire tout seul ma petite affaire ; si je tourne bien, je n'ai pas besoin de vous ; si je tourne mal, je ne puis rien vous demander de plus désirable que le silence. » Cela est si vrai, que les romanciers, quand il ont marié leurs deux héros, se hâtent de clore leur récit. Ils auraient trop peur des lendemains !

Puisque ces mots de romancier et de roman peuvent désormais, sans irrévérence, s'adjoindre au nom du Père Hyacinthe, ils vont me servir à compléter ma pensée. Tout conteur, quand même il serait un de ces conteurs *moraux* dont se moquait Sainte-Beuve, doit, s'il essaie de créer ou de peindre une figure de femme, avoir sans cesse présent à sa pensée un type de beauté féminine, emprunté à ses souvenirs ou à ses songes, et se familiariser si bien avec lui qu'il arrive à croire que cette femme a réellement existé ou qu'elle existe, et qu'il n'a plus qu'à la faire agir ou parler. Seulement, s'il reste fidèle au spiritualisme chrétien, il l'entourera d'un triple voile ; il l'élèvera vers

ces régions pures et sereines où l'amour a toutes les ferveurs, tous les respects, toutes les délicatesses d'un culte; dût-il y perdre les trois quarts de son succès, il s'arrangera pour que le lecteur n'aperçoive cette vision charmante qu'à travers les brumes lumineuses de l'idéal. S'il a le tort de demander à des amorces sensuelles une vogue peu enviable, il dira comme la camériste de madame du Barry : « Il n'y a que *le nu* qui habille; » — il sollicitera par des indiscrétions savantes les plus mauvaises convoitises; cette figure, cette forme d'abord indécise comme tout ce qui participe aux vagues conditions du rêve, il la dépouillera de ce qui la dérobait aux regards curieux ou blasés. Il ne négligera rien pour la rendre visible et tangible, et, quand elle aura complétement cessé d'être immatérielle, il se croira sûr des sympathies de son public et du chiffre de ses éditions. Eh bien! s'il était permis de confondre le profane avec le sacré, nous dirions que le Père Hyacinthe, quand il discourait sur le beau sexe à qui il doit madame Merriman, semblait toujours enclin à abandonner la première des deux méthodes pour adopter la seconde. Lorsqu'il s'efforçait de concilier la chasteté chrétienne avec une flamme moins surnaturelle, on était presque tenté de lui dire comme dans les jeux de société : « Vous brûlez! » On sait ce qu'est devenue cette brûlure. Dès cette époque, les libres penseurs remarquaient et exploitaient ce dangereux penchant. Je me souviens d'un roman *anticlérical*, publié en 1868, dont l'auteur, jouant

avec un médiocre esprit sur le nom fleuri de Père Hyacinthe, l'appelait le *Père Tubéreuse.*

Compromise par toutes sortes d'aventures et de déboires, enveloppée par les vrais catholiques dans un charitable oubli, estompée par l'absence, épaissie par le mariage, condamnée désormais aux proverbiales variations de l'hérésie et du schisme, la renommée en parties doubles du Révérend Père ou de M. Loyson ne méritait plus que notre ironie ou notre indifférence. Je n'ai pas à vous rappeler comment il s'y est pris, cet hiver, pour redevenir Parisien, attirer une nouvelle clientèle, récolter un regain de célébrité et surtout remplir les vides de sa caisse. En passant d'une cathédrale dans un Cirque et de la plus illustre des chaires sur la plus vulgaire des estrades, le Carme sécularisé, avant même d'ouvrir la bouche, pouvait mesurer l'effrayante distance qu'il venait de parcourir. Nécessairement, ce Cirque laissait deviner beaucoup de manége dans ses convictions de fraîche date, et il était difficile de l'écouter sans évoquer des souvenirs de trapèze, de tremplin, de saut périlleux, de corde raide, de cercles en papier peint et de clowns, ou sans se dire tout bas que ce moine défroqué et marié allait traiter cavalièrement nos dogmes et nos mystères. N'importe! il obtint à peu près tout le succès auquel il pouvait prétendre ; la curiosité, la foule, la surprise, la recette, de bruyants applaudissements surexcités par quelques sifflets, et, au premier rang de son auditoire, ceux qui étaient alors

nos seigneurs et maîtres [1]; sophismes politiques en chair et en os, parfaitement dignes d'apostiller de leur présence et de leur adhésion le sophisme religieux, et de se déclarer les Pères ou les docteurs de son Église.

Le clergé de Paris, si éclairé, si ferme et si sage, ne pouvait rester insensible à ce triste épisode, que personne, au fond, n'a pris au sérieux, qui a diverti les rieurs, amusé les sceptiques, scandalisé les faibles, réjoui les haines anticléricales, mais qui nous vaut aujourd'hui un bon livre : *Le Libéralisme du Père Hyacinthe*. Tout est là. L'auteur de cet ouvrage, M. l'abbé Vidieu, vicaire à Saint-Roch, a excellemment compris que la discussion, cette fois, ne devait pas se renfermer dans le cadre de l'orthodoxie catholique; il n'aurait prêché que des convertis. Mais la liberté— qui l'ignore? — sert constamment de mot d'ordre ou de désordre à ces éclatantes ruptures où se révèlent toutes les supercheries, tous les subterfuges du cœur humain au dehors et au dedans de lui-même. Il n'est jamais plus subtil que lorsqu'il s'agit d'expliquer comment il sort du droit chemin pour s'aventurer dans les sentiers de traverse. Les prêtres surtout, auxquels leurs habitudes de réserve, la nécessité de se tenir sans cesse sur leurs gardes, l'étude de la casuistique et la direction des consciences communiquent à la longue une finesse féminine, possèdent, quand ils nous consternent de leur déchéance, des ressources incroyables de ruse, de

1. Ils le sont redevenus.

souplesse, de facultés évasives et d'arguties. L'orgueil et le despotisme des sens sont d'ordinaire les seuls complices de leur apostasie. Mais cet orgueil même qui les égare aurait trop à souffrir de se dénoncer comme le coupable, et sa cause serait honteusement perdue s'il était prouvé que tout se réduit, pour ces déserteurs du sanctuaire, à une question d'entraînement sensuel. La liberté se rencontre là tout à point pour signer les passe-ports des transfuges et prêter à des motifs misérablement personnels ces généralités d'autant plus séduisantes qu'elles s'accordent avec notre penchant à renouveler incessamment nos illusions perdues. — « La liberté ! s'écrie éloquemment M. l'abbé Vidieu ; que vous connaissez bien la puissance magique de ce mot, Père Hyacinthe ! En est-il un autre qui trouva jamais plus d'écho dans les âmes ? C'est un levier qui ébranle le monde, un courant qui l'entraîne... Je me trompe ; c'est quelque chose plutôt qui nous fait tressaillir jusqu'au fond de notre être, nous attire, nous précipite sans effort à travers les obstacles vers le bien qu'il nous promet, qui nous convainc sans motifs, endort nos souffrances, nourrit notre espoir. La liberté ! c'est le bien de l'homme ; c'est une propriété que Dieu lui donne ; c'est le rêve de son âme, le besoin de son cœur... »

Oui, c'est à la fois la grandeur et l'infirmité de l'homme qu'il ne puisse jamais ni réaliser à sa guise l'idée de liberté, ni renoncer à la poursuivre. Bien souvent, dans son for intérieur, il est tenté de lui redire, à

l'instar de madame Roland : « O liberté! que de folies, de crimes ou de bêtises on commet ou on débite en ton nom! » — Son nom n'en garde pas moins son prestige. Elle nous abuse de ses pseudonymes, elle nous irrite de ses mensonges, elle nous humilie de ses mécomptes, elle nous ruine de ses expériences, elle nous déconcerte de ses métamorphoses. Elle crée à ses adorateurs des servitudes plus lourdes que l'esclavage ; car les chaînes que nous acceptons de nos passions et de nos vices sont plus pesantes que celles dont les tyrans ont le classique monopole. Tout cela est vrai ; et cependant on hésite à blâmer, non-seulement le jeune homme qui ne peut entendre ces électriques syllabes sans un cri d'enthousiasme ou un battement de cœur, mais l'homme mûr qui, sur les débris entassés par ses fautes, sous le collier de misère où chaque déception a gravé sa date, refuse d'abjurer son culte. Telle est cette mystérieuse influence, que, dans les conflits les plus violents des opinions et des partis, nul ne s'avoue en principe hostile à la liberté ; on ne se querelle que sur la façon de l'interpréter et de la pratiquer. C'est un texte obscur, presque indéchiffrable, susceptible, comme certains passages du Dante, des commentaires les plus contradictoires ; mais, si chacun veut l'expliquer à sa manière, personne ne prétend le détruire. La liberté partage avec l'amour ce privilége, que tout ce qui devrait en dégager y rattache, et qu'on l'aime jusque dans les douleurs qu'elle

inflige. L'amant trahi est disposé à tout maudire, excepté le sentiment même dont les naïvetés et les crédulités ont amené la trahison. Le *libéral* désappointé s'en prend aux circonstances, à l'imprévu, à la méchanceté ou à la rouerie humaine, au servilisme des masses ignorantes, à un dérangement subit des rouages de la vraie politique, à tout, excepté au beau rêve qu'a interrompu son brusque réveil.

Dès lors, s'il était avéré que, en se séparant de l'Église, le Père Hyacinthe a fait un pas, un seul, du côté de la liberté véritable, ce ne serait pas assez pour l'absoudre ; mais quel titre auprès des multitudes qui, ne raisonnant ni leurs croyances ni leurs doutes, sauraient gré au prédicateur en habit noir d'avoir voulu être libre et les libérer avec lui ! C'est sur ce terrain que s'est très-heureusement placé l'auteur du *Libéralisme du P. Hyacinthe.* Il me suffirait d'indiquer les principaux chapitres pour faire comprendre avec quelle ampleur et quelle vigueur l'abbé Vidieu a réfuté les arguments les plus spécieux de son adversaire. — « Le vrai et le faux libéralisme. — Liberté de conscience. — De l'infaillibilité. — Du pouvoir temporel. — Séparation de l'Église et de l'État. — Causes des maux dont souffrent les races latines. — De la transformation sociale. — Célibat ecclésiastique. »

Vous vous croyez libre, Cléobule, parce que vous n'allez pas à la messe, refusez d'admettre les vérités de

l'Évangile et mangez du veau le vendredi. Mais d'abord, il y a un détail auquel vous n'avez jamais songé; c'est que la servitude ne commence que là où les actes d'oppression et d'obéissance sont en contradiction avec les scrupules de la conscience, les convictions de l'esprit et les aspirations de l'âme. Un catholique sincère et fervent ne cesserait d'être libre que le jour où un despote quelconque l'obligerait à enfreindre ces lois de Dieu et de l'Église qui vous semblent si tyranniques. Encore lui resterait-il la ressource suprême de s'élever par la pensée au-dessus de ces servitudes matérielles, de se réfugier dans cette partie de lui-même où ne saurait pénétrer la force brutale. Mais vous, Cléobule, voulez-vous que nous récapitulions ensemble l'emploi de votre journée? Vous avez des passions, et, comme elles ne rencontrent en vous ni contrepoids ni correctif, elles asservissent à leur bon plaisir ou à leur caprice vos facultés les meilleures. Vous êtes pauvre, et vous voudriez être riche; que d'esclavages dans ce seul contraste! Ne voyant rien au delà et au-dessus des jouissances de ce monde, vous êtes opprimé par vos privations mille fois plus que ne le serait un chrétien. Pour lui, le sacrifice a un sens, le renoncement s'adoucit par une espérance; l'abnégation s'absorbe en des indemnités divines. Pour vous, rien de tout cela; vous vous pliez en murmurant sous le joug de fer de la nécessité, et nous savons qu'il n'existe pas d'autocrate plus implacable que cette terrible *Ananké*.

A peine levé, il vous faut courir à votre bureau. Vous aimeriez bien mieux dormir deux heures de plus ou faire à travers les rues de Paris un peu d'école buissonnière; mais, vous avez un chef peu commode; vos retards soulèveraient une tempête, et, s'il vous était possible de réfléchir, vous compareriez ses façons hautaines, son humeur de dogue, ses coups de boutoir et ses rebuffades aux douces et affectueuses remontrances du prêtre. Votre travail presque machinal, sans horizon, sans avenir, sans compensation pour l'amour-propre vous assujettit et vous accable d'autant plus que, pour vous, il n'est pas relevé et allégé par l'idée du devoir. Enfin, vous voilà sorti; il était temps; vous étouffiez d'ennui, de fatigue et de sourde colère. Vous entrez au café, et vous lisez un journal. C'est le vôtre, celui auquel vous croyez beaucoup plus qu'à la Bible et à l'Évangile. Vous n'êtes pas un sot, au contraire! et cependant je vous vois acceptant avec une docilité d'esclave ce tas de niaiseries, de billevesées, d'injures et de mensonges, vous qui traitez d'absurde la religion de saint Paul et de saint Jérôme, de saint François de Sales et de Bossuet! Votre intelligence se fait petite, elle s'astreint à un abaissement et à un servage volontaire, pour se river aux idées de votre journaliste. Vous vous promenez sur le boulevard ou aux Champs-Élysées; hélas! ces magnifiques voitures, ces chevaux si bien attelés, ces belles demi-mondaines qui ne daignent pas vous sou-

rire, ces affiches de théâtre, ces étalages de primeurs, tous ces irritants et affriolants témoignages des joies de la vie opulente et heureuse, sont pour vous des oppresseurs plus cruels que Caligula ou Néron. Vos servitudes intérieures s'aggravent et s'enveniment de tous les biens qu'ils vous montrent et dont ils vous privent. Je m'arrête ; l'énumération serait trop longue ; maintenant, Cléobule, rapprochez de la douloureuse série de vos esclavages la liberté morale du chrétien, qui, une fois décidé à se faire guider par son Dieu, est sûr de ne jamais se laisser asservir par les hommes ; — et dites-moi : qui de vous deux est le plus libre, ou le plus esclave ?...

Je prie M. l'abbé Vidieu, ses lecteurs et les miens, de me pardonner st j'ai traduit et résumé sous une forme presque fantaisiste ces beaux chapitres que j'aurais dû serrer de plus près ; pages éloquentes et persuasives où la sûreté de doctrine rivalise avec l'élévation et l'éclat du style, où le prêtre fidèle n'a pas de peine à confondre le faux chrétien, le faux moraliste, le parleur de liberté. Quelle consolation pour les catholiques de voir se dissiper sous cette vaillante plume les nuages amoncelés par des sophismes intéressés à se tromper eux-mêmes autour de ces questions vitales de la liberté de conscience, de la séparation de l'Église et de l'État, de la régénération sociale ! Quelle joie de saluer une œuvre de réparation et de revanche, également recommandable par

la solidité des arguments et par la beauté du langage! Quel recours pour les consciences chancelantes ou troublées, de se sentir peu à peu rassérénées, fortifiées, imprégnées, éclairées, purifiées, par cette douce lumière qui descend du ciel et baigne les hauteurs; à peu près comme le promeneur matinal, incertain sur la route à suivre, aperçoit, en levant les yeux, les clartés de l'aube et les premiers rayons du soleil qui se répandent sur les cimes avant de s'étendre dans la plaine! Mais c'est peut-être le célibat ecclésiastique qui a le mieux inspiré M. l'abbé Vidieu; c'est là que son âme profondément sacerdotale, pénétrée du véritable esprit de l'Église, trouve les accents les plus irrésistibles; sujet difficile et brûlant où le pieux écrivain semble s'être servi d'une plume de cygne trempée dans la rosée du Carmel! Il faudrait tout citer :

« — Qui donc, s'écrie-t-il, remplira le saint ministère? Qui aura la hardiesse de toucher le corps virginal du Christ, s'il n'est vierge lui-même? Prêtant au sacrificateur sa puissance et son autorité, la victime de l'autel, notre Dieu, en fait un autre lui-même et, à son tour, empruntant la voix et le corps de son ministre, il s'incarne en lui pour ainsi dire, et l'homme et le Verbe unis, confondus, ne sont plus qu'un seul être, et leurs deux âmes ne doivent plus être qu'une âme, et leurs cœurs qu'un seul cœur, immolé par le même glaive, consumé par la même flamme. Dans cette union intime,

le prêtre, associé par le Christ à son sacrifice comme à son ministère, devient, comme le Christ lui-même, le représentant de l'humanité, l'âme de la nature ; il est à Dieu et à tous ; sa pureté doit être la pureté du Christ ; son dévouement le dévouement du Christ ; son regard et sa pensée doivent habiter les cieux ; mais son cœur doit embrasser et les cieux et la terre, etc., etc., etc. »

Toute cette page et les suivantes me semblent d'une logique et d'une éloquence entraînantes. Il s'en exhale cette chaleur communicative dont le foyer est au ciel, ce chaste parfum, comparable à ceux que les saintes femmes versaient aux pieds divins du Sauveur... Ah ! elle ne peut pas ne pas être vraie, la religion dont les ministres acceptent avec une joie surnaturelle les sacrifices qu'elle leur impose, et y répondent par de tels actes de foi, par de tels témoignages de reconnaissance et d'amour ! Quel admirable clergé, ce clergé de Paris, que rien ne décourage, qui réplique à l'insulte, à la raillerie, à l'indifférence, à la calomnie, à la menace, à la haine, en redoublant de piété et de charité, qui donne à la vérité des défenseurs, à l'hérésie des contradicteurs, à la littérature des écrivains, à l'enfance des catéchistes, à la révolution des otages, aux jours de crise des martyrs ! Comment rendre hommage à un bon et beau livre, écrit par un vicaire de Saint-Roch, sans nous incliner devant le vénérable curé de cette paroisse, dont les prônes sont le bonheur de nos dimanches ? Sa

figure, couronnée de vieillesse, mais jeune encore par le rayonnement intérieur, révèle ce mélange de douceur inaltérable et d'indomptable énergie dont se compose l'âme du vrai prêtre. Il monte en chaire, et son seul aspect dispose au recueillement et à la prière. Il parle; sa parole exquise, suave, sobre, pleine d'onction et de tendresse, trouve si vite le chemin des cœurs que l'on est ému, ravi, persuadé, avant de l'avoir entendu jusqu'au bout. Il possède au plus haut degré le charme, et ce charme indéfinissable que tant d'autres font servir au triomphe de l'erreur et du mal, il l'exerce au profit de la vérité et du bien. Sa foi est si ardente qu'elle devient, pour ainsi dire, visible sur ses lèvres et que son auditeur attentif n'a qu'à le regarder pour croire. Maintenant, le voilà qui descend de sa chaire; il quête pour ses pauvres, pour ses malades, pour les petits loyers, plus onéreux et plus pressés que les grands. Jamais la charité chrétienne n'eut une expression plus touchante et plus aimable. Ne calculez pas d'avance le chiffre de votre offrande; le chiffre grossit à chaque pas que fait cet enchanteur de l'aumône pour se rapprocher de vous. Mais aussi, quel remercîment! Ce n'est pas le banal: « Dieu vous le rende! » murmuré par un marguillier ou un sacristain. C'est un mot du cœur, un gage d'espérance, une promesse de pardon et de salut: « Que Dieu vous récompense! » nous dit le bon curé avec une grâce incomparable. « — C'est déjà fait! » pourrions-nous lui répondre.

En vous voyant, en vous écoutant, en vous offrant notre obole, nous sommes récompensés au centuple, et c'est vous seul qui méritez toutes les célestes récompenses ! »

IV

PAUL FÉVAL [1]

---

22 juillet 1877.

M. Paul Féval personnifie un des nombreux remords de ma vie littéraire. Comment n'ai-je pas encore donné une place dans ma longue galerie à cette énergique et loyale figure de Breton bretonnant, dont les récits, fortement conçus, pleins d'émotions et de surprises, parsemés d'heureuses alliances avec l'imprévu, compliqués, enchevêtrés et dénoués d'une main puissante, prolongèrent la jeunesse, la vie et le succès du roman-feuilleton, prêt à tomber de lassitude entre les bras d'Eugène Sue et d'Alexandre Dumas ? C'était le bon temps ; nous avions à la fois les honneurs de la vertu et les plaisirs du vice, les joies piquantes de l'opposition et les balsamiques

1. *Les Étapes d'une Conversion.*

douceurs d'une société paisible. N'importe ! Le feuilleton-roman était en train de dépérir, victime de ses propres excès, comme ces jeunes gens qui vieillissent en un jour pour avoir trop vécu, trop veillé, trop joué, trop aimé — et trop bien dîné. Déjà nous ne disions plus : « Avez-vous des nouvelles du grand-duché de Gérolstein ? Le notaire Ferrand a-t-il enfin expié ses crimes ? Le comte de Monte-Cristo s'est-il évadé du château d'If ? D'Artagnan rapportera-t-il les ferrets de Buckingham assez tôt pour sauver Anne d'Autriche ? Athos s'est-il vengé de Milady ? Rigolette a-t-elle épousé Germain ? Madame de Lucenay a-t-elle congédié Saint-Rémy ? Fleur-de-Marie est-elle acclimatée à sa métamorphose ? Mathilde est-elle délivrée de Lugarto et de Gontran ? Edmond Dantès a-t-il pardonné à la belle Mercédès ? » — Ainsi de suite. L'abus avait fini par émousser cette curiosité fébrile de chaque matin et de chaque soir, qui confondait avec les réalités de la vie les fictions de quelques cerveaux inépuisables, et remplaçait, avec plus d'agrément, mais avec non moins de péril, les agitations de la politique.

Nous en étions là, et ce bruyant parvenu de la littérature romanesque semblait condamné à mort, quand tout à coup nous entendîmes répéter un nom nouveau qui ne tarda pas à s'installer au rez-de-chaussée des journaux en vogue : Paul Féval ! Il réussissait, pour ses débuts, le plus difficile et plus rare des tours de force ; il greffait

un succès populaire sur un succès inouï; il obligeait les *Mystères de Paris* à s'habiller de neuf pour présenter au public les *Mystères de Londres*. Le *Fils du Diable* suivit de près. En vain le *Charivari* nous disait-il que ce *Fils* ne valait pas son père. En vain les porteurs de l'*Époque* (lisez l'*Époque* !) étaient-ils réduits à vendre leurs guêtres pour suppléer à l'insuffisance des abonnements. Paul Féval avançait toujours, pendant que disparaissaient avant l'âge Frédéric Soulié, Balzac et Charles de Bernard, pendant qu'Eugène Sue, mi-parti de dandysme et de socialisme, écrivait de sa main gantée de jaune, au sortir du Café de Paris, le roman dédié aux convoitises des déguenillés et des affamés. Bientôt nous vîmes l'auteur des *Mystères de Londres* triompher, avant trente ans, sur toute la ligne; on pourrait même dire sur toutes les lignes, pour plus de couleur locale. Les journaux les moins accessibles, les éditeurs les plus revêches se disputaient sa vaillante prose. Quant à nous, nos empressements et nos suffrages étaient d'autant plus vifs qu'ils ne coûtaient rien ou presque rien à la religion, à la monarchie et à la morale. Paul Féval était des nôtres, et, si vous me demandez ce qu'il entend aujourd'hui par cette CONVERSION qui a été, pendant quinze jours, l'événement de la république des lettres, je vous répondrai avec autant d'humilité pour moi-même que de respect pour cet intrépide néophyte : « Vous ne savez pas, nous ne savons pas ce qui se passe

dans ces consciences ardemment honnêtes, quand l'honnêteté ne leur suffit plus, quand elles s'appliquent, en guise de cilice ou de discipline, le vers célèbre de Joad :

La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère?

Lorsqu'elles étanchent leur soif d'idéal, de vertu et de beauté suprême, non plus aux fontaines Wallace où nous buvons tous, mais aux sources les plus haut placées, sur les sommets les plus rudes et les plus proches voisins du ciel ! Admirable prodige, qui change le boulevard des Batignolles en chemin de Damas ! Pieuse énigme dont le Sphinx a des ailes d'ange gardien ! Coup de tonnerre qui ne foudroie que les derniers restes du vieil homme ! Coup d'État de la Grâce qui ne proscrit que nos vanités, nos frivolités et nos faiblesses ! Pour ce *pécheur* dont les péchés demeurent invisibles à l'œil nu de ses confrères, il n'est plus question de savoir si son amour-propre n'a pas à redouter de blessure, si ses éditions se maintiennent au même chiffre, s'il est encore un des favoris du dilettantisme parisien, si tel ou tel de ses récits, transporté au théâtre, ne quadruplerait pas l'*actif* de son budget. Non ! ce qu'il veut désormais, c'est attirer à lui les âmes, les éclairer de sa lumière, les réchauffer de sa flamme, pratiquer à leur profit cette contagion du bien qui seule peut neutraliser ou amoindrir l'épidémie du mal. Comme son imagination a gardé toute sa puissance, comme il a conservé intacte sa faculté de création, il en

usera pour nous convaincre à force de nous émouvoir, pour faire quelque chose avec rien, ce qui offre à l'artiste chrétien un moyen de plus de se rapprocher de son Dieu; pour nous raconter tout un drame intime, pathétique, poignant, entraînant, attendrissant, irrésistible, à l'aide d'un je ne sais quoi que dédaignerait un conteur vulgaire; une larme filiale, un enfant qui voit mourir son père, un juste qui fait de son agonie le triomphe de sa religion et de sa vertu, une famille qui pleure, un vieux prêtre qui prie, un vieux docteur qui doute, un souffle qui passe, un atome dans un rayon de soleil !

Je vous parlais tout à l'heure des remords dont je ne pouvais me défendre en songeant que Paul Féval ne brillait dans ma galerie que par son absence. Était-ce bien un remords? N'était-ce pas un pressentiment? Tout le long de sa première manière, Féval possédait assurément assez de qualités pour appeler à soi la critique la plus vétilleuse. Il avait l'invention, la vigueur, la *poigne*, le mouvement, le feu sacré ou profane, le diable au corps ou à l'esprit, l'originalité, la passion, l'art de se tirer sans encombre des situations les plus difficiles, de se reconnaître dans les labyrinthes dont il multipliait à plaisir les replis et les détours, de faire mouvoir ses nombreux personnages, comme un colonel fait manœuvrer son régiment; il avait même, quand il lui plaisait de bien écrire, un excellent style. Seulement, il nous échappait, chose

bizarre ! par la quantité de ses titres à nos sympathies. Avez-vous eu quelquefois le rare bonheur, ignoré des Nemrods méridionaux, de chasser dans un pays trop giboyeux ? un lièvre vous part dans les jambes ; vous l'ajustez; mais voici qu'un faisan s'envole à portée de votre fusil, tandis qu'une compagnie de perdrix se glisse dans le sillon voisin et qu'un chevreuil laisse entrevoir sa jolie tête derrière le tronc d'un érable. Vous ne savez plus ou donner de votre Lefaucheux, et vous finissez par ne pas tirer. Nous étions exposés, avec Paul Féval, à une mésaventure analogue. — Allons, chers lecteurs, causons des *Mystères de Londres !* — Mais ne ferez-vous pas honneur à *La Quittance de Minuit ?* — Et *Madame Gil-Blas*, n'en direz-vous rien ? — Et les *Habits noirs*, les laisserez-vous s'user sans obtenir une reprise ? — Et *Le Capitaine Fantôme?* Et *Jean-Diable?* Et *Les Belles de nuit?* Et *La Fée des grèves ?* Et *Bouche de fer ?* Et l'*A-valeur de sabres ?* Et le *Bossu*, ce terrible *Bossu* dont les épaules se redressaient tout à coup sous la martiale casaque de Lagardère, ce *Bossu*, dont le titre rappelle tout ensemble un succès immense et une mémorable querelle ?

C'est ainsi que nous nous débattions contre l'embarras des richesses et qu'il nous arrivait de manquer chacune de ces occasions, faute de pouvoir les saisir toutes. Mais aujourd'hui, nous nous trouvons en présence d'un Paul Féval tout nouveau que nous avions deviné de longue

date en lisant le *Drame de la Jeunesse*, qui se révélait plus complétement dans *Châteaupauvre*, et que les *Étapes d'une Conversion* nous livrent tout entier; si bien soutenu par une force surhumaine, si bien illuminé par les clartés d'en haut, que jamais, même au point de vue purement littéraire, il n'a rien écrit de préférable à cette première ÉTAPE, et qu'une femme d'esprit a pu dire de lui : « Il est converti de tout excepté de son talent ! »

Pour bien comprendre ce livre qui nous promet une série, quelques explications sont peut-être nécessaires. Nous avons à faire connaissance avec M. Jean, le héros de cette touchante histoire, dont Paul Féval s'est fait modestement l'auditeur et le disciple. C'est à peine si la jeune génération a entendu prononcer le vrai nom de ce M. Jean. Les rares survivants du groupe de 1830 sont seuls à se souvenir d'un original à tous crins, exubérant d'idées, de paradoxes, de fantaisie, d'improvisation, d'éloquence, qui s'appelait Raymond Brucker, et qui, sous divers pseudonymes, fut tour à tour le collaborateur de Léon Gozlan et de Michel Masson. Il eut, lui aussi, son heure de célébrité et de vogue, surtout dans les cabinets de lecture de madame Cardinal et du quartier Latin. Les *Intimes*, notamment, partagèrent avec *Plick et Plock*, le *Rouge et le Noir*, *Barnave* et la *Peau de chagrin*, l'honneur de passionner la grande allée du Luxembourg et de préluder à la magnifique explosion romanesque de George Sand et de Balzac. Ce n'était ni d'un goût bien pur, ni

d'une morale bien chaste, ni d'un art bien raffiné. On eût dit des feux de tourbe allumés par des braconniers ou des contrebandiers à la lisière d'un bois plein d'animaux inconnus, de figures suspectes, d'ombres inquiétantes, de radieuses clairières et de pittoresques massifs. Ne fallait-il pas se mettre d'accord avec nos imaginations juvéniles, surexcitées par une révolution qui s'était préparée dans les esprits avant de s'achever dans les rues et qui bouleversait les idées après avoir renversé les trônes ? Raymond Brucker offrait un type du précurseur, c'est-à-dire de l'homme qui n'est pas bien sûr de la qualité du blé qu'il sème et qu'il ne récoltera jamais. A une parcelle de génie qu'il ne sut pas dégager de sa rude écorce, il mêlait ce grain de folie qui ne messied ni aux courtisans de la gloire humaine — car il faut être un peu fou pour s'attacher aux vanités de ce monde — ni aux serviteurs de Dieu ; — car ce n'est pas pour rien que les Pères de l'Église nous parlent de la folie de la Croix !

Bientôt nous apprîmes que Raymond Brucker était converti, que cette forte et ardente nature jetait par-dessus le bord tout le bric-à-brac du romantisme et du roman, pour ne garder qu'un chapelet et un crucifix. Un tel homme ne fait rien à demi ; il professe et pratique ce *tout ou rien* qui effraye nos délicatesses. Hier vous l'aviez quitté dans une brasserie, buvant avec Mimi Pinson ou Bernerette, rendant ses oracles à travers un nuage de fumée, et proclamant des doctrines à faire frissonner jus-

qu'aux moelles Prudhomme et sa famille. Ce matin, vous le retrouvez agenouillé sur la dalle nue, et, pour mieux fléchir la justice divine, broyant sous ses doigts le respect humain. C'est lui, c'est Raymond Brucker, déjà rompu à toutes les œuvres de la piété la plus absolue, qui reçoit Paul Féval dans sa *tanière*, et lui raconte le premier chapitre de ses souvenirs. Farouche, hirsute, rugueux, foudroyant, formidable, il fait, en plein Paris, l'effet d'un lion couché aux pieds de quelque saint anachorète. Il manque du nécessaire, et il réussit à se créer un superflu au profit des pauvres. On ne le connaît plus que sous le nom de JEAN. Ce qui se dit ou se fait parmi ses confrères, il l'ignore ; ce qu'il a écrit en d'autres temps, il voudrait le déchirer avec ses ongles, et il est homme à les laisser pousser indéfiniment pour être plus sûr de la déchirure. Tout s'est effacé, absorbé, perdu dans un immense *mea culpa ;* et pourtant, au milieu de ce bizarre mélange d'austérité, de sauvagerie, d'exaltation et de mysticisme, Jean et son interprète Paul Féval restent plus débonnaires que nous, qui ne les valons pas. Jugez-en par cette demi-page, que nous refuserions peut-être de signer sans faire nos réserves : — « J'ai pleuré le trop plein de ma joie, quand Augustin Thierry, ce maître, nous est revenu après avoir voyagé si loin de nous ! Dès qu'il fut devenu aveugle, il vit la Lumière. Et Frédéric Soulié, le robuste inventeur, si violent et si doux ! C'est moi qui lui donnai à baiser la croix de mon chapelet,

à Bièvre, la dernière nuit... Balzac, lui, me répondit gravement : « Je suis plus converti que toi. » — Alfred de Musset, chère belle âme tourmentée !... Mais laissons dormir les morts. Dis-moi des nouvelles de ceux qui vivent. Parle-moi d'Hugo, le poëte colossal, qui a ébloui ce siècle et dont le dernier cri sera un cantique, j'espère encore cela (?) Parle-moi du bon, du grand Dumas, qui n'a jamais eu le temps de regarder son propre cœur. Parle-moi d'Eugène Sue, loup enragé dans ses livres, bergère à la maison, qui fait bouillir ses mains dans de l'eau de rose quand il a touché la patte d'un tribun, et de Gozlan, amertume étincelante montée en bouquet comme un feu d'artifice, et de Jules Sandeau, ce chrétien qui s'ignore, si tendre, si fin, si français, et de Philarète Chasles, et d'Alphonse Karr, et de George Sand, âme admirable à qui rien ne manque, sinon Dieu, c'est-à-dire tout, etc., etc. »

Vous le voyez ! Si un illustre exemple a pu faire croire que les conversions éclatantes oubliaient parfois de s'associer à un redoublement de charité chrétienne, Paul Féval nous donne la preuve du contraire ; à ces brevets de religiosité *quand même*, de mort édifiante, de réconciliation passée, prochaine ou future avec les vérités divines, nous ne pouvons que répondre : « Dieu le veuille ! » — et : « Allons ! tant mieux ! » — Il n'est sévère et intolérant que pour lui seul. C'est que l'intolérance dépend bien moins de l'intensité des convictions

que de la violence du caractère. En distribuant à ses contemporains célèbres des absolutions *in extremis*, Féval rentre une fois encore dans ses habitudes de romancier, et nous sommes loin de nous en plaindre.

La mort d'un père ! tel est le sujet de ce premier récit dont bien des pages ne peuvent se lire qu'à travers des larmes. Si on vous avait dit qu'un conteur moderne a su réaliser les plus difficiles conditions du genre, faire pleurer les lecteurs les plus indifférents, remplacer avec avantage les séductions ordinaires de la fiction et de la passion romanesque, arriver enfin au pathétique le plus pénétrant, à l'aide d'un enfant de dix ans qui nous raconte comment il s'est initié aux douleurs de la vie, aux secrets de la mort et aux promesses du ciel en voyant mourir son père, vous auriez commencé, j'en suis sûr, par douter de ce prodige; puis, forcé d'y croire, vous l'auriez attribué à tout autre qu'à l'auteur des *Mystères de Londres* et du *Bossu*. Vous vous le figuriez avec la massue d'Hercule, domptant les hydres et les monstres. Comment supposer que cette large main, habituée à jouer avec les câbles du roman-feuilleton, se fût subitement faite souple et fine comme une main de femme pour toucher aux cordes les plus délicates du cœur ? Nous nous prêtons malaisément à concilier, chez le même écrivain, des qualités qui semblent s'exclure, surtout quand nous avons nous-mêmes quelque prétention à ces délicatesses d'esprit qui nous consolent de notre faiblesse, quand

nous nous sentons enclins à admettre dans nos affections des susceptibilités féminines. Rien n'est plus vrai pourtant. Ouvrez ce livre que je ne veux pas déflorer par une froide analyse; vous reconnaîtrez que le plus petit détail de la vie intime, et, ce qui vaut encore mieux, de la vie chrétienne, devient, sous la plume mieux taillée de Paul Féval, un texte plus fertile en émotions que les plus tragiques histoires. Et comme ces émotions, dégagées de tout alliage humain, sont d'un ordre supérieur à celles du roman ordinaire! Celles-ci, quoi qu'on fasse et quoi qu'on *die*, nous ramènent toujours à la terre. Elles créent une sorte d'égoïsme à deux où il est difficile de distinguer ce qui revient à la passion, et peut-être à l'entraînement sensuel, de ce que purifie et consacre le spiritualisme chrétien. L'*Étape d'une Conversion* nous émeut plus profondément et plus sûrement, en nous montrant, sous toutes ses formes, d'esprit de sacrifice, cette immolation de soi, de l'intérêt personnel, de nos griefs, de nos mollesses, de nos rancunes, que la Religion sait revêtir de toutes les grandeurs du martyre.

Rien de plus modeste que le cadre; rien de plus complet que le tableau. Un magistrat de province, père de famille, pauvre comme Job, riche de vertus, de piété, de savoir, de dignité morale, succombe à un excès de travail qui l'a usé et vieilli avant l'âge. Sa dernière pensée, l'idée fixe de son agonie, est pour le salut d'un individu assez peu recommandable qui lui a volé ou fait

perdre toutes ses économies; quinze cents francs! Le plus jeune de ses fils, — un enfant, — prend sa part de ces heures suprêmes, où la sérénité du malade donne le change sur l'imminence du danger. Il recueille ses paroles d'adieu, toutes de bonté, de pardon, de sagesse, de tendresse et de douceur. Il ne savait pas encore comment on fait pour mourir. Ce spectacle le lui enseigne par gradations insensibles, et, à chacune de ces gradations, le trait entre plus avant dans nos âmes. Nous assistons avec cet orphelin de demain à ces scènes de deuil illuminées par la foi. Nous comptons, aux battements de notre propre cœur, les soupirs étouffés de l'épouse, les sanglots de la vieille servante, le *tic-tac* de la pendule, le vague bourdonnement de la foule accourue pour s'enquérir de cet homme de bien qui a sanctifié par des miracles de bienfaisance ses trésors de pauvreté. Le narrateur est au chevet du moribond. D'une main, il consulte les pulsations de cette artère que chaque minute rapproche de l'éternel repos; il lève l'autre vers le séjour des consolations immortelles. Auprès du lit se groupent le médecin, dont l'athéisme doctoral ne résistera probablement pas à cet apostolat de la mort, et le curé, l'ami, qui a besoin d'un énergique effort pour oublier et absorber son amitié dans les devoirs de son saint ministère. Maintenant, si vous me dites : « N'est-ce que cela? Quoi? des vertus, des sacrements, une agonie, un prêtre, un docteur, une famille en pleurs, rien de plus? Où est le

drame ? Où est le roman ? A quelle page le héros se jette-t-il aux genoux de l'héroïne ? Et les situations ? Et les péripéties ? Et les catastrophes finales ? » — Je vous répondrai hardiment : « Chacune de vos chicanes est un éloge ; chacun de vos mécomptes est un hommage. Ce qui assure à ce livre une place à part dans l'œuvre immense de Paul Féval, c'est justement qu'il a réussi mieux que jamais, en se privant de tout ce qui a fait réussir ses autres ouvrages. »

Est-ce à dire que la critique doive abdiquer, qu'elle n'ait plus qu'à s'incliner en silence devant cette conversion si vraie et son premier témoignage ? Ce qui lui reste, c'est le droit d'objection et d'appréhension. Dussiez-vous me qualifier d'avocat du diable, voici la remarque que j'ose adresser à Paul Féval : « N'exagérons rien ! Ne gâtons pas le bien en cherchant le mieux ! Vous êtes converti ; mais vous restez romancier, et, à ce titre, votre intérêt, le nôtre, celui de la Religion qui a repris pleine possession de votre âme, c'est que vous conserviez votre public. A quoi serviraient vos perfections chrétiennes, si vous racontiez dans le désert ? Dans votre robuste maturité, qui n'est pas encore la vieillesse, vous pouvez faire beaucoup de bien ; vous pouvez balancer le succès et l'influence de ces immondes romans que tout popularise, même nos efforts pour signaler leurs laideurs et leurs vices. Vous le pouvez, mais à une condition : c'est qu'on vous suivra dans vos voies nouvelles ; marchez,

marchez toujours! gravissez vaillamment ces hauteurs! multipliez ces ÉTAPES que vous savez rendre si émouvantes! Seulement, de temps à autre, regardez derrière vous. Le jour où une trop grande distance vous séparerait de vos lecteurs et de vos lectrices, faites halte! Vous aurez atteint la limite que Dieu lui-même ne veut pas vous voir dépasser. Au delà, vous seriez peut-être plus parfait; mais vous seriez moins utile!

V

M. HIP. FOURNIER [1]

M. A. MAGGIOLO [2]

---

29 juillet 1877.

Les Lendemains de l'Amour ! quel joli titre ! Tout le roman de la vie est dans ces quelques mots ; l'Amour serait trop charmant, s'il n'avait pas de lendemains. Les lendemains seraïent trop tristes, s'ils n'avaient pas de souvenirs. Douce et cruelle condition des tendresses humaines ! Leur fragilité même nous les rend plus précieuses et plus chères. Si le faible cœur qui se sent prêt à battre savait quelle sera la durée de ce *toujours*, quel sera l'épilogue de ce roman, quel sera le réveil de ce songe, tout, même l'indifférence, l'isolement, le froid, le néant,

1. *Les Lendemains de l'Amour.*
2. *Rose-Agathe.*

l'atonie, le vide, lui semblerait meilleur que ces heures de soleil si vite absorbées par l'orage ou par la nuit. Il préférerait le Paradis de neige à cet Eden enchanté où l'archange exterminateur se charge de punir les consommateurs de fruit défendu. Mais non! A la faculté d'aimer s'ajoute le don d'imprévoyance. L'homme a une telle nostalgie d'éternité qu'il en adjuge le privilége à la plus fugitive de ses passions, et qu'il refuserait de la croire sincère s'il ne la croyait pas immortelle. On est jeune, on a le printemps en soi et autour de soi. On se figure que la jeunesse ne finira jamais, qu'avril a plus de trente jours, que les fleurs ne se faneront pas, que les feuilles reverdiront en novembre; que, en dépit du latin, *désir* ne saurait être synonyme de *regret;* que ce qu'il y a de plus éphémère au monde, la beauté, le regard et le sourire d'une femme, va se fixer à perpétuité, comme un portrait de maître dans un cadre d'or, pour nous donner à la fois l'orgueil d'opérer un prodige et le bonheur d'en profiter. Délicieuse illusion que l'on aime encore quand on ne l'a plus! On en vit tant qu'elle se prolonge; on est tenté d'en mourir lorsqu'elle devient impossible; mais la miséricorde divine ne veut pas la mort du pécheur, et l'on se dit tout bas qu'il y aurait quelque chose de pire que de perdre cette illusion de l'amour; ce serait de ne l'avoir jamais eue.

Les Lendemains de M. Hippolyte Fournier sont plus tragiques que les miens. Ne nous en plaignons pas! Son

volume n'en est que plus émouvant. Vous comprenez, n'est-ce pas? tout ce qui se cache de péril, de séduction, d'ivresse, de douleurs et de larmes sous ce titre significatif : *Sans mère!* Léa Raynal n'a pas de mère, et son père, savant égoïste, constamment enfermé dans son laboratoire, incapable de protéger et même d'aimer sa fille, la fait, pour ainsi dire, doublement orpheline. Ce qui en résulte, vous le devinez. En pareil cas, le diable abuse de ses avantages. Sur le chemin de la fille mal gardée, il place un beau jeune homme romanesque et passionné, à la taille élégante, au regard doux et fier ; après quoi, il n'a plus même besoin de s'en mêler ; les deux pauvres amoureux se chargent d'écrire le livre dont sa griffe a esquissé la préface. Marius Salvat est pourtant bien sincère lorsqu'il promet à Léa Raynal de l'épouser. Mais quand l'amour est plus pressé que le mariage, c'est le contraire de la Fable : « *Le Lièvre et la Tortue.* » Le lièvre arrive trop tôt, et la tortue n'arrive jamais. Les parents de Marius ont toutes les rigidités d'une vertu étroite et d'un provincialisme renforcé. A leurs yeux, Léa n'est et ne peut être qu'une maîtresse ordinaire, le fragile objet d'une de ces amourettes que les étudiants laissent au vestiaire de l'École de droit et oublient en rentrant dans leur ville natale. Ce qu'il y a de pire, c'est que Léa découvre une lettre où Marius dit à sa mère que, en épousant sa bien-aimée d'une saison, il accomplit un devoir, mais n'espère pas la sécu-

rité des immortelles tendresses. Dès lors, son parti est pris; elle s'empoisonne à l'aide d'une triple dose de laudanum. Son amour ne saurait avoir de lendemain plus poignant et plus pathétique. Mais, grâce à ce moyen violent que nous ne conseillerions à personne, la voilà transfigurée dans l'imagination et le cœur de Marius. Pour lui, elle aura toujours vingt ans. S'il l'avait épousée pour l'acquit de sa conscience, il eût bientôt cessé de l'aimer. Son amour devient indélébile en se gravant sur un tombeau.

Le *Prie-Dieu de velours* est peut-être plus original et plus touchant encore. Ici M. Hippolyte Fournier ne nous a pas ménagé les surprises. Comment croire, en effet, que mademoiselle Marthe de Vardane, d'une si haute naissance, d'une beauté si chaste et si fière, comparable aux statues chrétiennes des cathédrales gothiques ou des tombeaux chevaleresques, se soit abaissée jusqu'au pauvre Pierre Salviati, mince employé de la sous-préfecture? que cette étoile aime ce ver de terre, et que, tous les dimanches, après la grand'messe, l'amoureux jeune homme trouve sous le coussin du prie-Dieu de Marthe une lettre d'amour écrite et signée par la pieuse et altière patricienne? c'est si invraisemblable, que c'est peut-être vrai... Hélas! non! Pierre et Marthe sont victimes d'un de ces odieux mystificateurs anonymes qui figurent parfois au nombre des fléaux de la province, et qui s'amusent à bouleverser les cervelles, à déchirer les cœurs,

à troubler les ménages, à envenimer les calomnies, à grossir les médisances, à préparer les séparations, les duels, les procès, les drames d'intérieur, tantôt pour se divertir — *histoire de rire*, — tantôt pour satisfaire une passion mauvaise, un fond de jalousie, un arriéré de rancune, un froissement d'amour-propre. A ce jeu cruel, peu s'en faut que Marthe ne soit déshonorée; Salviati achève d'y perdre le peu de raison qui lui reste. Vous entendez d'ici les rumeurs de cette petite ville, les malices des beaux esprits du Cercle et du Café, les grossiers propos des gens du peuple. Vous voyez les dilettantes du commérage et de l'espionnage guettant le malheureux Pierre, le surprenant au moment où il soulève le coussin de velours, puis racontant leur découverte à tous les oisifs qu'ils rencontrent. Mais Marthe de Vardane est de celles à qui le poëte dirait :

> Plane au-dessus des autres femmes,
> Et laisse errer tes yeux si beaux
> Entre le ciel où sont les âmes
> Et la terre où sont les tombeaux !

Son idéal est trop près de Dieu pour qu'elle puisse entendre les bourdonnements de la méchanceté humaine. Le chagrin qu'elle va donner à son père, ce n'est pas une velléité de mésalliance; bien au contraire ! Car, si pur et si noble que soit le blason des marquis de Vardane, le mystique époux à qui Marthe se réserve do-

mine de son éternité leur antiquité; il a ses armoiries dans le ciel, et devant lui sont égaux gentilshommes et plébéiens. A l'heure même où l'on croit que la jeune fille désole M. de Vardane en lui avouant son amour pour le petit employé, elle le consterne en lui déclarant qu'elle veut se faire religieuse. A l'instant même où les badauds et les bavards se figurent qu'un rendez-vous clandestin va être suivi d'un romanesque enlèvement, Marthe part en effet, poussée à bout par les résistances de son père; mais elle part pour aller se réfugier dans le couvent voisin. Elle ne s'est doutée ni de la passion insensée de Salviati, ni de la profanation de son prie-Dieu de velours, ni de l'espèce de scandale soulevé autour de son nom par d'ignobles calomniateurs. Mais le réveil est terrible pour Pierre, dont la tête n'était déjà pas bien solide. Il devient fou; sa mère meurt de chagrin; jamais plus chimériques amours n'eurent de plus cruels lendemains. L'auteur a très-habilement réussi à tenir ses lecteurs en suspens, pendant que se succèdent ces divers contrastes entre les illusions de Salviati, les indiscrétions du prie-Dieu, les rumeurs de la petite ville et la séraphique innocence de Marthe.

A-t-il été aussi inspiré dans le *Crime d'Ambleuse*, le plus développé et le plus formidable de ces intéressants écrits? Oui, si l'on demande au conteur ces émotions violentes qui ont fait la fortune de tant de romans. Mais M. Hippolyte Fournier vaut mieux et mérite mieux que

cela ! C'est un esprit fin et délicat qui a fait déjà ses preuves dans la critique. En lisant son excellent titre — *les Lendemains de l'Amour* — je m'attendais surtout à le voir transporter sur ce nouveau terrain ses habitudes d'analyse et nous offrir la *psychologie* de ces lendemains. Dans un livre à la fois indigne de sa vieillesse et de ses deux génies — le génie du christianisme et le sien — dans sa désastreuse *Vie de Rancé*, Chateaubriand avait une page d'une mélancolie exquise sur les lettres d'amour. Lorsqu'on les écrit ou qu'on les reçoit, ces lettres adorées et décevantes, il semble toujours que leur langage est à peine suffisant pour le sentiment qu'elles expriment. Si brûlantes qu'elles soient, on leur reprocherait volontiers de ne pas avoir pris feu au contact de la flamme intérieure. Ces jolies pattes de mouche ont une âme, et cette âme nous représente une moitié de la nôtre. A chacune des dates qu'elles nous rappellent se rattache, comme une fleur au corsage de la femme aimée, un souvenir délicieux, un épisode plein de charme et de mystère, une de ces heures rapides où l'on voudrait pouvoir, comme Josué, arrêter le soleil, ou, comme Juliette, confondre l'alouette avec le rossignol. Quelques années — hélas ! ou quelques mois s'écoulent. Un soir de pluie, on veut rouvrir le précieux coffret. Il s'en exhale un parfum singulier, suave tout ensemble et funèbre, et ce parfum nous avertit que ce que l'on croyait empaqueté était embaumé. On essaie de relire ces pages dont on

avait fait ses messagères et ses confidentes. Cette lecture est comparable à celle d'un testament devant des collatéraux déshérités. Tel est le désaccord entre la sensation présente et l'expression passée, qu'on en arrive parfois à s'imaginer que ces lettres ont été écrites à *un autre* par *une autre*. On serait tenté de se moquer de soi-même et de se rire au nez dans sa glace, si cette hilarité lugubre ne s'absorbait dans une immense tristesse. L'éternité n'était pas même le temps; la gerbe de fleurs est un herbier, le foyer est un tas de cendres, le trésor de souvenirs une collection d'oublis; la figure vivante est un fantôme errant dans la brume et le lointain. De ce feu de paille ou d'amianthe, il ne reste plus que la *ramiade*[1] qui consume en quelques secondes ces frêles témoignages de notre faiblesse, de notre inconstance et de notre néant. — Et maintenant, chères lectrices, pardonnez-moi cette boutade! — « Applaudissez, Athéniens, c'est du Sophocle! » disait Voltaire au public parisien pendant la représentation d'*Œdipe*. — « Excusez-moi, dirai-je, sœurs d'Amélie, de Bianca, de Cymodocée, d'Atala et de Velléda! c'est de l'auteur de *René!* »

Cette étude psychologique que comportaient *les Lendemains de l'Amour*, et qui, dans le *Crime d'Ambleuse*, est remplacée par les sombres péripéties d'un drame fort émouvant, M. Fournier l'avait très-heureusement abordée dans ses deux premiers récits. Je la retrouve

1. Mot provençal sans équivalent en français.

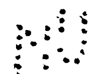
dans un *Chapitre de Rousseau*, et dans la *Lettre d'Adieu*, qui sous une forme brève et en des termes peut-être un peu vifs, nous offrent deux chapitres, très-vrais et parfaitement observés, du roman de la jeunesse. Mais peu s'en faut que je ne leur préfère la courte nouvelle : *Sur les Décombres*, qui termine le volume. Ici l'harmonie est complète, et la veille s'accorde admirablement avec le lendemain. Nous sommes en juin 1878. Les incendies de la Commune fument encore; bien que la jeunesse et le cœur gardent toujours leurs droits, on ne peut, en songeant à ces jours néfastes, se représenter l'amour et ses lendemains que sous un voile de deuil, inclinés sur des ruines ou sur des tombeaux. Un jeune homme et une jeune fille se rencontrent dans une rue obstruée par les décombres. C'est pour lui une de ces apparitions charmantes, idéales, dont on se dit : « Je la reverrai ! » — il la revoit, en effet, mais mourante. Écrasée par une lourde pierre détachée d'un pan de mur saturé de pétrole, elle n'a plus que quelques instants à vivre. On a comparé les amours qui meurent ainsi dans leur fleur à ces petits enfants dont nous n'avons connu que les sourires. Cette fois, le sourire est une larme ; le débris sera une relique ; le jour de douleur n'aura été que le lendemain d'un rêve. Rien de moins, rien de plus, et le lecteur n'en demande pas davantage. C'est doux, vague, exquis et navrant, comme une mélodie de Schubert chantée par le survivant d'une armée vaincue. En

somme, M. Hippolyte Fournier, dont nous ne connaissions encore que des travaux de critique, ne pouvait débuter plus brillamment que par *les Lendemains de l'Amour*. Il est bienveillant pour les livres des autres. Il lui suffira, pour réussir, que l'on soit juste pour le sien.

C'est encore un très-heureux début que *Rose-Agathe* de M. Adrien Maggiolo. J'avais craint un moment que cette Rose-Agathe, si pardonnable dans ses fautes, si sincère dans son repentir, si touchante dans ses expiations, ne fût un peu trop proche parente de Marguerite Gautier. Nous assistons aux premières *étapes* de cette *perversion* presque naïve, presque innocente à force d'être inconsciente. La pauvre Rose-Agathe, vendue par sa sœur aînée, garde, tout en succombant, une horreur quasi-virginale pour tout ce qui contribue à sa chute, à commencer par le vieux et vulgaire libertin qui l'achète et la dégoûte. Maggiolo a peint, avec un vrai talent d'artiste et une vaillante colère d'honnête homme, ces immoralités sociales que la loi couvre de son silence, ces implacables fatalités du vice dans les agglomérations d'ouvrières, ces magasins borgnes où la vertu suffoque et qui servent de jardins d'acclimatation à ses contraires. Pourvu que nous ayons habité une ville de province, qui de nous n'a rencontré M. Alfred Potard de Mérival, mi-parti de Lovelace et de Joseph Prudhomme, quadragénaire aux allures galantes et sournoises,

chauve, mais initié à tous les artifices du *rameneur*, correct, décoré, mis à quatre épingles, toujours prêt à retirer la sienne du jeu de l'amour et du hasard; receveur particulier dans quelque chef-lieu d'arrondissement et possédant par surcroît une recette particulière pour séduire de pauvres jeunes filles qui lui cèdent sans l'aimer? Dans les villes dévotes, Potard de Mérival attend, à la sortie des églises, les jolies habituées du Mois de Marie ou des processions, et le voilà s'efforçant de dérober la part du diable à l'ange gardien! Dans les centres industriels, c'est au seuil de l'atelier que se recrute le sérail d'Alfred Potard, et son arithmétique n'a pas de peine à prouver à ses victimes que le prix de la honte est supérieur au salaire du travail.

Quoi qu'il en soit, Rose-Agathe, — Rose par la beauté, Agathe par le martyre, — nous afflige d'abord de ses banales aventures, qui laissent intactes, faute de mieux, ses facultés aimantes, jusqu'au moment où ses chemins de traverse la conduisent en présence du vicomte Henri de Lavignac. C'est ici que j'ai craint un moment de trop vives réminiscences des trop fameux *Camélias*. Comme Marguerite, Rose-Agathe se régénère par l'amour, congédie ses amants *profanes*, se hâte de rompre avec les ruineuses fantaisies du demi-monde, et, tout entière à son Henri, s'envole avec lui, comme une colombe changée en alcyon, vers la plage enchanteresse de Cannes et



de la Napoule. Mais tournez la page; quelle différence ! Malgré le merveilleux instinct dramatique d'Alexandre Dumas, le *papa* Duval est ridicule quand il vient sermonner les deux tourtereaux. Quel que fût l'attrait de la pièce, cette scène n'a jamais obtenu qu'un succès de sourires ou de bâillements, et un homme d'esprit a pu dire en écoutant les tirades paternelles : « Quel dommage qu'Armand Duval ne soit pas orphelin ! » Dans le récit d'Adrien Maggiolo, tout se purifie, s'ennoblit et s'élève à la hauteur de ces grandes causes qui ordonnent les grands sacrifices. Ce n'est plus au nom d'intérêts bourgeois que l'avocat du bon sens et de la vertu plaide contre les illusions et les sophismes de la réhabilitation amoureuse. Le romancier redevient zouave pontifical et Vendéen pour peindre à larges traits cette famille de Lavignac où chaque génération a fourni un type d'abnégation, de vaillance, de dévouement à Dieu, au Roi et à la France, où le sentiment du devoir domine toutes les passions vulgaires, où les austérités de la conscience maîtrisent les faiblesses du cœur, où l'aïeule nous apparaît dans toute la majesté de ses cheveux blancs et de ses nobles rides, comme la tradition vivante de l'esprit de sacrifice. Les lis, jetés à pleines mains, couvrent les camélias et les tubéreuses; la légitimité, de son souffle puissant, efface les traces de l'illégitime. Secondé par l'immolation volontaire de Rose-Agathe, Henri revient au bercail où l'attendent les exemples de ses ancêtres.

Notre héroïque baron de Charette se reconnaîtrait à la page 222, dont je détache ces quelques lignes : « Au mois de mai 1860, quand le général de Lamoricière jeta un cri d'alarme et appela des volontaires pour la défense du Saint-Siége menacé, Henri de Lavignac, des premiers, partit pour Rome. Il était fidèle à ses traditions de famille. Il entra à la formation dans ce bataillon des Franco-Belges, qui devait prendre le nom immortel de zouaves pontificaux. Simple soldat, comme avait été son grand-père à l'armée de Condé, il marchait dans la compagnie du baron de Charette le 18 septembre au matin, en première ligne, en tête de la colonne d'attaque à Castelfidardo... Comme son grand-père aussi, il tomba la poitrine percée d'une balle : « — Lavignac, fais ton devoir ! » murmura-t-il en expirant... »

Avant de courir à cette mort glorieuse, Henri de Lavignac a eu le temps de se marier, et sa femme lui a donné un fils. Pendant ces années de répit, Agathe, qui a cessé d'être Rose et dont la conversion est complète, vit obscurément dans une petite ville où elle travaille comme la plus laborieuse ouvrière, et où sa piété, son humilité, sa tristesse chrétienne ne se démentent pas un instant. Mais voici l'ANNÉE TERRIBLE, et, avec elle, de nouvelles angoisses pour Rose-Agathe, de nouveaux devoirs pour tous, une nouvelle occasion de mourir pour les Lavignac. François, le fils unique d'Henri, est tué à Patay comme son père a été tué à Castelfidardo, comme son

aïeul a été tué à Berstheim. Agathe lui sert d'infirmière et recueille son dernier soupir. Telle est la chaleureuse éloquence du conteur, telle est la puissance de ces images d'héroïsme, d'expiation, de dévouement et de deuil, que le lecteur, avant d'arriver à la dernière page, a parfaitement oublié les galantes peccadilles de Rose... Ah! restons fidèles *quand même,* ne fût-ce que par égard pour nos poumons! Tout à l'heure, nous étions dans un boudoir interlope, au milieu des âcres senteurs de la volupté vénale; à présent nous sommes sur les cimes de la Iung-Frau!

VI

LE FILS DE LOUIS XV

DAUPHIN DE FRANCE (1729-1765) [1]

---

5 août 1877.

Malgré de brillants épisodes et de magnifiques chants d'épopée, notre histoire, depuis le commencement du dernier siècle, est au fond si douloureuse, que l'imagination cherche parfois à se dédommager de la mémoire. La conjecture substituée, opposée ou entremêlée au souvenir! Qui de nous, parvenu au déclin de la vie, ne s'est accordé ce mélancolique plaisir? On a gravi tant bien que mal les plus rudes escarpements de la montagne; brisé de fatigue et de tristesse, on touche à la plus haute cime, qui se perd dans les nuages ou se dessine sur le ciel. On se retourne, on mesure le chemin parcouru et on

1. Par M. Emmanuel de Broglie.

se dit tout bas : « *Que serait-il arrivé* si, tel jour et à telle heure, au bord de ce ravin, à l'angle de ce rocher, au pli de ce sentier, j'avais fait ceci, évité cela, prévu ce malheur, conjuré ce péril, échappé à cette faute? » — Hélas! c'est peut-être une illusion nouvelle succédant aux illusions perdues. Peut-être n'aurions-nous été ni plus heureux, ni plus innocents. Mais le cœur de l'homme, dans ses perpétuelles alternatives d'aspirations et de déchéances, s'obstine sans cesse à se consoler de ce qu'il a, en rêvant ce qu'il aurait pu avoir. Nous sommes tellement tourmentés du contraste entre la médiocrité qui nous enchaîne et l'infini qui nous sollicite, que nous voudrions mettre quelque chose de cet infini dans les réalités mesquines de notre passé. Notre vanité, constamment en éveil, ne consent pas à s'avouer que, si notre existence a été à peu près manquée, nous ne pouvons en accuser que nous-mêmes; elle s'en prend aux accidents, à l'imprévu, aux événements extérieurs, et elle ajoute qu'il suffirait d'en changer ou d'en déplacer deux ou trois pour transformer toute une destinée.

Maintenant, appliquez aux nations ce procédé conjectural dont les individus ont tant de peine à se défendre : vous aurez un chapitre d'histoire supplémentaire, peu concluant pour les esprits positifs, mais fort séduisant pour les amateurs d'ingéniosités, de paradoxes, de curiosités et d'hypothèses. Ce sera, s'il vous plaît, un château de cartes, — rien que des atouts! — bâti en Espagne

par des mains françaises. C'est ainsi que les rares demeurants du jansénisme se sont demandé *ce qui serait arrivé* si Louis XIV, au lieu de persécuter Port-Royal, l'avait protégé; et, naturellement, ils se sont répondu que la philosophie voltairienne et la révolution de 89 auraient été retardées d'un siècle. C'est ainsi que des hommes politiques, sages, éloquents, mûris par l'expérience, notamment notre éminent ami le baron de Larcy, frappés de l'originale et vertueuse figure du duc de Bourgogne qui se détache en pleine lumière sur le fond sombre de la vieillesse du grand Roi, devinant ou supposant ce que l'on aurait pu attendre de l'élève de Fénelon, se sont adressé à eux-mêmes cette question, plus facile à creuser qu'à résoudre : « Le duc de Bourgogne vivant âge d'homme, la Régence supprimée, Louis XV ne montant sur le trône que vers 1750 après une éducation toute différente, le rôle des bâtards légitimés annulé ou amoindri par l'influence du groupe où brille Saint-Simon, les réformes sociales, inspirées par le maître de génie au disciple de bonne volonté, survenant à leur heure, avant que le paroxysme des abus, la débâcle des institutions, le mépris des lois, la corruption des mœurs, le désordre des idées, la guerre au bon Dieu, les eussent rendues chimériques ou dangereuses et en eussent fait des traits d'union entre le mal et le pire... Que d'horizons pour les âmes généreuses! Que de rayons dans cette brume lointaine! Que d'excursions dans le

champ du possible! » N'insistons pas trop, ce serait le supplice de Tantale!

Des questions analogues, quoique moins explicites, sont soulevées par l'excellent ouvrage que M. Emmanuel de Broglie vient de consacrer à la mémoire du Dauphin, fils de Louis XV. Quelle admirable famille, cette famille de Broglie, et qui n'oublierait de très-légères nuances pour s'incliner devant cette hérédité merveilleuse de talents et de vertus? On a, comme toute la France, les yeux fixés sur l'œuvre de sauvetage vaillamment entreprise par le père[1]; on a ouï parler des trésors de sainteté et de charité humblement cachés par l'oncle; on a lu avec un vif plaisir *Robert Emmet*, *Marguerite de Valois*, *Lord Byron;* on sait quel rang occupent dans la littérature contemporaine les histoires de *l'Église romaine et du premier Empire*, *de la Réunion de la Lorraine à la France* (*!!*) Parmi les fils de l'illustre homme d'État que le radicalisme glorifie de ses insultes et honore de sa haine, on n'ignore pas qu'il existe une noble et féconde émulation de travail, de courage, de patriotisme et de dévouement. — Et tout à coup, voilà un de ces jeunes gens, — l'élite la plus exquise de la jeunesse française! — qui, sans étalage, sans charlatanisme, comble une lacune historique du XVIIIe siècle, prend parti pour le bien sous les regards effrontés de madame de Pompadour

1. Écrit en août, démenti en décembre; sauvetage pire que trois noyades!

et de madame du Barry, et recommande à nos respects, à nos regrets, une physionomie d'honnête homme, de chrétien sincère, de prince plus préoccupé des devoirs que des priviléges de la Royauté! La première impression que nous cause cette lecture, c'est une sorte d'attendrissement dont l'auteur et le sujet ont également le droit de réclamer leur part. On sent qu'ils se sont assimilés l'un à l'autre, que, pour raconter cette vie et peindre cette figure, le jeune historien n'a pas eu à déplacer le centre habituel de ses pensées, de ses prédilections et de ses études, mais seulement à se recueillir en lui-même, à se reconnaître dans son modèle, à charger sa conscience et son cœur de s'assurer de la fidélité de ses peintures. Attiré par des affinités mystérieuses vers ce Dauphin, si effacé dans l'histoire, si injustement oublié, il l'a aimé un peu plus à mesure qu'il se familiarisait avec lui. Il n'y a pas de condition meilleure pour mener à bien un bon portrait et un bon livre.

Je ne voudrais faire injure ni à mes lecteurs, ni à moi-même. Je les tiens, ainsi que moi, pour de très-grands savants. Toutefois, étions-nous, en nous cotisant, parfaitement renseignés sur les détails de la vie et de la mort du fils de Louis XV? Nous étions sûrs que celui-ci n'était pas le père, mais le grand-père de Louis XVI, du comte de Provence, du comte d'Artois, de madame Élisabeth, et nous n'aurions jamais dit comme le ridicule héros de la *Question d'Argent*: « Louis XIV! Louis XV!

Louis XVI! le père, le fils et le petit-fils! » — Seulement, qu'avait été cet intermédiaire entre le préparateur de la Révolution et sa victime? Était-ce simplement un zéro à ajouter aux disgraciés, aux oubliés de l'histoire? Que fallait-il penser de sa valeur ou de son insignifiance intellectuelle et morale? Quel champ ouvrait-il, lui aussi, à nos conjéctures, dans le cas où il aurait vécu soixante-dix ans au lieu de trente-six? Voilà ce qui s'estompait pour nous dans ce vague crépuscule où nous sommes trop enclins à reléguer ceux dont le cardinal de Retz aurait dit : « Ils n'ont pas rempli tout leur mérite! » — Le catéchisme nous apprend que les enfants morts sans baptême habitent des sphères indéfinies que l'on appelle les *limbes*, et que, à l'aide d'un peu de latin, on pourrait surnommer les langes de l'éternité. L'histoire a ses limbes pour ceux à qui elle a refusé ou négligé d'accorder le baptême. C'est là que nous avions à chercher Louis, Dauphin de France; maintenant, grâce à M. Emmanuel de Broglie, nous saurons où le trouver.

On a dit avec autant d'esprit que de raison : « Le bruit ne fait pas de bien; le bien ne fait pas de bruit. » — Rien de plus juste, et pourtant il faudrait s'entendre; il y a des instants où l'on voudrait que le bien fût un peu moins taciturne. Je le comprends et je l'admire quand il se tait et se cache pour essuyer les larmes du pauvre, pour visiter les malades sur leur grabat, pour s'agenouiller sur la dalle des églises ou pour apaiser une con-

science troublée par les orages de la vie. Mais, quand il s'agit de léguer un exemple à l'avenir, de fournir un argument à ses avocats, d'opposer une évidence à ses détracteurs, il pourrait être un peu plus bruyant sans compromettre sa cause. Répétez avec nous : « Le fils de Louis XV a passé sans laisser de trace; » puis, lisez l'ouvrage de M. Emmanuel de Broglie... Que de témoignages arrachés par la vérité vraie à des indifférents, à des étrangers, à des malveillants, à des hommes doublement complaisants pour leurs vices qui leur servaient à la fois à contenter leurs passions et à flatter leur souverain! Modèle de vertu, de piété, de tendresse et de fidélité conjugales, comparable à la fontaine Aréthuse au milieu des flots amers de l'athéisme et du libertinage, satire vivante de ces désordres condamnés d'avance à des expiations si effroyables, le Dauphin a rallié autour de lui le parti des *dévots*. Cependant Horace Walpole s'écrie en apprenant sa mort : — « C'est, je crois, la plus grande perte qu'on ait faite depuis Henri IV! » — Maty, savant célèbre, écrit au duc de Nivernais: « Permettez à un étranger de mêler ses larmes aux vôtres et à celles de toute la France. Germanicus, pleuré des Romains, le fut aussi de ses voisins, des ennemis mêmes de leur Empire. Si M. le Dauphin jette encore les yeux sur la terre, il n'y voit plus que des cœurs français. »

— « Ce prince, dit Collé, n'a été connu et aimé que depuis sa maladie; il est regretté de la nation par ce que

l'on apprend tous les jours... » Diderot, Voltaire, le maréchal de Richelieu, lui font l'aumône de leurs louanges; sa vie a été si pure, son âme est si belle, son patriotisme est si ardent, sa mort si héroïque et si sainte, que le groupe philosophique, renonçant tout à coup à le dénigrer, s'efforce de l'accaparer comme sien.

Comment se fait-il donc que, de ces hommages, de ces vertus, de ces qualités sérieuses et fortes qui promettaient un bon roi, il ne soit presque rien resté après la première explosion de douleur officielle? Hélas! c'est que le scandale est dix fois plus retentissant que l'estime; c'est que les meilleurs d'entre nous, s'autorisant de noms trop sonores, d'épisodes trop fameux, de dates trop mémorables, se sont arrangé un dix-huitième siècle tout d'une pièce, où il n'existe pas de partage, même inégal, entre le mal et le bien, où le mal domine tout, gouverne tout, absorbe tout; où les bons ménages sont considérés comme des débris de races antédiluviennes, où la vertu ne peut se maintenir qu'à la condition de se dissimuler, où, si elle essaie de se produire, elle risque de succomber sous les sarcasmes des beaux-esprits, des courtisans, des grands et des heureux de ce monde. Dès lors, nous sommes disposés à traiter comme non avenu tout ce qui se met en désaccord avec notre parti-pris ou notre programme, et à invoquer le vieil adage: « L'exception confirme la règle, » — surtout quand cette règle consiste à n'en plus accepter aucune. Si un jésuite érudit et spiri-

tuel relève les impostures et les bévues de Voltaire, *haro sur le baudet* chargé de reliques! Si, dans ses conflits avec le groupe voltairien, Fréron a tous les avantages de finesse, de modération, de logique, de fermeté, de sagesse et même d'esprit, qu'est-ce que Fréron, et comment compter pour quelqu chose l'opinion d'un homme déclassé, déchu, dégradé, écrasé sous le poids de l'anathème public et du mépris universel? Si la cour, l'armée, l'épiscopat, la magistrature, la haute bourgeoisie, présentent aux sympathies des honnêtes gens des hommes tels que le duc de Châtillon, le chevalier du Muy, le duc de Broglie, le comte de Plélo, le marquis de Montcalm, les évêques de Mirepoix et de Verdun, le comte de Gisors, le chevalier d'Assas, le chancelier d'Aguesseau, et bien d'autres, dignes de réagir ou de protester contre une époque de décadence, nous les rejetons dans l'ombre, sous prétexte, premièrement, qu'ils gênent nos classifications *séculaires*, secondement, que les roueries de Dubois, les soupers de la Régence, les amours du maréchal de Richelieu, les habitudes sultanesques de Louis XV, les galanteries avérées de madame la duchesse ou de madame la marquise, les bonnes fortunes de Jélyotte, de Molé et de Clairval, les romans de Crébillon fils, l'adultère érigé en institution mondaine, les petits vers érotiques, les dessins de Boucher ou de Fragonard, sont plus amusants que la vertu, dont le rôle proverbial est de ne pas faire parler d'elle.

Eh! bien, non; il sied d'en parler, quand elle peut nous aider à combattre des préventions dissolvantes. C'est pourquoi on ne saurait assez louer M. Emmanuel de Broglie. En dehors de ses mérites littéraires qui sont très-remarquables, il nous offre deux traits caractéristiques. Il arrache d'un livre souillé une page blanche, et sur cette page il réhabilite, honore, glorifie, consacre tout ce que le livre avait profané. A une société frivole, sceptique, corrompue, légère, railleuse, païenne, sensuelle, voluptueuse, égoïste, pourrie de luxure et d'incrédulité, il oppose l'admirable spectacle d'une agonie sublime à force d'être chrétienne; il l'oblige à se recueillir un moment devant ce lit de mort, à bégayer une prière en présence de ce miracle de résignation, de courage, de piété, d'abnégation et de foi. Est-ce tout? Pas encore. Cet enfant du XVIII[e] siècle, qui a si bien vécu et qui meurt si bien, c'est un prince; c'est l'héritier de la couronne de France; c'est le fils de Louis XV, le père de Louis XVI. La mort est venue le prendre à la hâte sur les marches du trône où il aurait apporté une intelligence plus forte que l'un, une conscience plus droite que l'autre. Comme le Dauphin, élève de Bossuet, comme le duc de Bourgogne, élève de Fénelon, il a été un des anneaux invisibles de cette chaîne monarchique où l'on s'obstine à ne reconnaître que la politique de Henri IV, la grandeur de Louis XIV, les vertus de saint Louis, et que l'école révolutionnaire condamne ou

maudit en bloc, sans tenir compte de ceux qui n'ont pas régné. Est-ce la faute de la Royauté et de son principe' si le duc de Bourgogne est mort à trente ans et le Dauphin, fils de Louis XV, à trente-six? Imaginez ces deux règnes à leur place et à leur date; supposez qu'ils aient tenu seulement la moitié de ce que promettait la jeunesse des deux princes. Aussitôt, une proportion toute nouvelle se rétablit glorieusement en l'honneur de la monarchie et de la maison de Bourbon. Au point de vue historique, ceci n'est rien peut-être; dans l'ordre moral, c'est quelque chose, c'est beaucoup; tous les lecteurs de M. Emmanuel de Broglie le remercieront de leur avoir suggéré cette idée de justice, de réparation et de salut.

Certes, on n'accusera pas le jeune historien d'avoir flatté ou ménagé cette monarchie en la personne de Louis XV. Les jeunes âmes, quand elles sont possédées d'un fanatisme de vertu, ont de ces rigueurs enthousiastes! Je serais presque tenté de trouver M. de Broglie trop sévère. Rien n'excuse Louis XV, mais tout l'explique. Il naît au moment où la sombre vieillesse de son aïeul, s'efforçant de racheter par des excès de dévotion et d'intolérance les brillants péchés du bel âge, prépare une explosion de vices sous une couche d'hypocrisies. Son éducation incomplète, incohérente, bourrée de superflu et dépourvue de nécessaire, le laisse sans défense contre des passions qui lui semblent faire partie de ses prérogatives royales. Son précepteur-ministre, en

lui épargnant les soucis de la Royauté, l'amène peu à peu à en ignorer les devoirs. L'air extérieur se corrompt autour de lui avant qu'il sente au dedans de lui-même les germes de cette corruption dont il ne doit plus guérir. Le souffle empesté de la Régence passe sur cette charmante tête d'adolescent couronnée de roses, et, à chacune de ces bouffées malfaisantes, il éprouve une impression analogue à celle que ressentent les habitants d'une ville atteinte d'épidémie. La *mal'aria* l'environne peu à peu et l'enlace, comme un serpent resserre ses nœuds sur sa proie. Un venin subtil s'infiltre dans ses veines, et ce venin est si doux que l'on se demande si c'est un poison ou un parfum. Sous cette délicieuse et morbide influence, le sens moral s'oblitère, les ressorts de la volonté se détendent, la conscience s'énerve, le cœur se dessèche et se ferme; car, ainsi qu'on l'a remarqué, les voluptueux finissent par n'avoir plus de cœur. De temps à autre, au début, l'amour de la gloire trahit des velléités qu'étouffe l'amour du plaisir. La vertu, l'honneur, le patriotisme, le soin des grands intérêts de la France, le goût du travail, l'esprit des affaires, l'envie d'alléger les misères des classes pauvres, le ménagement des deniers publics, tout s'engloutit et disparaît sous un lit de fleurs. Le pouvoir absolu, interprété d'avance par ce jeune calife des *Mille et une Nuits*, cesse d'être une responsabilité redoutable pour devenir un moyen de satisfaire toutes ses convoitises et de jouir avant d'avoir désiré.

Comme si ce n'était pas assez de tous ces maléfices, ce prince si séduisant, si fragile, si accessible aux amorces sensuelles, est marié par la politique à une femme de sept ans plus âgée que lui, qui personnifie le pot-au-feu de la royauté, le pain sec du mariage. Elle est bonne, vertueuse, pieuse, indulgente, profondément attachée à ses devoirs et à son volage époux, disposée à lui tendre sans cesse une main pleine de pardons, mais incapable de le charmer, de le captiver, de le fixer, de caresser en lui cette vanité dont l'amour a tant de peine à se priver, de prêter aux sentiments légitimes le mystérieux attrait du fruit défendu. S'il y a d'adorables filles d'Ève qui excellent à poétiser la prose conjugale et dont on se dit q'uon aimerait mieux assassiner sur la grande route que leur être infidèle, la pauvre Marie Leczinska n'est pas de celles-là... Mais, hélas! je choisis bien mal mon moment pour plaider en faveur de Louis XV les circonstances atténuantes. Le livre de M. Emmanuel de Broglie me rappelle un de ses torts les plus graves et les plus funestes. Oui, si nous sommes forcés aujourd'hui de procéder par induction, de deviner ce que le Dauphin aurait pu être et aurait pu faire, la faute en est à Louis XV. Soit instinct de jalousie, soit méfiance entretenue par son entourage, soit qu'il vît une leçon ou un blâme dans des vertus si contraires à ses faiblesses, Louis XV ne cessa de paralyser, d'annuler, de rejeter à l'écart le fils dont il aurait dû être fier, qui aurait pu illustrer le règne en

suppléant le roi. Par une contradiction trop explicable, il récusa cette collaboration filiale que sa nonchalance lui eût rendue si nécessaire et si commode. Il manqua cette occasion de se faire pardonner d'être Louis XV en admettant au royal apprentissage un Louis XVI énergique et efficace.

C'est l'histoire de cet antagonisme, persistant et soupçonneux chez le père, respectueux et résigné chez le fils, que M. Emmanuel de Broglie a retracée avec un irrésistible mélange de simplicité, d'émotion, de douceur et d'éloquence. A l'appui de ses profondes et légitimes sympathies, il cite des fragments, des pensées, des projets de gouvernement et de réformes, d'où il ressort que, pour donner toute sa mesure, pour s'encourager à régner et à vivre, le Dauphin n'aurait eu qu'à passer de la méditation à l'action. M. de Broglie y ajoute, çà et là des réflexions d'une justesse exquise, qui nous pénètrent et nous attendrissent par leur accord avec nos propres tristesses. — « Il ne désirait plus vivre; le sentiment de son inutilité avait sourdement miné ses forces. Avoir eu tant d'envie de bien faire et n'avoir rien fait, c'était là la vraie source de son mal. Il est rare que l'on meure absolument de chagrin; mais l'état de l'âme peut exercer une influence sensible sur le corps et enlever la force de résister au mal qu'un ARDENT DÉSIR DE VIVRE VAINCRAIT PEUT-ÊTRE. Le Dauphin ne voulait plus vivre: il mourut de chagrin de voir l'État pencher vers sa ruine, sans

pouvoir même se consacrer à essayer d'arrêter le mal. »

Rien de plus vrai. Tout le livre est écrit de cet excellent style. Au surplus, vanter le style d'un livre signé de ce nom, c'est commettre un pléonasme. Au moment même où je termine cet article, l'Académie française se réunit pour distribuer les prix de vertu et, probablement, pour indiquer de nouveaux sujets de concours. Voici la question que je propose à l'illustre compagnie : « Serait-il possible à un Broglie de mal écrire? »

VII

ADIEUX A LA POÉSIE

---

12 août 1877.

Nous aurons beau dire et beau faire, nous ne lui échapperons pas. ELLE nous attend, le bulletin au poing, sous un pâle soleil d'automne, au coin d'un bois à demi dépouillé par les premiers frissons d'octobre; vous compteriez plus aisément les feuilles qui vont tomber de la cime des peupliers et des érables, que les petits carrés de papier qui vont pleuvoir à nos pieds, se glisser dans nos mains, s'insinuer dans nos poches et nous dire sur tous les tons, avec tous les accents, dans toutes les langues : « Prenez mon ours ! » — Que d'ours, grand Dieu ! Et comment Jacques-Schaabaham Bonhomme pourrait-il se reconnaître dans cette multitude d'ours de toutes les couleurs; l'ours blanc des régions polaires, l'ours gris du Canada

— sans canne, — l'ours des Cordilières, l'ours brun des Pyrénées, l'ours rose des Alpes, l'ours rouge du cap de Bonne-Espérance; sans compter les ours mal léchés! A tous moments, Lagingeole, Marécot et Tristapatte changent de tête. Le suffrage universel perd la sienne à travers toutes ces métamorphoses; pacha à huit millions de queues, blasé sur sa ménagerie mystifié par ses ministres, trompé par ses favorites, grugé par ses flatteurs, dupe de ses parasites, assourdi par le boniment de tous les montreurs de bêtes, il vous dirait volontiers : « Régnez à ma place; car jamais je n'ai été plus esclave que depuis que je suis maître; plus misérable que depuis qu'on se dispute l'honneur de m'enrichir; plus malheureux que depuis qu'une foule de concurrents travaille à ma félicité; plus sot que depuis qu'on vante la supériorité de mon intelligence; condamné à plus de privations que depuis qu'on m'engage à me passer toutes mes fantaisies! »

Ainsi parlerait le Schaabaham de 1877, si Elle le laissait parler; mais Elle n'entend pas de cette oreille-là, et tant pis pour nous, si nos oreilles sont plus longues que la sienne! Elle ne veut pas que l'on entame son omnipotence, que l'on chicane ses prérogatives. Sa plus douce récréation est de nous distraire de tout ce qui nous charme, de nous arracher à nos affaires, à nos loisirs, à nos songes, à notre paix, à nos tendresses, à toutes les variétés du nectar et de l'ambroisie, du chateau-margaux et du chambertin, pour les remplacer par

son abominable piquette; d'envahir tout le terrain qu'occuperaient si bien la chasse, la promenade, la causerie, la musique, la rêverie, l'agriculture, la littérature, le jardinage et la science! — Mais, me direz-vous, qui, ELLE ? ELLE tout court, ELLE sans phrase, ELLE sans nom de famille ou de baptême, c'est le mot cher aux amants et aux poëtes; il est bien bref, et il pourrait suffire à remplir une bibliothèque; il est bien vague, et l'imagination, d'accord avec le cœur, se charge souvent de le rendre plus précis que les calculs de l'algèbre ou les chiffres de l'arithmétique. Il contient plus d'émotions que de lettres, plus de rimes que de raisons, plus de feu que l'avenir n'a de cendres, plus de souvenirs que le passé n'a d'oublis... Et vous, quel sens lui donnez-vous donc, à ce mot qui nous fait l'effet d'un rayon dans la brume? — Oh! le plus maussade, le plus revêche, le plus désagréable, le plus acariâtre, le plus ennuyeux, le plus grincheux, le plus fâcheux, le plus importun de tous! ELLE, pour moi, c'est la Politique, et si vous avez cru un moment que c'était la République, je vous dirai naïvement: « C'est peut-être moi qui me trompe, et vous qui étiez dans le vrai! »

Eh bien, avant que nous soyons tout à fait pris dans cet engrenage, tandis que nous n'avons encore, de cette marée montante, que jusques au cou et au menton, permettez-moi d'adresser un adieu ou un *au revoir!* à la plus intéressante des victimes de la politique électorale,

remuante, votante et bruyante; à cette pauvre poésie que j'aime toujours *quoique* ou *parce que* j'en parle si rarement : à peu près comme ces amoureux timides, fidèles et discrets, qui considèrent un silence éloquent comme le plus bel hommage qu'ils puissent rendre à leur idole! Je ne crois pas commettre un paradoxe en affirmant que le meilleur refuge de la poésie, aux heures de ses disgràces, c'est la Province. Ne vous récriez pas! La poésie, c'est une femme: la plus séduisante, la plus suave, la plus exquise, la plus *sensible*, la plus jalouse, la plus ombrageuse des femmes; or, je défie une femme d'être poétique à Paris. La Parisienne si finement décrite par Octave Feuillet dans son joli roman des *Amours de Philippe*, a bien autre chose à faire! Elle est à la mode, ou plutôt la mode est à elle. Point de fête mondaine, si elle n'en ordonne du bout de son sceptre ou de sa baguette le luxe et les magnificences. Point de première représentation, si on ne l'aperçoit, dans une avant-scène, apostillant le succès de son sourire, de son éventail ou de ses larmes. Point de courses de *high-life*, si le jockey à casaque jaune ou violette ne reçoit, en galopant sous la tribune souveraine, le prix de sa victoire ou l'indemnité de sa défaite. *Away! Away!* Elle est délicieuse, adorable, irrésistible, redoutable, enchanteresse, électrique, fantasque, séraphique avec une légère pointe de méphistophélisme, comme si elle avait pris le plus long pour descendre du ciel en ce monde, ou le plus court pour

remonter de l'enfer sur la terre; elle n'est pas, elle ne peut pas être poétique.

La poésie, si impossible à définir, se forme surtout des recueillements d'une âme d'élite, du contraste de sa vie intérieure avec les réalités mesquines, les vulgarités bourgeoises, les prosaïques détails qui la froissent et qu'elle accepte. Cette âme n'est jamais plus près de l'idéal qu'au moment où on la croit sous le joug le plus brutal et le plus dur. A la différence des abeilles, ses sœurs, c'est avec le suc des épines qu'elle compose son miel. Elle fait sa poésie de ses secrètes souffrances, de ses alternatives de sourde révolte, d'aspirations refoulées, de résignation chrétienne, du sentiment de sa grandeur et de sa faiblesse, de ses semblants d'adhésion aux intérêts matériels et aux médiocrités de son entourage, du berceau de l'enfant qui la réconcilie avec le devoir, du tombeau de l'aïeule où l'égalité suprême de la mort lui apprend à supporter les rudesses de la vie. Est-ce Paris, cela? Est-ce la Province? Une provinciale renforcée dédaignerait peut-être de répondre; mais je sais bien ce que répondrait une parisienne impartiale.

A présent, j'ai un scrupule. M'est-il permis de parler de province à propos de ma chère ville de Marseille? — « Comte vous-même! » répondait Royer-Collard à un ministre de Louis XVIII, qui voulait l'affubler d'un titre. — « Provincial vous-même! » pourrait me répliquer cette riante souveraine de la Méditerranée, cette proche voisine de l'Orient où s'agitent en ce moment les destinées du

vieux monde. Elle se garde bien de copier Paris, dont elle ne nous offrirait que des contrefaçons affaiblies. Elle possède toutes les originalités qui caractérisent les capitales. Son Prado ne ressemble pas plus au bois de Boulogne que la politique de M. Gambetta ne ressemble à un gage de paix. Son palais de Longchamps a des élégances que n'a jamais connues notre palais de l'Industrie. Je vais peut-être me répéter; quel est le journaliste qui ne se répète pas, à moins qu'il ne se contredise? J'aime Marseille, et puissent mes sympathies être payées de retour! La mer, la plage et l'horizon n'ont pas de secrets pour cette belle baigneuse, mollement bercée par les vagues. Il lui suffit d'ouvrir ses fenêtres ou de monter sur ses terrasses pour contempler un panorama merveilleux qui rendrait poétique le plus positif des géomètres. Smyrne, Palerme et Athènes envieraient ses nuits étoilées; les plantes aromatiques et les essences résineuses qui voilent la nudité de ses collines exhalent un parfum agreste et sauvage que vous chercheriez vainement chez les parfumeurs du boulevard. Au soleil couchant, ses montagnes s'habillent de pourpre et d'or, comme pour faire fête aux fantastiques héros du *Songe d'une Nuit d'été*, au silencieux cortége de Titania et de Cymbeline, au char de la reine Mab, aux sylphes d'*Obéron*, à la mélodieuse Reine de la Nuit. Je connais peu de réputations plus usurpées ou plus injustes que celle qui représente les habitants de Marseille comme unique-

ment préoccupés de commerce et de Bourse, d'arrivages et de courtages, d'huile et de blé, de sucre et de savon. Vous arrivez ; charmante surprise ! Vous voilà au milieu de poëtes, de musiciens, de peintres, de dilettantes comparables à des artistes. Vous voici en présence de ravissantes jeunes femmes qui savent leur Musset par cœur, et vous êtes, vous, vieux critique, vieil éteignoir, forcé de les prêcher pour qu'elles ne prennent pas trop au sérieux cet énigmatique assemblage de passion sincère, de poésie vraie, de désespoir *voulu*, de déclin rapide, de belles larmes tombées dans un verre d'absinthe. Une Muse drapée de noir, au front chaste et pur, au profil grec, au regard mélancolique et doux, les yeux fixés sur la mer, une main vers le ciel, l'autre appuyée sur un volume d'Eschyle, veille sur le tombeau de Joseph Autran ; et sur ce tombeau, fertile en souvenirs et en exemples, croissent de jeunes et fraîches poésies, pareilles à ces fleurs que M. de Candolle récoltait sur les pierres disjointes des monuments célèbres pour en enrichir son herbier. Et la musique! Ici on vous joue du Schumann à livre ouvert, comme qui dirait *Malborough*, ou *Ah ! vous dirai-je maman !...* Là, des Wagnériens convaincus donnent leurs raisons à d'antiques admirateurs de Rossini. Et Théodore Thurner ! L'autre soir, dans un groupe bien élégant, animé du plus pur dilettantisme, la maîtresse du logis essayait, de ses doigts de fée, la *Chanson des matelots* et la *Chanson du matin*, et nous étions tous jaloux de l'heureuse ville qui nous

envoie ces trésors de mélodie, de fraîcheur et de grâce!

Vous remarquez que la préface est longue, et vous ajoutez que j'aurais dû prier mon spirituel collaborateur Jean de la Garde de l'écrire à ma place. Hélas! les vers vous inspirent tant de méfiance, que j'avais besoin de toutes ces précautions oratoires avant de vous présenter une idylle de M. Hippolyte Matabon, l'auteur du *Vieux fauteuil* et des *Lunettes de ma grand'mère*, dont le succès a été unanime, et que M. Coquelin récite, dit-on, à ravir, en attendant que Mascarille aille jouer les Gambetta à la tribune de l'Assemblée nationale. Cette idylle, c'est *Un beau Dimanche;* l'Académie des Jeux floraux, de Toulouse, composée probablement, comme toutes les Académies, de vieillards considérables et vertueux, a distingué, agréé et couronné cette jeune et amoureuse poésie avec le même enthousiasme que les octogénaires troyens, lorsqu'ils voyaient passer Hélène dans tout l'éclat de sa fatale beauté et qu'ils se disaient en songeant au berger Pâris: « Le drôle nous a mis sur les bras une mauvaise affaire... N'importe! nous voudrions bien en avoir fait autant! »

UN BEAU DIMANCHE

*A Mademoiselle ****

Quel beau dimanche! — Il plut la veille;
Il plut encore le lendemain. —
Avec nous l'aurore vermeille
Gaîment s'était mise en chemin,

Les fauvettes, à perdre haleine,
Gazouillaient sous l'azur du ciel,
Et, de çà, de là, dans la plaine,
Promenaient leur lune de miel.

Nous allions, émus, sans rien dire,
Le long des sentiers embaumés :
Les lilas semblaient nous sourire,
Et les pins murmuraient : Aimez !

Une fleur que la brise folle
Avait prise en son libre essor,
Dans vos noirs cheveux d'Espagnole
Brillait comme une épingle d'or.

Et, pendant que votre main douce,
Captive, en ma main s'oubliait,
De votre robe, sur la mousse,
Le froufrou léger me troublait...

Comme pour nous voir, l'églantine
Sortait des vertes profondeurs.
Sur un banc vieilli, l'aubépine
Avait mis sa housse de fleurs.

Nous nous assîmes : un poëme,
Un poëme mystérieux,
Toujours nouveau, toujours le même,
Ouvrait ses feuillets radieux...

Les chèvrefeuilles et les roses
S'entrelaçaient autour de nous,
Et, mariant leurs fleurs écloses,
Les effeuillaient sur vos genoux.

Par instants, au milieu du rêve,
Un débris de l'autre saison,
Sous l'effort de la jeune séve,
Venait effleurer le gazon.

C'était quelque feuille fanée
Et quittant sa tige à regret;
Par cette calme matinée,
On eût dit un pas indiscret.

Que les heures fuyaient rapides !...—
Au retour je crois encor voir,
Rasant le bord des prés humides,
Un pied mignon chaussé de noir.

Tout parsemé de fleurs nouvelles
S'offrait le chemin où, parfois,
Près de vous cherchant les plus belles,
Mes doigts se mêlaient à vos doigts...

Nous arrivions par la bruyère,
Quand la brise apporta soudain,
De la route vers la clairière,
La chanson d'un grelot lointain...

« Vite, courons !... » Le sol résonne...
C'est le char accessible à tous ;
Sa joyeuse fanfare sonne
Un appel pressant : Hâtez-vous !

Mais au lendemain de l'orage,
Plus d'un ruisseau retint nos pas.
Vous disiez tout haut : « Quel dommage ! »
— « Quel bonheur ! » disais-je tout bas.

Bientôt, du sein de la feuillée
Que le vent faisait onduler,
La route blanche, ensoleillée,
Devant nous vint se dérouler...

Déserte !... — Au seuil de l'avenue,
Seuls, les peupliers doucement
Narguaient notre déconvenue
Par un moqueur chuchotement...

Que faire ?... Il nous fallut, sans doute,
Affronter les sillons fangeux ;
Et, pourtant, jamais longue route
Ne parut si courte à mes yeux !...

Le plus beau de mes beaux dimanches
Riait entre deux jours en pleurs :
Le printemps chantait dans les branches,
Et l'amour chantait dans nos cœurs !

Dans cette pièce charmante où je crois voir, à la pointe de chaque vers, étinceler une goutte de rosée diamantée par un rayon de soleil, je ne voudrais supprimer ou changer que *le char accessible à tous*, qui est un peu trop de l'école de l'abbé Delille. Allons, messieurs les poëtes ! Ne faites pas les choses à demi ! Plus de périphrases ! Dites crânement l'*Omnibus!* Quand vous aurez autant de talent que M. Hippolyte Matabon, nous y monterons avec vous, et nous dirons en vous lisant : « COMPLET ! »

En regard de ce *Beau Dimanche*, tel que nous en offrit jadis l'almanach de la vingtième année, plaçons sans

manquer aux lois de la plus exacte symétrie, *la Vingtième Année, Ballades et Chansons*, par M. G Delonchamps. Ce n'est pas assurément à l'auteur de ce joli volume, chef-d'œuvre typographique de la maison Olive, que peut s'appliquer le vers des *Femmes savantes* :

La ballade, à mon sens, est une chose fade!

Ainsi qu'il l'indique dans sa dédicace à une belle et poétique étrangère, M. Delonchamps a compris toutes les ressources que, dans ces temps de disette, la poésie pouvait tirer de ces chants populaires dont on ignore la date et l'origine, qui se confondent avec les premiers bégaiements des sociétés et des peuples, et qu'une main anonyme semble avoir posés sur le berceau des littératures, comme pour nous aider, quelques siècles plus tard, à comparer les fleurs cultivées aux fleurs sauvages. D'où viennent-ils, ces chants dont l'agreste saveur est souvent préférable aux plus savantes friandises! Quelle est la première bouche qui les a murmurés, la première plume qui les a écrits, le premier écho qui les a renvoyés à travers l'espace ? Nul ne le sait, et ce mystère est une partie de leur charme. Par une sorte d'illusion que ne sauraient nous donner les poëtes les plus illustres, nous pouvons tous nous figurer que nous sommes pour quelque chose dans ces créations lointaines, léguées par les générations passées aux générations nouvelles. Cette chanson, cette

ballade, cette mélodie, est-ce une œuvre individuelle? N'est-ce pas plutôt un souffle qui se glisse sous les aulnes et les trembles, un asphodèle qui s'épanouit au bord des lacs, le frémissement du feuillage satiné par une pluie d'avril, un chant d'oiseau dans le massif de lilas et de cythises, un rayon de lune s'infiltrant dans le sillage du fleuve, une aile d'alcyon planant sur la vague? Ce sont les chansons héroïques et chants populaires des SLAVES DE BOHÊME (quel régal !), traduits par M. Louis Léger, qui me suggèrent cette digression, après avoir — ce qui vaut infiniment mieux. — donné à M. Delonchamps l'idée de ses petits poëmes.

Je ne saurais mieux louer notre poëte qu'en citant tour à tour une des ballades slaves ou bohêmes, et une des siennes :

« — Dis-moi, jeune fille, où dormirons-nous cette nuit? demande l'enjôleur. — Là-bas, à l'ombre du sapin qui s'élève au milieu de la prairie. — Mais sur quoi, la belle, dormirons-nous? — Le duvet ondoyant du haut gazon sera notre molle couche. — Dis-moi, jeune fille, qui nous abritera? — Le sombre dais de la nuit nous couvrira. — Et qui nous réveillera à l'aurore? — Le joyeux gazouillis des oiseaux. — Et quand, nous nous réveillerons au jour, avec quoi nous laverons-nous les mains et le visage? — Tu te laveras avec la rosée fraîche, et moi avec mes larmes amères. — Mais avec quoi déjeunerons-nous, ma belle, avant de nous séparer? — Tu te nourriras de baies sauvages et moi de ma honte!... »

Maintenant, ouvrez *la Vingtième année*, et lisez la *Fille de l'Hôtesse :*

A l'auberge du bourg, trois gars buvaient rasades.
La dépense payée, au moment de partir,
— Hôtelière, pourquoi, dirent les camarades,
Ta fille ne vient-elle aujourd'hui nous servir ?

— Pourquoi? reprit l'hôtesse; alors d'une voix sombre,
Et du doigt les guidant tous les trois loin du seuil,
Au fond du cabaret elle montre dans l'ombre
Sa fille unique, hélas! étendue au cercueil...

A l'avenir l'aîné songeant avec tristesse
Dit : — « Pauvrette ! revis, je n'aimerai que toi ! »
Du passé seulement épris, avec tendresse
Le second dit : « Enfant ! ton amour fut ma loi ! »

Mais l'autre, jeune cœur à peine à son aurore,
Dit en posant sa lèvre au front décoloré :
— « O toi que j'aimais tant ! ici je t'aime encore ;
Jusqu'à mon dernier jour, Grutchen, je t'aimerai ! »

Il y a plus de couleur, et, comme on dit dans l'argot moderne, plus de *cachet* dans la chanson slave; mais il y a un sentiment plus profond et plus pénétrant dans la ballade de M. G. Delonchamps.

Que je ne puis-je citer en entier la *Sentinelle*, dédiée à notre cher et regrettable Eugène Roux, poëme digne de figurer à un très-bon rang dans cette douloureuse anthologie de nos désastres où brillent les noms de Victor Hugo et de Laprade, de Paul Déroulède et de Coppée ? L'espace

me manque, et je dois me borner à transcrire ici les premières strophes, vraiment bien belles :

Sur la frontière de la France
Qui pour la lutte se levait,
Brisé par l'âge et la souffrance
Un vieillard naguère arrivait.

Non loin, sentinelle perdue,
Pressant un fusil dans sa main,
Un enfant presque, une recrue,
Devant lui barra le chemin.

— Halte-là ! d'une voix sonore
Cria-t-il au sombre vieillard;
Fils du couchant ou de l'aurore,
Tu ne peux franchir ce rempart!

— La consigne qu'on t'a fixée,
Enfant ! ne me regarde pas ;
Sur la route qui m'est tracée
Nul ne doit arrêter mes pas.

D'un pôle à l'autre, en mon voyage,
Je vais librement, jour et nuit :
Partout chez moi, — sur nulle plage
Je n'ai besoin de sauf-conduit, etc., etc.

Ce vieillard sinistre, vous l'avez peut-être deviné, c'est le Juif-Errant des douleurs humaines ; c'est l'Ahasvérus des calamités nationales : c'est LE MALHEUR ; il personnifie tour à tour le déshonneur de la fille séduite, l'incendie qui dévore les villes, la maladie qui les dépeuple, la bataille

perdue, les fléaux qui détruisent en quelques heures le travail de toute une année, la moisson hachée par la grêle, le hameau enseveli sous l'avalanche, le navire englouti dans la tempête, la guerre civile, la frontière envahie par l'ennemi. Il semble avoir épuisé contre nous toutes ses funestes influences... Non. Jamais, jamais il n'aurait été plus fidèle à ses attributions effroyables, que si sa main osseuse jetait des votes radicaux et des bulletins communards dans nos urnes électorales. C'est pourquoi l'urgence du péril nous impose à tous de nouveaux devoirs. Adieu donc, visions idéales des musiciens et des poëtes! Adieu, rêveries de Chopin et de Schubert, mélodies de *Lalla-Roukh*, et de Gounod, interprétées par des voix exquises ou des mains magiques! Adieu, ballades et chansons, élégies et idylles, *beaux dimanches* auxquels le radicalisme préparerait de vilains lundis! Chacun fait ce qu'il peut; je vais risquer une brochure où j'espère prouver que, si les conservateurs ne sont pas bêtes, ils oublieront les dissidences de détail en songeant au danger commun; et que, si les républicains sont spirituels, ils voteront en bloc pour les candidats conservateurs. [1]

1. Heureusement, je n'ai pas écrit cette brochure; je ne m'en consolerais pas.

Avril 1878.

VIII

GLORIA VICTIS[1] !

19 aout 1877.

Un jour, en 1828, M. Victor Cousin interrompit une de ses éloquentes leçons de la Sorbonne pour s'écrier avec ce geste souverain et cette pantomime hiérophantique dont il avait le secret : « Non, messieurs, il n'y a pas eu de vaincus à Waterloo ! » — Qu'aurait-il fallu pour que ce séduisant paradoxe devînt la plus instructive, la plus persuasive des vérités ? Que l'illustre philosophe ajoutât, — mais il ne le pouvait pas à cette date;... « à moins que le libéralisme et le bonapartisme, par une opposition acharnée et perfide, s'arrangent pour qu'il y ait eu à Waterloo deux victimes : La Liberté et la France ! »

1. *Souvenirs du régiment des zouaves pontificaux,* par le baron de Charette.

Nous n'avons pas le courage de prétendre qu'il n'y ait pas eu de vaincus pendant et après la fatale guerre de 1870. Pourtant, si nous nous élevons au-dessus du fait brutal pour essayer de *moraliser* les événements — qui en auraient bien besoin, — il nous sera permis de dire : « Quatre grands partis existaient parmi nous ayant cette guerre : l'Empire, dont les infirmités réelles et toujours croissantes se dissimulaient sous un imposant appareil de puissance et de force officielles; la République, qui guettait le moment favorable pour prendre une redoutable revanche; la légitimité, dont la France ne peut se passer sans s'exposer à une effroyable série de catastrophes et d'aventures; et enfin l'orléanisme, lequel, tant qu'il restait détaché de la souche héréditaire et refusait de se retremper dans les vraies sources monarchiques, ne pouvait représenter qu'une autre face, une autre phase de la Révolution ; 89 avec embranchement sur 93.

La guerre éclate; nous sommes écrasés; mais, du fond de ce gouffre sanglant où s'engloutit la fortune de nos armes ressort une double évidence. C'est l'Empire qui a préparé nos désastres, c'est la République qui les aggrave. Il n'a rien prévu; elle n'a rien sauvé. Sans lui, nous pouvions éviter cet horrible conflit qu'il n'a su ni conjurer, ni soutenir; sans elle, nous en étions quittes moyennant quelques places fortes et deux milliards; par sa présomption, son incapacité, sa jactance, sa folie, son

égoïsme, son génie spécial de désorganisation, de dissolution et de désordre, elle décuple et envenime l'œuvre destructive qu'il a commencée; si bien que, tout en échangeant récriminations et invectives, les deux partis sont, en définitive, solidaires l'un de l'autre. A tous deux l'on donne raison quand ils s'accusent; tort, quand ils se justifient. Comme si ce n'était pas assez, les détails de la lutte sont plus épouvantables encore que les résultats. Chaque jour, la République sacrifie à sa dictature insensée des milliers de pauvres enfants du peuple, et ils périssent avec tous les raffinements de torture que le froid, la faim, le dénûment, l'abandon peuvent adjoindre à leur agonie. La Commune se charge de l'épilogue; elle écrit de ses mains hideuses la dernière page de ce livre de sang et de honte; elle couronne l'édifice en incendiant les nôtres. Complice et protégée des Prussiens, profitant de leur neutralité en attendant qu'elle use de leurs sauf-conduits, elle achève de séparer du sentiment national l'idée républicaine. Comme elle n'est, en réalité, que l'exagération de la République, elle condamne à tout jamais ce qu'elle exagère.

Est-ce tout ? Pas encore. En se battant pour leur pays, les princes d'Orléans redeviennent à la fois plus Français et tout à fait Bourbons. Un instinct supérieur à toutes les subtilités de la politique leur révèle qu'il n'y a plus qu'une maison de France, et qu'ils y rentrent, l'épée à la main, pour n'en plus sortir. Ils rencontrent,

au seuil, des héros, des martyrs, dignes de les réconcilier avec ce grand principe monarchique qu'ils honorent et consacrent en cessant de le démentir. Le parti royaliste, désormais sans schisme possible, offre, pendant la guerre de 1870, ce caractère providentiel, que, libre de toute responsabilité dans nos malheurs, froissé, dans toutes ses affections, tous ses respects, toutes ses croyances, par les dictateurs du moment et leurs abominables cortéges, il s'offre en victime expiatoire à cette ingrate patrie qui le méconnaît, qui le calomnie, qui le repousse, et dont il paye les ingratitudes en redoublant de patriotisme et de dévouement. Il court où son devoir l'appelle, et, si ce devoir est synonyme d'immolation et de sacrifice, tant mieux! Il n'en sera que plus conforme à sa vocation et à sa destinée. Mémorable contraste dont nous devrions rougir puisque nous n'avons pas su en revivre! Tandis que les chefs républicains, après avoir associé leur triomphe à celui des vainqueurs de Sedan, trouvent constamment moyen de maintenir quelques centaines de kilomètres entre l'ennemi et leurs précieuses personnes, un mystérieux aimant attire les royalistes vers les points d'attaque et de défense où le péril est le plus grand. Ils combattent au grand jour, la tête haute, le front levé vers le ciel que l'on outrage, pressant sur leur poitrine le crucifix dont les divines blessures se renouvellent sans cesse sous la griffe et le blasphème de cette cohue de scélérats et d'athées. Ils lavent de leur noble sang

l'opprobre garibaldien; ils montent à l'assaut de la mort, comme s'ils voulaient en faire tout ensemble un trait d'union avec les célestes récompenses, un gage de rédemption pour leur pays et un moyen de vaincre enfin ses inexplicables répugnances. Puis, lorsqu'arrive le tragique quart d'heure de Rabelais de cette funeste campagne, il se trouve qu'eux seuls ont été à la hauteur de ces calamités inouïes ; que, sans enjeu personnel dans cette partie formidable, ils l'ont énergiquement jouée avec la certitude de la perdre, et que, tout compte fait, ils ont sauvé l'honneur de la France.

— Que voulez-vous en conclure? me diront les pessimistes ou les sceptiques ; que la logique des événements, le contraste de ce mal et de ce bien ont rétabli la Royauté sur le trône ? — Hélas! nous savons le contraire; mais, si la Révolution a sa logique, l'histoire a aussi la sienne. Tôt ou tard, elle paiera aux individus et aux partis leur arriéré, suivant les maléfices ou les mérites. Si cette distribution n'est pas déjà faite, c'est que le suffrage universel, négation collective de toute vérité, de toute justice, de toute lumière, de tout bon sens, de toute dignité politique, a pris plaisir à charger de faux poids les balances populaires. C'est un ajournement, rien de plus ; mais cet ajournement peut nous coûter cher !

Aussi, avec quelle sympathie enthousiaste ne devons-nous pas accueillir les œuvres de réparation partielle, — remarquez que je ne dis pas *partiale*, — que nous ren-

controns dans la salle d'attente de l'histoire ! Le régiment des zouaves pontificaux ! Les martyrs de Castelfidardo ! Les vainqueurs de Mentana ! Les héros de Coulmiers, de Brou, de Loigny, d'Ivré-l'Évêque, de Patay ! Le baron de Charette et ses intrépides compagnons, ses vaillants soldats, Pimodan, Sonis, Cathelineau, d'Albiousse, Troussures, Joseph de Vogué, S. Jacquemont, Elzéar de Sabran, Bouillé, Verthamon, Cazenove de Pradines, Mauduit, de Ferron, Traversay, Boischevalier, de Giry, et beaucoup que je sais, et bien d'autres que je ne consentirai jamais à oublier ! Ah ! c'est bien à eux que l'on doit appliquer la phrase de Chateaubriand sur Philopémen : « Qu'importent la mort et les revers, si notre nom va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie ? » Il n'y a pas deux mille ans, il n'y en a pas dix, que ces admirables défenseurs du Saint-Siége et de la France se sont donnés aux plus nobles, aux plus patriotiques des causes, en refusant de se reprendre tant qu'ils conservaient une lueur d'espoir dans leur âme, une goutte de sang dans leurs veines ; et déjà, si nous négligions de veiller sur ce dépôt d'honneur et de gloire, bien des gens intéressés à intervertir les rôles essayeraient de gratter le texte authentique pour y substituer les variantes de leur orgueil et de leurs mensonges. C'est pourquoi j'aime à saluer le beau volume du baron de Charette, non-seulement parce qu'il retrace des épisodes et fait revivre des figures dont tous les royalistes, tous

les catholiques, tous les Français doivent être fiers, mais parce que j'y trouve l'occasion de contrarier les estompes que le radicalisme se plaît à promener sur ces pages héroïques. Grâce à une précieuse coïncidence, j'ai eu récemment l'honneur et la joie de serrer la main de l'homme que j'avais admiré de loin ; à présent, je ne l'admire pas moins, et je l'aime davantage.

S'il existe quelque part des *illustres* qui visent constamment à l'effet, qui posent sans cesse pour le public de peur de lui laisser oublier les brevets de leur grandeur, de leur vertu ou de leur génie, ce n'est assurément pas le baron de Charette. Cette martiale figure a des sourires de bon enfant. Il possède cette simplicité, ce naturel, ce joyeux entrain des belles âmes, qui ajoute tant de charme au souvenir des actions d'éclat et des grandes œuvres. Il aime mieux être attrayant qu'imposant, et il ne risque pas de perdre d'un côté ce qu'il gagne de l'autre ; car sa supériorité s'affirme d'autant mieux qu'elle évite de se faire sentir, et sa modestie nous rappelle tout ce qu'elle a l'air d'ignorer. Cet énergique chrétien, qui a bravé un ennemi bien autrement redoutable que les Prussiens et les Piémontais, — le respect humain, — ce fervent catholique qui a voué au Sacré-Cœur son régiment et son drapeau, est heureusement dégagé de ces pruderies qui donnent parfois aux gens du monde l'envie d'admirer un peu moins ce qui les effraie un peu plus. Il ne croit pas nécessaire d'être

rigoriste parce qu'il est convaincu. La société des femmes lui inspire ce goût vif et délicat tout ensemble dont ne se défendait pas le comte de Maistre, et sans lequel la bonne compagnie ne serait bientôt plus qu'une légende effacée par la démocratie et perdue dans la nuit des temps. Il sait d'ailleurs que tous les objets de son culte, la religion, l'Église, la royauté, la fidélité, la gloire des armes, l'héroïsme, ne péricliteront jamais entre les blanches mains de ces enchanteresses qui personnifient tour à tour l'encouragement et la récompense. Il sait que, dans les siècles de foi dont il est la tradition vivante, un preux chevalier aurait eu moins d'ardeur à se faire tuer pour son Dieu et son Roi, s'il n'avait espéré un regard de sa dame. Souhaitons-lui un de ces doux regards pour chacun des services qu'il nous a rendus, qu'il peut nous rendre encore, et rouvrons avec lui ce livre d'or, plein de grandes leçons et de beaux exemples !

Ce livre se divise naturellement en deux parties, en deux étapes de gloire; Rome et la France. Les séparerons-nous ? Faudra-t-il, parce qu'une odieuse calomnie nous représente comme prêts, si nous étions les plus forts, à jouer sur la carte de l'Italie les restes de la fortune de la France, faudra-t-il oublier ou ignorer que les hommes qui avaient le plus bravement défendu le pouvoir temporel et le Saint-Siége, sont aussi ceux qui ont le moins hésité et le mieux combattu quand leur patrie frappée au cœur les a appelés à son secours ? Ce

que les zouaves pontificaux firent dans cette période de dix ans, de 1860 à 1870, avant nos désastres, alors qu'on pouvait encore s'abuser sur la situation de l'Europe et les dangers de notre malheureux pays, ils le feraient encore, mais à la condition de demeurer essentiellement Français en redevenant Romains, et de ne pas exposer la France à un hasard sous prétexte de restituer au pape une province. Ils ont assez d'intelligence pour comprendre que tout est changé chez nous et autour de nous, que ce qui était, en 1867, un devoir, serait, en 1877, une faute; que, en présence des spoliations italiennes et des douleurs de Pie IX, une résignation douloureuse et une ardente prière sont préférables à l'idée de compromettre la paix, de retarder ou de troubler la convalescence de notre chère blessée. Les catholiques ont deux patries; dire que, dans leur affection, l'une des deux nuit à l'autre, c'est exactement comme si l'on prétendait que les tendresses maternelles ou filiales s'affaiblissent en se partageant. Volontiers ils se sacrifieraient à leur patrie adoptive, au rétablissement des droits sacrés qui ont disparu dans la tempête. Ni leur conscience, ni leur foi n'exigeront qu'ils sacrifient leur patrie véritable, leur terre natale, le berceau de leurs enfants, le repos de leurs concitoyens et de leurs familles, lorsqu'ils ne pourraient faire un pas de plus dans cette voie sans se débattre contre le chimérique et se heurter l'impossible.

En dissipant ce malentendu que nos adversaires seraient si heureux de maintenir et d'aggraver et qu'exploitent déjà les *politiciens* radicaux, meneurs patentés des élections prochaines, nous sommes sûrs de répondre à la pensée du baron de Charette. Nous n'avons donc pas à nous disculper d'une velléité de récidive pour vous recommander ses beaux récits, héroïques et simples comme lui-même, irrésistibles procès-verbaux où il semble presque toujours s'effacer en l'honneur de ses compagnons d'armes. Tant que le général Lamoricière est en scène, on dirait que Charette ne se compte pas. Mais aussi, quelle tentation pour sa modestie ! quel homme ! quelle auréole ! Qui ne préférerait les voiles noirs de cette défaite aux panaches de cent victoires ? — « Les hourras et les cris mille fois répétés de : « Vive Lamoricière ! » ébranlèrent la ville et firent taire la canonnade. Le général entrait au galop avec son escorte et suivait la grande rue Calamo (à Ancône), pour se rendre à son hôtel. Arrivé sur la place du Théâtre, il imposa d'un geste silence aux soldats et à la foule, et fit taire les applaudissements. Sa figure était calme, et un sentiment d'indomptable énergie dominait la fatigue et la douleur. Il s'arrêta pour me serrer la main, et ne me dit que ces mots : « Je n'ai plus d'armée ! » — Je le suivis à l'hôtel de *La Pace* avec les officiers de son état-major. Là, il nous raconta brièvement le combat du matin, l'héroïque mort de Pimodan, la bravoure chevaleresque des zouaves,

de leur commandant de Becdelièvre, du capitaine de Charette, du lieutenant d'artillerie Daudier, du capitaine Richtor, etc., etc. Il ajouta que c'était la première fois qu'il n'était pas heureux à la guerre ; mais que Dieu ne lui avait jamais promis de miracles pour maintenir ce bonheur et faire battre une armée de plus de trente mille soldats reposés, aguerris et bien armés, par quelques milliers de volontaires harassés par le manque de sommeil et une marche forcée de plusieurs jours ; que les meilleurs soldats en de pareilles conditions auraient senti peut-être fléchir leur courage... »

Vous vous étonnez peut-être que les mots de bravoure chevaleresque soient accolés, dans cette page si émouvante, au nom du capitaine de Charette ; c'est qu'ici la plume n'est pas tenue par lui, mais par M. le comte de Quatrebarbes (*Souvenirs d'Ancône*, 159). Plus loin, nous trouverons d'autres signatures, des extraits d'autres ouvrages ; M. l'abbé de Latreiche et son *Journal des Événements de Castelfidardo* ; M. de Becdelièvre et son *Souvenir de l'armée pontificale ;* M. le baron de Mévius et son *Histoire de l'invasion des États pontificaux en* 1867 ; M. Oscar de Poli et ses *Soldats du Pape ;* M. le comte Franck-Russel-Killough et ses *Dix années au service pontifical ;* le R. P. Franco et ses *Croisés de Saint-Pierre ;* et enfin, M. S. Jacquemont et sa *Campagne des zouaves pontificaux en France*, œuvre entraînante, justement populaire, dont l'auteur, écrivain aussi habile que sol-

dat intrépide, n'en est plus à faire ses preuves, et va bientôt, nons l'espérons, nous offrir l'occasion d'apprécier dans un autre cadre son remarquable talent de conteur.

Le baron de Charette, on le voit, n'a pas prétendu publier un livre absolument homogène ; il ressemble bien peu à ceux qui ne rédigent leurs Mémoires que pour se faire le centre des événements qu'ils retracent et glorifier le *moi* sous tous ses aspects. Par un rare phénomène d'abnégation qui l'honore encore plus, on dirait qu'il a voulu partager avec les historiographes de ces deux admirables campagnes, de même qu'il s'arrangeait pour faire la meilleure part à ceux qui s'étaient battus sous ses ordres ou à ses côtés. Il a été le collectionneur de ces documents, dont un seul suffirait à consacrer une cause et à changer les vaincus en immortels. Quel accent de vérité dans ces divers témoignages, échos fidèles des bivouacs et des champs de bataille, cris des blessés, reliques des morts, consolations des survivants indemnités des rigueurs de la fortune et de l'injustice des hommes, archives de l'héroïsme chrétien, croix de bois noir sculptées par de pieuses mains, hymnes de martyrs demandant à leur Dieu que leur sang ne soit pas perdu pour le salut de la France ! En regard de la scène pathétique où nous est apparue la grande figure de Lamoricière, placez les lignes suivantes :

« Les Prussiens (après la charge de Loigny), qui comp-

taient quatre ou cinq mille hommes hors de combat, n'avaient guère le temps de songer à nos blessés. Ils en portèrent quelques-uns dans la ferme voisine de Villours, entre autres le colonel de Charette et le capitaine de Ferron. Les autres restèrent sur le terrain, et parmi eux le général de Sonis, baigné de son sang. Sa blessure était horrible : mais ni la souffrance, ni ce cruel abandon, ne purent abattre un moment son courage. Sa foi lui avait déjà révélé le mystère de cette guerre terrible. — « Je me suis déjà condamné à mort! » écrivait-il à un ami en entrant en campagne ; et, quand il eût fait à Loigny tout ce que pouvait un grand capitaine et un vaillant soldat, quand il vit du moins toute son artillerie sauvée et la retraite de l'armée assurée, il attendit la mort avec la sérénité d'une âme chrétienne en qui la piété surpassait tous les autres sentiments. Mais Dieu n'accepta qu'à moitié le sacrifice du héros et ne voulut pas enlever un tel serviteur à la France. »

Arrêtons-nous sur cette sainte et consolante image ! Lamoricière et Sonis aux deux extrémités du récit, et entre ces deux sublimes Croisés de notre siècle de doute et de défaillances, toute une légion thébaine, tout un régiment de soldats chrétiens, restitués par la Papauté à la France, sa fille ; volontaires du péril, de la douleur et de la mort, emportés par l'esprit de sacrifice comme par un souffle surnaturel, payant en détail la rançon de leur pays frappé de vertige ! Que de leçons dans ce livre

où tout concourt au même but, où les dessins et les gravures mêmes, œuvre de quelques-uns des zouaves de Charette, précisent les faits, mettent en relief les épisodes, nous aident à *voir* ce que nous avons *lu*, et ajoutent aux émotions de cette poignante lecture ! Parmi ces leçons indélébiles, il en est deux que je recueille avant de finir. On sait, de longue date, quel est le péché mignon de la famille littéraire; on nous accuse, toute proportion gardée de médiocrité ou de génie, tantôt d'orgueil olympien, tantôt de vanité puérile. Eh bien ! j'éprouve une sorte d'âpre volupté à m'humilier, à me prosterner, à m'anéantir devant le plus humble, le plus obscur conscrit de cette milice de mon Dieu, de mon Église et de mon Roi, qui a sauvé l'honneur de ma patrie, et dont le baron de Charette personnifie si bien la foi inébranlable, l'âme chevaleresque, l'indomptable bravoure, l'ardent patriotisme, l'impétuosité française, la bonne humeur, tous les sentiments, tous les souvenirs résumés dans ces deux mots : « GLORIA VICTIS ! » Ils me révèlent, ils me rappellent, ces vaillants, l'énorme distance que sépare le plumitif du soldat, la phrase de l'action, la page tachée d'encre de la page sacrée par le sang, la table de travail du champ de bataille. En second lieu, je jette un dernier regard sur ce magnifique volume, et je vois qu'il se vend au profit de l'église élevée sur le terrain de Loigny... Oh ! vous qui êtes riches, vous dont le cœur bat à l'unisson de ces nobles cœurs, achetez et pro-

pagez ce livre! Apportez votre obole pour que cette église, qui achèvera de sanctifier la sainteté et d'immortaliser la mort, s'élève sans retard et soit digne de ses saints ! Tant de beaux traits, de dévouements magnanimes, de ferventes prières, de miracles d'héroïsme et de piété, ne peuvent pas être inutiles. Qui sait? le jour où vous vous agenouillerez pour la première fois sur ces dalles, vous pourrez peut-être, non plus essayer de fléchir les colères divines, mais remercier Dieu de nous avoir pardonné !

IX

LE COMTE ÉDOUARD DE MONTI

2 septembre 1877.

Écrire après que l'évêque de Poitiers a parlé, après que le plus auguste des témoignages est venu consoler une famille en deuil et que bien des hommages éloquents ont fait cortége à cette consolation suprême, ce serait une témérité impardonnable, si je ne croyais répondre au vœu des parents et des amis du comte Édouard de Monti de Rezé.

Par cela même que j'arrive le dernier pour saluer cette noble mémoire, il m'a semblé que j'avais le droit de grouper autour d'un nom cher à tous les cœurs royalistes quelques événements, quelques dates, quelques figures qui en fixent la valeur historique et rattachent

un souvenir individuel aux pages les plus mémorables d'un pays et d'un parti. Ne m'accusez pas de monomanie ou de paradoxe, si je transforme aujourd'hui la causerie littéraire en notice nécrologique! D'abord, je ne vois pas pourquoi je résisterais à l'envie d'introduire dans ma trop longue galerie un homme dont le voisinage honorerait les écrivains les plus illustres; ensuite, la poésie, l'histoire et le roman peuvent, selon moi, réclamer leur part dans la belle vie qui vient de s'éteindre. Par ses traditions et ses origines, elle se confond avec ces époques chevaleresques où l'on n'avait pas besoin de versifier pour être poëte. Elle a des chapitres qu'on dirait inspirés par un sourire d'Alice Lee ou un regard de Diana Vernon. On y voit apparaître les grandes ombres des géants de la Vendée; à peu près comme ces chênes séculaires qui, aux rayons du soleil couchant, semblent grandir encore pour couvrir de leur ombrage les moissons et les arbustes de la plaine. L'héroïsme de la fidélité, la persévérance et l'ardeur du dévouement, le génie du sacrifice y éveillent de généreuses émotions qu'on ne rencontre pas toujours dans la tragédie et le drame. Enfin, les leçons et les exemples offerts par une telle existence diffèrent si profondément de nos tristes réalités, forment un contraste si absolu avec l'égoïsme révolutionnaire et démocratique, qu'ils ont l'air de transporter la fiction la plus romanesque dans le domaine de la qlus authentipue vérité. Si le devoir de la critique est

de proposer à ses lecteurs des modèles propres à élever les consciences et les âmes, il lui est permis de leur présenter la vie d'Édouard de Monti comme elle leur présenterait un chef-d'œuvre.

La famille de Monti est originaire de cette république de Florence qui servit de pépinière à une partie de notre noblesse provençale et fut la préface de son livre d'or. Les Monti s'inscrivirent glorieusement à la première page. Dès le commencement du xiie siècle, ils occupèrent les plus hautes fonctions. Vingt-et-un gonfaloniers choisis dans leurs rangs attestèrent à la fois le prestige de leur naissance et l'éclat de leurs services. L'Église leur réservait un honneur plus grand encore. Jean-Marie Monti, évêque de Palestrina, puis archevêque de Siponto, puis cardinal de Sainte-Praxède en 1536, fut élu pape le 7 février 1550, et couronné, sous le nom de Jules III, le 22 mai suivant. Son neveu, Pierre-Guidalotti-Monti, fut le quarante-neuvième grand-maître de l'ordre des chevaliers de Jérusalem (23 août 1568). Son nom est lié au plus ineffaçable souvenir des luttes de l'Europe chrétienne contre l'invasion musulmane; la bataille de Lépante (7 octobre 1571).

Compterons-nous maintenant les cardinaux Monti, qui, de 1503 à 1742, se transmirent la pourpre romaine comme une portion de l'héritage de famille? Rappellerons-nous le marquis Antoine Félix de Monti, né le 29 décembre 1684 et ambassadeur de France en Pologne

le 26 septembre 1733? Dans l'intervalle entre ces dates, la France s'est emparée de cette antique race et ne la rendra plus. Elle a marqué sa prise de possession en nommant tour à tour le marquis Antoine maréchal de camp, lieutenant général, chevalier des ordres du Roi, et plus tard, en plaçant son portrait dans la galerie de Versailles. C'est que les Monti étaient très-proches parents de la reine Catherine de Médicis. Quand son mariage la naturalisa Française, elle attira la branche aînée dans sa nouvelle patrie. Cette branche, dont notre Édouard de Monti descendait en ligne directe, se fixa en Bretagne. Peut-être un invincible pressentiment lui révéla-t-il, deux ou trois siècles d'avance, que nulle province ne lui convenait mieux, parce que nulle ne serait plus fidèle.

Me direz-vous que j'insiste trop sur ces détails nobiliaires; que notre époque niveleuse ne consent à les prendre au sérieux que pour les haïr, ou à les amnistier que pour en rire? Considérée en dehors des obligations qu'elle impose, la noblesse n'est plus qu'une puissance déchue, et, si elle ne relève que de la vanité humaine, je conçois que le moraliste ou le politique la traite de puérile. Mais, dans ses rapports avec l'homme qui en subit le fardeau, elle cesse d'être indifférente. Elle le condamne ou l'honore; elle pèse sur lui comme la plus inexorable des sentences, ou le soutient comme le plus ferme des appuis. Elle lui crée tout un groupe, tout un monde de spectateurs et de juges invisibles qui le re-

gardent et l'avertissent, lèvent la main pour le menacer ou tendent les bras pour le bénir. Leur approbation ou leur blâme fait partie essentielle de sa conscience, ou plutôt lui donne vingt consciences, et il ne lui est possible d'être en paix avec la sienne que lorsque celles-là sont contentes. Ne pouvant plus, ne voulant plus multiplier les priviléges, la noblesse multiplie les devoirs ; elle compose, pour le vrai gentilhomme, une accumulation d'honneur, de même que les millionnaires s'enrichissent d'une accumulation d'intérêts. Comprise ainsi, elle conserve son importance, et il est difficile de la comprendre autrement, quand on parle d'Édouard de Monti. Aussi, est-ce en songeant à lui que je me risque à reproduire les lignes suivantes, contemporaines du plus littéraire de nos siècles, et signées Louis XIV. Il s'agissait de récompenser les éminents services rendus par les Monti dans le Parlement et l'armée. Le grand Roi érigea en comté la terre et le château de Rezé en faveur d'un des ancêtres d'Édouard, Yves de Monti, deuxième du nom. Voici le passage le plus remarquable des lettres patentes, datées de Saint-Germain-en-Laye, avril 1672. — « Ayant donc été informé par nos très-chers cousins les grands-ducs de Toscane de l'ancienne noblesse de la maison de Monty, originaire de Florence et alliée aux plus illustres familles d'Italie, — laquelle a eu l'honneur de donner un pape et des cardinaux à l'Église et des gonfaloniers ou doges, comme aujourd'hui à Venise... Et notre très-cher

cousin le duc Cosme de Médicis les a recommandés par plusieurs lettres au feu Roy Charles IX comme ses alliés, et des plus considérables de ses États; lesquelles lettres sont enregistrées il y a plus de cent ans... sachant en outre que, dans les temps fâcheux où notre royaume était divisé par diverses factions, ceux de cette maison, quoique étrangers, NOUS ONT ÉTÉ PLUS FIDÈLES que nos propres sujets... à ces causes... »

Avançons. Nous voici bien près de la Révolution française. On l'a parfois accusée de stérilité et d'impuissance. Du moins, elle a *pu* deux choses; elle a tué le vrai patriotisme, à l'état de sentiment public, et elle a ouvert une voie nouvelle à l'élite de la noblesse de France. Se sentant inutile et souffrant d'être inactive dans le majestueux isolement où s'était placée la royauté de Louis XIII et de Louis XIV, délivrée de ses servitudes, mais privée de ses points d'appui, notre vieille aristocratie féodale ne savait plus où se prendre; elle se gaspillait en futilités brillantes; elle se faisait *courtisane*, ne pouvant plus être héroïque :

Le parc de Trianon, les bosquets de Versaille,
Lui cachaient l'horizon de ses champs de bataille...

Le malheur lui restitua ce que l'inaction lui avait pris. En présence des catastrophes de 89, des crimes de 93, elle devina qu'elle avait enfin quelque chose à faire; que sa mission n'était pas finie, puisqu'elle pouvait en-

core se battre, se dévouer, souffrir et mourir. Elle se serra, cœur à cœur, autour de cette monarchie agonisante qui s'était trop séparée d'elle et dont le sacre s'achevait dans l'exil et dans la mort. Les Monti se trouvèrent tout prêts pour cette nouvelle phase où le bonnet rouge supprimait le talon rouge. L'oncle d'Édouard, Louis de Monti, page du Roi, puis lieutenant au régiment de Beaujolais, eut le bonheur de sauver mesdames Adélaïde et Victoire de France, filles de Louis XV; il alla, au péril de sa vie et après avoir eu un cheval tué sous lui, au château de Bellevue, avertir ces pieuses princesses que les *patriotes* marchaient sur le château, et qu'elles n'étaient plus en sûreté. Cet acte de courage lui valut les chaleureux remerciements de Louis XVI, et, pendant l'émigration, ceux de Louis XVIII. Ce prince, qui eut le mérite de s'affirmer Roi au moment où il n'avait plus ni sujets, ni trône, ni royaume, promit à Louis de Monti la croix de chevalier du Saint-Esprit et le rétablissement du régiment royal Monti-Italien; mais les trahisons de la fortune et le drapeau des Condé lui réservaient une distinction plus haute et un régiment plus héroïque. Le 13 août 1796, il fut tué, à côté de son frère, — le père d'Édouard, — au combat d'Obercamlack, en Souabe.

Passons rapidement sur ces belles années de la Restauration dont le souvenir renouvelle pour nous le supplice de Tantale. Il y a des races si admirablement fidèles que l'adversité leur sied mieux que la prospérité.

Les Monti devaient se croire dépaysés, du jour où leur royalisme cessait d'être un sacrifice. Joseph-René-Marie de Monti, comte de Rezé, père d'Édouard, devenu, par la mort de son frère chef de la branche aînée, avait épousé, le 3 septembre 1803, sa cousine issue de germaine, mademoiselle de Charette, nièce à la mode de Bretagne et filleule de l'illustre général vendéen. On peut dire que la Vendée fut la marraine d'Édouard. Pas n'est besoin d'un effort d'imagination pour se figurer son berceau entouré de ces héros, de ces martyrs, dont il devait faire ses guides et ses modèles. Ce n'est pas la fée des bonheurs faciles, des palais enchantés, des flatteries largement payées, des échanges convenus entre souverain et courtisans, qui préside à sa naissance; c'est l'austère confidente des exilés et des proscrits, l'hôtesse de ces chaumières dont le toit cache, aux heures du péril, une royale aventure; l'intrépide compagne de ces gentilshommes, de ces paysans transformés par le malheur des temps en généraux ou en soldats, embusqués derrière les haies, enclouant les canons, tenant en échec des armées régulières avec des faux et des fourches, fiers de tomber sur le sillon de leur champ, s'ils meurent pour leur Dieu, pour leur Roi et pour leur pays. Regardez! un rayon de lune fait luire le fusil des garnisaires. Écoutez! une ronde nocturne côtoie les buissons et les fossés, tandis que des cris de chouette se répondent de loin en loin dans l'espace. Une *brigande* sans peur et

sans reproche, une mystérieuse guerrière entr'ouvre le rideau de feuillage, tresse pour ses compagnons une couronne d'épines et les attire à soi dans l'épaisseur des futaies. C'est la fée vendéenne; elle ajuste de ses vaillantes mains les premiers langes d'Édouard de Monti; elle lui donne ses premières leçons; elle décidera de sa destinée.

Nous voici en 1830. Le moment est critique, l'abnégation est cruelle, les tentations sont puissantes. Né le 6 novembre 1808, Édouard a brillamment traversé tous les prologues de la carrière militaire. Il a été, à Saint-Cyr, le camarade des Mac-Mahon, des Canrobert, des Ladmirault, et sans doute bien des rêves de gloire se sont mêlés à ses jeunes causeries avec ces privilégiés des champs de bataille. En 1828, il est sorti de l'École avec le numéro 25. En 1830, il est sorti de Saumur avec le numéro 2. Désigné déjà pour le grade de lieutenant au 6e hussards, excellent cavalier, passionné pour son état, sûr d'un rapide avancement... que de séductions! quelle épreuve! Pourtant il n'hésita pas. Entre la grande route battue qui pouvait le conduire à tout et le rude sentier qui gravissait les hauteurs, son choix fut vite fait. Il trouvait, disait-il, assez de force dans son cœur et dans les exemples de tous les siens pour marcher résolûment sur leurs traces.

C'est ici que nous voudrions pouvoir céder la parole à un Walter Scott royaliste et catholique. Lui seul raconterait dignement cette série d'épisodes qui nous montrent

sous toutes les formes la fidélité sans tache, le dévouement sans bornes, la bravoure chevaleresque, le mépris du danger, les vertus héréditaires, l'âme des ancêtres revivant dans une jeune âme et déterminant sa vocation par son origine. Dans cette famille marquée au front et au cœur par la légitimité proscrite, les femmes ont des élans de vaillance virile; les mères enveloppent de stoïcisme chrétien leurs tendresses maternelles. Une émulation généreuse saisit tous ces affamés d'honneur, d'immolation et de péril. Une première conspiration s'organise, à la fin de 1831, en attendant l'arrivée de Madame, duchesse de Berry. Édouard de Monti est un des principaux organisateurs. Un sous-officier, un traître, dénonce le complot. Un mandat d'amener est lancé contre Édouard, au château de Rezé. Vous voyez d'ici la scène! Un espion se charge de guider les gendarmes; il les cache dans les massifs qui avoisinent le château, puis frappe à la porte, et se dit envoyé par M. de Gastine, chef de la conspiration. — C'est à la comtesse de Rezé qu'il s'adresse; mais les mères ont des instincts infaillibles; la comtesse devine le danger qui menace son fils : elle éconduit l'espion, ferme la porte à clef, et fait cacher son fils de telle sorte qu'espion et gendarmes ne peuvent réussir à le trouver.

Quelques jours après, Édouard de Monti fut appelé par le général baron de Charette, si digne de ressusciter en sa personne la légende vendéenne et d'ajouter un

nouveau chant à cette épopée. Il fut son fidèle et énergique aide de camp pendant tous les préliminaires de la prise d'armes de 1832. Parfois il pouvait se croire transporté, de trente-huit ans en arrière, au milieu des compagnons héroïques de Cathelineau et de Stofflet, de La Rochejaquelein et de Lescure. Comme eux, il couchait dans les bois, circulait de ferme en ferme, échangeait les mots d'ordre avec les réfractaires, s'endurcissait aux fatigues, aux veilles, aux longues étapes, à travers les chemins défoncés par les pluies. Il lui était bien difficile de revenir au château de Rezé; car ce château servait de point de mire à tous les espions de la contrée. Pourtant, il lui arrivait parfois de les déjouer à force de hardiesse inventive; il accourait, il voyait tous les bras s'ouvrir, toutes les figures s'animer d'un ineffable mélange d'inquiétude, d'amour et de joie. Heures rares et rapides, dérobées aux tristesses du lendemain! Que d'émotions! Que d'étreintes! Que de caresses! Que de questions sur les lèvres! Que de larmes dans les yeux! Ah! ceux-là seuls vont jusqu'au fond de leur cœur et mesurent toutes leurs facultés d'aimer, qui disputent au péril et à la mort l'objet de leur tendresse et qui ont le courage de le leur rendre!

On n'a pas oublié les événements de 1832, le réveil de la Vendée et l'espoir de la monarchie personnifiés dans une femme; l'apparition romanesque de la duchesse de Berry parmi ces populations encore fidèles, mais déconcertées par le manque d'ensemble, l'incomparable éner-

gie de la princesse, les alternatives d'illusions et de mécomptes, les trésors d'héroïsme éparpillés sur des ruines, le chimérique et l'impossible égayant de leur naufrage les froids calculs de la politique, toutes les poésies et toutes les grandeurs du passé étouffées sous les maigres doigts de la réalité moderne. Édouard de Monti et les siens s'élevèrent tout naturellement à la hauteur, non pas de ce que fut ce chapitre d'histoire contemporaine, mais de ce qu'il aurait dû être. Sous les yeux de la mère, Édouard acheva de river la douce chaîne qui allait l'unir pour jamais au fils, et que la mort seule a pu briser. Encore une scène, encore un tableau dignes de l'auteur de *Rob-Roy* et de *Waverley!* Sachant l'époque de la prise d'armes, le jeune volontaire de vingt-quatre ans demanda au général de Charette la permission d'aller, peut-être pour la dernière fois, embrasser les chers habitants du château de Rezé. Il arrive dans la nuit du 1er juin ; il ne pouvait rester que quelques heures. Ses frères, Joseph, Alexis et Alexandre — ce dernier âgé de seize ans, — s'étaient, eux aussi, préparés à répondre à la mère de leur Roi. Le comte et la comtesse de Rezé font agenouiller leurs quatre enfants pour leur donner une dernière bénédiction...

— Partez, mes enfants ! dit le comte ; malgré les dangers que vous allez courir, nous sommes, votre mère et moi, aussi heureux que fiers en voyant que pas un de vous, pouvant porter les armes, n'a hésité à répondre au vœu de la mère du Roi. Mon âge, et surtout mes infir-

mités, m'empêchent de marcher à votre tête. Je ne puis donc, malheureusement, que joindre du fond du cœur ma bénédiction à celle de votre mère, si courageuse et si résignée. — Mettez sur vos poitrines ces scapulaires que vos sœurs ont brodés et fait bénir pour vous; n'oubliez jamais que c'est pour Dieu et le Roi que vous allez combattre. »

Le combat du village du Chêne eut lieu le 6 juin 1832. Le général s'exposait avec une témérité dont le souvenir n'est pas encore effacé parmi les survivants de cette époque et qui le révélait à la fois comme l'héritier du Charette des grandes guerres et le précurseur du nôtre. Édouard ne le quitta pas un instant; une balle brisa son fusil et aplatit le canon sur son épaule. Blessé à la lèvre et un moment étourdi par le coup, il demande un autre fusil que lui apporte son jeune frère Alexandre. Au cri : « En avant ! en avant ! » poussé par le général, Édouard de Monti, sous le feu de l'ennemi qui n'était pas à deux cents mètres, s'élance avec MM. de Kersabiec, de Beauchamp, Zacharie du Temple, Bruneau de la Souchais (père de onze enfants) ; — cet admirable élan entraîne toute la colonne royaliste et décide la victoire. Qu'en dites-vous? Nous parlions de Walter Scott tout à l'heure ; si vous m'accordez que Corneille aurait voulu écrire le dialogue de ces héros et Plutarque raconter leur histoire, cette littérature en action ne vous semblera-t-elle pas préférable à un roman médiocre ou à des vers insipides ?

Couvrons de notre silence et laissons profiter des bénéfices du lointain ou des complaisances de l'oubli les condamnations à mort qui restèrent, pendant six ans, suspendues sur la tête d'Édouard de Monti, de Charette et d'un grand nombre de leurs amis. C'est le malheur des peuples en révolution, que le sentiment moral y soit trop souvent en contradiction avec les servitudes, les expédients ou les fictions politiques; la conscience publique s'affaiblit de ce perpétuel contraste entre ce que l'honneur inspire et ce que la loi condamne. C'est la plaie des gouvernements bâtis sur *à peu près*, que la force et la clémence leur soient également interdites, et que, contraints de persécuter ce qu'on admire, ils se fassent haïr par leur rigueur sans se faire aimer pour leur faiblesse. Le château de Rezé eut à subir dix-sept visites domiciliaires. Des garnisaires y furent placés en permanence. Après le douloureux licenciement de la petite armée du baron de Charette, Édouard, ses frères et ses amis furent obligés de se cacher. Puis, quand Madame, duchesse de Berry, eut été arrêtée à Nantes, dans la maison de mademoiselle du Guigny, Édouard quitta la France avec son général. Il habita tour à tour Gênes, Chambéry, Lausanne, Genève. Il entrait dans une nouvelle phase; n'ayant plus à se battre, il avait encore à se dévouer. Attaché d'abord comme premier écuyer à S. A. R. la duchesse de Berry, remarqué et distingué, de longue date, par M. le comte de Cham-

bord, il n'avait plus qu'un pas à faire pour se rapprocher de Celui qu'il a constamment appelé son Roi, et que nous appelons le nôtre. En 1843, Henri V le demanda à la duchesse, comme un fils demanderait à sa mère une relique de famille. Dès lors, les deux destinées et les deux âmes s'unirent d'une façon si étroite et si intime, qu'il est impossible de les séparer. Sauf les nuances de déférence et de respect, on ne sait pas, on ne veut pas savoir ce qui, dans cette communauté de pensées et de sentiments, appartient au Roi ou au sujet. Compagnon, confident, conseiller, ami du comte de Chambord, fidèle avec passion, dévoué avec tendresse, trop heureux de cette affection partagée pour mesurer ses sacrifices et compter avec l'objet de son culte, Édouard de Monti réalisa, dans toute sa grandeur idéale et toute sa beauté, le type du courtisan de l'adversité, dont les sceptiques et les ambitieux peuvent sourire, mais qui nous réconcilie avec notre faiblesse, et que nous contemplons avec amour, comme nous ouvrons une *Vie des Saints* ou un récit héroïque, quand nous sommes trop humiliés des scandales ou des défaillances de notre temps; comme nous brûlons du bois de santal quand nous sommes trop suffoqués par de mauvaises odeurs.

Dans cette nouvelle période qui a duré jusqu'à sa mort, Édouard de Monti n'est plus à nous. Il nous a été pris d'avance par d'éloquents panégyristes dont l'hom-

mage est cent fois supérieur au nôtre, et qui ne nous laissent plus rien à dire. Sa récompense terrestre, la consolation de sa veuve, de ses enfants et de ses proches, sont renfermées tout entières dans l'admirable adieu du royal ami dont les larmes auraient été trop amères, s'il n'avait ajouté, pour la première fois depuis qu'il pleure avec nous nos morts : « AU REVOIR! » — Songeons à cet auguste ami que la Révolution peut repousser, insulter et haïr, mais de qui elle ne peut pas faire que son amitié ne soit pas préférable à toutes les grandeurs de ce monde. La mort d'Édouard de Monti coïncide tristement pour nous avec l'approche d'une nouvelle crise, avec les dangers d'une situation bizarre qui exaspère les méchants sans rassurer les bons. Peut-être sommes-nous réservés à d'imminentes épreuves. Peut-être aurons-nous à invoquer d'urgence le nom qui pouvait tout sauver. Nous avons du moins un bon moyen de nous placer au niveau de nos périls et de nos devoirs; c'est de nous inspirer du souvenir d'Édouard de Monti. Nous avons un moyen sûr d'alléger le fardeau, de simplifier la tâche, de consoler le deuil de son Roi; c'est de l'aimer mieux et de l'espérer davantage.

X

OCTAVE FEUILLET [1]

---

9 septembre 1877.

Quel magicien, quel enchanteur, cet Octave Feuillet! Supposez qu'un romancier novice vous apporte un manuscrit, et vous raconte d'avance le sujet : — Un château en Normandie, habité par une famille dont les vertus héréditaires et patriarcales sont dignes des anciens temps. Le propriétaire est veuf; il n'a qu'une fille, et son nom risquerait de s'éteindre, s'il ne possédait dans le voisinage un cousin germain, partageant tous ses sentiments et toutes ses idées, et père d'un beau jeune homme, de quatre ou cinq ans plus âgé que sa cousine... Vous comprenez?

— Parfaitement.

1. *Les Amours de Philippe.*

Oui, mais ce que vous ne prévoyez pas, c'est que les choses ne tournent point d'abord selon les vœux de ces honnêtes gens. Ces mariages arrangés d'avance et où les principaux intéressés n'ont qu'à se laisser faire ne réussissent pas toujours...

— Rien de plus vrai, mais rien de moins neuf...

— Philippe — c'est le nom du jeune homme — est doué d'une imagination poétique et romanesque. Parents et domestiques, n'y entendant pas malice, lui parlent beaucoup trop de sa cousine Jeanne comme de sa future femme; celle-ci est à l'âge de disgrâce; vous savez? la taille trop courte, les jambes trop longues, mal mise, négligée dans toute sa personne, de l'encre au bout des doigts, les cheveux en broussailles, les ongles en demi-deuil...

— Je sais... je sais même un peu trop...

— Jeanne, au contraire, idéalise dans ses rêveries d'adolescente ce beau cousin qu'elle regarde déjà comme son fiancé. Elle lui attribue toutes les perfections; elle l'aime d'une tendressee sérieuse et vaillante, pendant qu'elle lui devient de jour en jour plus antipathique...

— C'est triste, mais cela s'est vu.

— Vous devinez ce qui arrive?

— Oui, sans être sorcier.

— Philippe déclare à son père qu'il n'aime pas Jeanne, qu'il ne l'aimera jamais, qu'il ne peut pas l'épouser. Dès lors, il ne doit pas rester près d'elle une minute

de plus. Il repart pour Paris. C'est ce qu'il voulait...

— Naturellement.

— Pour sa famille et pour le public, il tâchera de se faire nommer auditeur au conseil d'État; mais il a des visées trop hautes pour ne pas dire comme Juvénal : « *Semper ego auditor tantum ?...* » Ce qui va vous paraître bien extraordinaire, c'est qu'il devient amoureux d'une actrice...

— Mais non ! pas si extraordinaire !...

— Pour parvenir jusqu'à son idole, il compose une tragédie en cinq actes.

— Ah ! le malheureux ! qu'il subisse toutes les catastrophes ! Je cesse de le plaindre ; il n'aura que ce qu'il mérite...

— Oui, *Frédégonde*...

— Comment dites-vous ça ?... *Frédé*...

— *gonde.*

— *Et Brunehaut ?*

— *Et Brunehaut*, si vous y tenez. La comédienne se passionne pour le rôle de la reine barbare ; du rôle elle remonte à la pièce et de la pièce à l'auteur. Elle se croit si sûre du succès qu'elle rompt un magnifique engagement avec la Russie...

— Ces pauvres Russes ! Tous les malheurs !

— La grande artiste n'a plus rien à refuser...

— A Chilpéric ?

— Non, à Philippe... malheureusement, la pièce tombe...

— Ce que c'est de nous !...

— Adieu ces dramatiques amours ! Dans l'espace d'une soirée, la belle enfant passe de l'enthousiasme le plus fougueux au dédain le plus absolu. La voilà payant un dédit et partant pour Saint-Pétersbourg... Nous sommes, hélas ! au seuil de l'année terrible, à la veille de cette fatale guerre...

— Oh ! ici, je ne plaisante plus ; je vous ferai seulement observer que peut-être nos romanciers commencent à abuser un peu de cette guerre qui leur offre des épisodes émouvants, des détails héroïques, des dénouements faciles. Ils finiront, si ce n'est déjà fait, par être forcés de se répéter... Et puis, Bismarck et de Moltke tenant la place du *Deus ex machinâ !*... c'est trop cruel ! N'importe ! continuez...

— Réhabilitation éclatante de Philippe... il court au-devant du danger... il se bat comme un lion ou comme un zouave pontifical... il est blessé... son père lui pardonne... Guéri de sa blessure, revenu de ses illusions théâtrales, lavé de ses peccadilles par le baptême de sang, retrempé dans le péril et la souffrance, retournera-t-il au pays natal où sa cousine n'a pas cessé de l'aimer ?

— Non, pas encore ! ce serait trop tôt... attendez !... après l'actrice, la grande dame, la femme mariée, n'est-ce pas ? c'est réglementaire...

— Allons ! il n'y a pas moyen de vous faire une sur-

prise... Vous possédez, vous autres critiques, le don de seconde vue...

— Non, rien qu'un peu de mémoire...

— Cette liaison aristocratique et adultère ne peut pas ressembler au bonheur. Elle est comparable à ces coups de soleil caniculaires qui nous portent à la tête, pendant que de gros nuages s'amoncellent et que le tonnerre gronde à l'horizon. J'ai eu soin de grouper des circonstances aggravantes qui révoltent tous les bons instincts de Philippe. Il ne peut s'acclimater à ce régime de mensonges, de lâchetés, de terreurs... oui, de terreurs, car la marquise...

— Ah ! c'est une marquise ? Oh ! ces marquises ! Elles n'en font jamais d'autres !

— La marquise n'est pas de celles qui se résignent quand sonne l'heure inévitable, le glas funèbre des amours coupables. Elle est de cette race féline où le chat avoisine le tigre. Elle ne reculera devant rien le jour où il s'agira de disputer au repentir, au remords, à l'ennui, au dégoût, à de balsamiques influences, cet amant, pour qui sa passion implacable change peu à peu la chaîne de fleurs en chaîne de fer. Elle se perdra, s'il le faut, plutôt que de consentir à le perdre. En attendant, de combien d'imprudences cette formidable marquise assaisonne et pimente ces joies...

— Je vous arrête, je suis sûr que veus allez dire *malsaines ?...*

— Oui ; pourquoi pas?

— Parce que ce mot, excellent d'abord, meurt aujourd'hui de vieillesse... Au surplus, permettez-moi d'achever votre histoire. Un incident quelconque ramène Philippe au bercail. Pendant son absence, sa cousine s'est transformée. L'adolescente gauche et mal fagotée est devenue une charmante jeune fille. Ce qui l'embellit surtout aux yeux du pécheur converti, c'est la comparaison, c'est le constraste de cette âme sérieuse et pure, de cette conscience limpide, de cette tendresse si constante, de ce pardon si doux sur ces lèvres virginales, de cet intérieur si paisible et si honnête, de ces aimables images du berceau de son enfance, de ces promesses d'un bonheur sans alliage et sans trouble, avec les effroyables orages et les bouillonnements de chaudière auxquels il échappe...

— Oui, mais il faut savoir s'il leur échappera... »

N'allons pas plus loin ; je craindrais un malentendu. On ne me rendrait pas justice, et on se tromperait absolument, si on se figurait que j'ai un moment songé à chicaner le succès des *Amours de Philippe* et le délicieux talent de l'auteur. Non ! après avoir été beaucoup trop sévère pour *Julia de Trécœur*, qui est décidément une perle, et pour *Un Mariage dans le monde*, où un personnage contestable n'ôte rien au charme du récit, j'étais heureux de dire de ce nouveau roman le bien que tous les lecteurs en pensent, et de déclarer que, selon moi,

Octave Feuillet n'avait rien écrit de supérieur à ses soixante dernières pages. Ce que j'ai voulu dans ce médiocre essai de badinage, c'est prouver ou faire comprendre que, dans une œuvre d'art, l'exécution est tout ; que l'artiste éminent excelle à rajeunir un vieux thème, à le forcer de nous paraître original, à nous offrir, comme les fées ses marraines, des diamants et des opales là où un conteur maladroit ne récolterait que des noisettes ou des nèfles. Hébert peut recommencer deux ou trois fois ses ravissantes Cervaroles ou son admirable Madone de la Tronche. L'émotion ne faiblira pas, tant que son mélancolique génie saura retrouver, pour les peindre, cette puissance, cette intensité de sentiment où l'idéaliste découvre les *au delà* de la forme visible et de la réalité.

Il est certain que toute lectrice de romans — sans compter les expériences de la vie, — pourra se raconter à elle-même ce qui fait le sujet, le fond, le tissu ou plutôt la toile de canevas des *Amours de Philippe*. Elle est partout, — et ceux qui ne la savent pas, la devinent, — l'histoire de ce jeune homme dédaigneux du bonheur facile qu'il a sous la main, avide de sensations violentes, réclamant l'horizon pour sa véritable patrie, aspirant de ses narines ardentes le souffle orageux de la passion, pressé de boire à la coupe d'or, puis la sentant se briser sous ses lèvres, étonné de tout ce que peut avoir d'amertume le réveil d'un songe

romanesque, se heurtant à tous les angles cachés sous les brumes matinales, honteux d'avoir préféré les héroïnes aux honnêtes femmes, et, s'il le peut, — mais, presque toujours, il est trop tard! — revenant à la maison paternelle qu'il jugeait trop bourgeoise, à la chaste jeune fille qui lui semblait trop prosaïque :

> Non, non! il lui fallait des combats, des tempêtes,
> Une main à serrer dans la splendeur des fêtes,
> Un cœur déjà vieilli dans les choses d'amour,
> Qui pût à son cœur jeune ouvrir un nouveau jour.
> L'enfant aventureux, qui laisse sa famille,
> Va-t-il chercher au loin, sous un ciel toujours pur,
> Des lacs toujours sereins, des champs où la faucille
> Reluit joyeusement sur l'épi jaune et mûr?
> Non, il faut que les vents l'emportent sous leurs ailes,
> Dans les pics inconnus qu'il se perde avec eux,
> Que le givre des soirs se torde en ses cheveux,
> Qu'il goûte la saveur des neiges éternelles,
> Et qu'il sente la vie, en ses ardeurs nouvelles,
> Bondir et déborder de son cœur orageux.
> Parlez de champ fertile et de brises légères
> Au marinier perclus qui rentre en ses foyers;
> Parlez de jeune fille et d'amours printaniers
> A celui dont le monde a brisé les chimères,
> Et qui, le front pensif et le cœur déjà vieux,
> Cherche une blonde tête à reposer ses yeux!...

Ajoutez à ces vers, dont l'auteur désire garder le plus strict *incognito*, vos souvenirs de lecture. Jules Sandeau

par exemple, et Octave Feuillet lui-même, pourraient vous fournir le plan de ce chemin circulaire, qui ramène le héros à son point de départ après avoir passé par des zones torrides, de poétiques *oasis*, des plages embaumées, des volcans éteints, des jardins enchantés, des gouffres béants et des bosquets peuplés de ces faux citronniers du lac Asphaltite, qui, sous une écorce dorée, ne contenaient que de la cendre. Oui, c'est là le tissu; mais les broderies ? La plupart sont exquises, et nous n'avons que l'embarras du choix.

Octave Feuillet a regretté, dit-on, que son roman n'ait pas été publié tout d'un trait dans la *Revue des Deux-Mondes*. En effet, il y avait là un léger inconvénient qui a disparu dans le volume. On rencontrait d'abord l'épisode de l'actrice — Mary Gérald, — qui ne se rattache par aucun lien à l'ensemble du récit et aux péripéties finales. Puis arrivait la terrible marquise, dont la chute préparée sous le perfide pseudonyme de l'amitié, terminait la seconde partie. On n'avait pas les derniers chapitres qui sont incomparablement les plus beaux et qui rendent aux pages précédentes toute leur valeur relative. Dès lors, les *Amours de Philippe*, sous cette première forme, semblaient se composer un peu trop de scènes successives et rappelaient vaguement ce que l'on intitule, au théâtre, *pièce à tiroirs*. Aujourd'hui, l'équilibre est rétabli; le défaut de composition a disparu. Pourtant, si, comme je n'en doute pas, Octave Feuillet

transporte son œuvre charmante à la Comédie-Française, où je me figure d'avance la marquise et Jeanne sous les traits de mesdemoiselles Croizette et Sarah Bernhardt, il sera logiquement amené à supprimer Mary Gérald, et à chercher tous ses effets dans l'antagonisme de la femme mariée et de la jeune fille. Supposons que l'opération est déjà faite, et demandons à notre analyse d'emprunter des ailes d'abeille pour effleurer ces deux figures qui sont, à vrai dire, le roman tout entier; madame de Talyas et Jeanne de La Roche-Ermel : la tubéreuse et le lis.

Louise, marquise de Talyas, est peinte de main de maître. Elle personnifie, avec un relief, une saveur, un *montant* irrésistibles, le malentendu qui expliquerait au besoin les incorrections de bien des ménages; le mari continuant la tradition latine, — au risque de perdre son latin, — d'après laquelle l'épouse légitime doit se contenter de garder la maison et de filer de la laine, tandis que Corinne et Délie, Lalagée et Cynthie, Aglaé et Lesbie, représentent pour lui toutes les grâces de l'esprit, toutes les amorces du plaisir, toutes les friandises de l'amour; sa femme refusant de comprendre que l'amour et l'estime, le nécessaire et le superflu, le pot-au-feu et le rayon de miel ne puissent marcher ensemble, et finissant par offrir à autrui ce dont on la juge incapable. — « Le marquis de Talyas, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit, avait prétendu faire de la marquise une sorte de matrone romaine, et il se flattait d'y

avoir réussi... — « Nous dépravons nous-mêmes nos femmes, disait-il, en éveillant trop vivement leurs passions. Nous ne les respectons pas assez. Voyez les Romains!... mon Dieu! les Romains n'étaient pas des anges plus que nous; mais quand ils avaient des fantaisies d'amours poétiques et dramatiques, ils n'y mêlaient pas leurs femmes; il y avait de belles esclaves grecques élevées pour cela... — Pour se conformer à ces théories, M. de Talyas avait toujours observé dans son intimité avec sa femme la gravité d'une étiquette espagnole, gardant ses principaux transports pour les esclaves grecques..»

Ce qui en résulte, vous le savez. Philippe devrait être sacré pour la marquise. Il a, pendant la guerre, sauvé la vie à M. de Talyas, qui le traite avec une tendresse quasi-paternelle et une confiance ultra-maritale. Mais cette fille d'Ève est de force à en remontrer à son aïeule. Le fruit défendu lui paraîtrait fade, s'il ne fallait, pour le cueillir, tripler le plaisir de la désobéissance, et, pour le manger, jouir d'un arrière-goût de poison. C'est justement avec Philippe que madame de Talyas essaie le rôle et le costume d'esclave grecque. Seulement, cette Grecque est Parisienne jusqu'au bout de ses ongles roses; cette esclave est une souveraine, et elle apporte dans sa royauté clandestine tous les despotismes, toutes les audaces, toutes les furies de la passion sans limite et sans frein. On débute par l'amitié, cette pauvre amitié

qui ne pourrait se consoler de son jeûne qu'à force de loyauté, d'honnêteté et de franchise, et que l'on condamne à toutes les hypocrisies, que l'on réduit à faire un vilain métier, à signer de faux passe-ports, à mettre un masque, à tendre un piége, à introduire ce qu'elle déguise et à déguiser ce qu'elle introduit. Rarement ces insidieux préliminaires, ces euphémismes de l'adultère en expectative, ces càlineries de chatte jouant avec toutes les souris de la conscience et de l'honneur, avaient rencontré un peintre plus ingénieux et plus fin, plus délicat et plus vrai. La marquise a cette coquetterie meurtrière qui dit au jeune homme fasciné et effrayé : « Je me méfiais de vous ; j'avais bien tort, et je vous rends mon estime ! Je vous attribuais des intentions suspectes : erreur ! vous êtes le contraire d'un don Juan. Vous êtes un cœur droit, scrupuleux et vertueux. Tenez, voilà ma main. Soyons frère et sœur ! » Fraternité aussi décevante, dans son genre, que la fraternité républicaine ! L'une enseigne à trop haïr, l'autre à trop aimer.

N'y a-t-il pas, chez cette marquise, si excellemment *réussie* d'ailleurs, à côté de la patricienne altière, ardente, hautaine, impérieuse, insolente, absolue, un peu trop de la courtisane titrée ? Ne fait-elle pas quelquefois songer à la fameuse tirade de Buridan sur les grandes dames ? Son mari l'a offensée en la jugeant incapable de poésie et de passion. Soit ! mais il est homme d'esprit, de cœur et d'honneur : il s'est admirablement conduit pendant la

guerre. Il renouvelle avec bonheur ce type de mari quadragénaire, spirituel, distingué, poli, brave, infidèle et ménager des apparences, qui n'est pas rare dans le brillant répertoire d'Octave Feuillet. Qu'elle le trahisse, je m'y résigne en gémissant, puisque, sans cette trahison, il n'y aurait pas de roman; — et ce serait vraiment dommage ! Mais je voudrais une trahison plus discrète, cheminant doucement dans l'ombre et abaissant son voile sur un visage tour à tour rougi par la honte et pâli par la fièvre. Quand l'auteur nous dit : « Une nuit, madame de Talyas tint Philippe caché derrière un rideau de fenêtre pendant que son mari traversait sa chambre en revenant du cercle. Une autre nuit, elle eut l'invention de se rendre en grand mystère à un bal masqué que donnait une étrangère d'un monde un peu excentrique, et d'y souper sous le masque, en face de son mari et à côté de son amant... » — N'est-ce pas forcer le ton et dépasser le but? Il faut, je le sais bien, que Philippe épuise toutes les âcretés du fond de la coupe, qu'il marche de plain-pied avec le péril, côte à côte avec le fantôme vengeur, qu'il sente incessamment monter jusqu'à son front les mortelles vapeurs du précipice, pour que, à un moment donné, le château de la Roche-Ermel, la suave tendresse de la cousine Jeanne, les joies tranquilles du mariage, lui apparaissent comme un refuge, comme un Eden, comme un chant du Paradis perdu. Mais était-il bien nécessaire d'exagérer ainsi le contraste? Ne suffit-il

pas que Philippe, homme d'honneur selon le monde, brave comme son épée, fils et neveu de gentilshommes sans peur et sans reproche, incapable de tromper, pour sauver sa vie, le dernier des indifférents, ait à subir le plus cruel des supplices, à dissimuler l'outrage sous le mensonge, à trahir lâchement l'homme qui lui prodigue les marques de la plus franche amitié? Malheureux par le seul fait de sa faute, sans que la marquise y ajoutât ses raffinements et ses audaces, Philippe n'était-il pas plus intéressant? D'ailleurs, — et ici la critique touche de bien près à l'éloge, — Octave Feuillet a pris un excellent moyen pour expliquer, sans trop noircir sa belle marquise, le retour de l'enfant prodigue à la vraie patrie de son cœur. Il a su faire du personnage de Jeanne de la Roche-Ermel un chef-d'œuvre, une merveille, la plus exquise peut-être de toutes ses créations. Ce caractère de jeune fille, délaissée avec ennui, retrouvée avec amour, qui pouvait si aisément tomber dans le lieu commun des ingénuités de roman ou de théâtre et nous rendre suspectes les supériorités de la tisane sur l'absinthe, est devenu, sous cette baguette magique, un type admirable de grâce et de droiture, de fermeté et de tendresse, de grandeur morale et d'idéale beauté. Cette fleur des champs a des parfums que lui envieraient les plus opulentes serres-chaudes; cette source pure, où se reflète l'azur du ciel, a des profondeurs qui défient les lacs les plus poétiques; ce cygne, dont les blanches ailes ont

caché une secrète blessure, s'élève d'un vol à des hauteurs que n'atteignent pas les aigles du lyrisme et du roman; ce lis à la tige élégante et frêle se redresse avec une fierté virginale sous la main coupable qui veut le briser. Rien de plus émouvant, de plus dramatique, que la lutte suprême entre Jeanne de la Roche-Ermel et madame de Talyas. Je m'arrête. Les nombreux lecteurs des *Amours de Philippe* m'accuseraient de répéter ce que l'auteur a mille fois mieux dit. A ceux qui n'ont pas lu encore ce charmant et pathétique récit, je veux en laisser la surprise. Mais quelle sensation agréable, lire un roman sans rompre une minute avec la bonne compagnie! Étudier le langage et les sentiments des personnages sans avoir préalablement à apprendre l'argot des cabarets et des bouges ! N'être pas forcé de se déclarer incompétent, faute de connaître à fond les mœurs, les goûts, les élégances, la langue et les breuvages des blanchisseuses, des piqueuses de bottines, des laveuses d'écuelles, des *voyous* de barrières, des repris de justice et des chiffonniers!

XI

LITTÉRATURE ÉLECTORALE

14 octobre 1877.

Madame veuve Dargy à M. Eug. Roudil.

Paris, 22 septembre 1877.

Réjouissez-vous avec moi, mon cher Eugène! Me voici enfin délivrée de mes inquiétudes maternelles; Mathilde est entrée en convalescence, et cette convalescence a fait des progrès rapides; mais aussi, mon bon frère, quelle crise terrible nous avons traversée! Quelles nuits d'angoisse! Quel désespoir, quand je lisais sur le visage du docteur des craintes trop justifiées par la pâleur de ce front, par la violence de cette fièvre, par l'oppression de cette poitrine! A présent que je suis rassurée, je puis tout vous dire : j'ai voulu épargner à votre affection tant de fois éprouvée le détail de mes souffrances; le danger a été très-grave... Et moi, pauvre veuve, pauvre

mère, n'ayant plus à aimer en ce monde que cette chère enfant, j'étais dans un tel état que je ne savais plus même prier Dieu; mais, auprès de ce Dieu de miséricorde et de bonté, ma douleur a été la plus éloquente des prières... Il a eu pitié de moi... Mathilde est guérie; je vois peu à peu les couleurs de la santé revenir sur ses joues, ses lèvres s'animer d'un doux et charmant sourire... Ah! je suis bien heureuse! Si heureuse que j'allais oublier de vous demander un renseignement et un service... La belle saison va finir; le docteur ne veut pas que nous attendions, à Paris, les premiers frissons de l'automne. Il nous parle de Nice, de Menton, et même de Bordighiera ou de San-Remo... Mathilde n'est pas de cet avis; elle prétend que la température la plus tiède, l'air le plus balsamique, ne valent pas pour elle la présence de figures aimées. Elle demande à passer son hiver avec l'oncle Eugène et la cousine Louise... Vous savez que nos filles s'aiment comme deux sœurs... N'y aurait-il pas moyen de tout concilier? N'auriez-vous pas, aux environs de Marseille, dans quelque pli de colline parfumée d'essences résineuses et abritée contre votre redoutable mistral, une villa, un chalet, un pavillon — tranchons le mot — une *bastide*, où les poumons et le cœur puissent se dilater ensemble, où l'amitié et la convalescence n'aient rien à s'envier? J'attends votre réponse, et je suis votre sœur bien dévouée.

CLAIRE DARGY.

M. Eugène Roudil à madame Dargy.

Marseille, 26 septembre 1877.

O ma bonne Claire! Que vous avez dû souffrir! C'est mal bien mal, m'avoir laissé ignorer ce que j'aurais dû savoir pour accourir auprès de vous?... N'avons-nous pas tout partagé depuis notre enfance, nos chagrins et nos joies, nos jours de deuil et de soleil? Mais ne parlons plus de ce danger disparu, de ce passé d'hier qui s'efface pour nous rendre Mathilde saine et sauve, et, j'en suis sûr, plus jolie que jamais. Avant de vous donner le renseignement que vous me demandez, permettez-moi de vous annoncer une grande nouvelle : le mariage de Louise... Vous n'avez peut-être pas oublié que, avant de me retirer des affaires, j'avais un associé, un ami, qui est devenu mon successeur, ce brave Pérussel... son fils Ernest est un excellent sujet, bon musicien, bachelier ès-sciences, bien tourné sans être bellâtre, de trois ans plus âgé que Louise, en passe de choisir entre la magistrature et le barreau. Nous nous sommes aperçus que nos deux jeunes gens s'aimaient... Que les parents sont heureux et comme les préliminaires s'abrégent, quand l'inclination s'accorde avec les convenances! Quelques mots échangés entre les deux *papas*, deux vigoureuses poignées de mains, puis une question, un aveu, un peu de rougeur sur un front timide, une réponse à peine in-

telligible qui signifie tout excepté *non*, des phrases sans suite bredouillées par un amoureux, l'inévitable. « Monsieur, n'est-ce pas que vous ne me séparerez pas de mon père? » deux cœurs battant à l'unisson, toute la sécurité et tout le charme d'une tendresse au grand jour... voilà notre petit roman; les moins compliqués sont encore les meilleurs... Maintenant, me direz-vous, à quand le mariage? Vous n'ignorez pas, chère sœur, que, quoique négociant, j'ai toujours été un peu romanesque; j'exige que nos amoureux patientent trois ou quatre mois à l'état de fiancés. Nous avons bien tort, en France, de négliger cette situation intermédiaire qui permet à deux âmes de s'infiltrer l'une dans l'autre au lieu de se prendre d'assaut. Un conteur moderne a dit que, dans le mariage, la préface était souvent préférable au livre; j'espère que nous le ferons mentir; mais, en attendant, Louise réclame à grands cris sa cousine Mathilde pour la soutenir dans cette épreuve transitoire, toujours un peu émouvante pour les jeunes filles... Ceci m'amène droit au renseignement que vous me demandez. Oui, je vous ai trouvé quelque chose d'exquis, d'incomparable. A Montredon, adossée à une colline que des mains bienfaisantes ont peuplée de pins, de mélèzes, de cytises et de lentisques, où une main divine sème à profusion le thym et le romarin, j'ai découvert une villa élégante et spacieuse, qui réunit tous les agréments et tous les avantages; la brise de mer sans une bouffée de mistral:

une température aussi égale qu'à Menton, ou à Cannes; une vue magnifique; écurie et remise; car il vous faut une voiture et des chevaux, pour que Louise et Mathilde puissent se voir tous les jours. C'est un peu cher; mais vous êtes riche; d'ailleurs, une mère est toujours riche quand il s'agit de la santé de sa fille. Si vous vous décidez, donnez-moi toutes vos instructions pour les détails. De notre côté, Pérussel et moi, nous allons abuser de votre obligeance. Je veux renouveler tout le mobilier de mon premier étage, qu'habiteront les jeunes mariés. Pérussel et son fils veulent faire des folies pour la corbeille. Étoffes, tentures, tapis, robes, bijoux, trousseau, bibelots, objets d'art, c'est vous qui choisirez tout avant de quitter Paris. Si c'est une corvée, n'en accusez, ma chère sœur, que la perfection de votre goût. Adieu et au revoir! J'embrasse ma nièce sur ses joues roses, et je vous tends cordialement la main.

EUGÈNE ROUDIL.

P. S. — Mes voisins et amis R... et Z... me chargent d'une commission pour vous. Ils désireraient avoir quelques informations sur l'Exposition universelle... Où en sont les organisateurs? Peut-on s'inscrire d'avance pour assurer de bonnes places aux produits de notre industrie provençale?...

Mathilde à Louise.

Paris, 30 septembre 1877.

O ma chère Louise! quel état délicieux que la convalescence! C'est à se réjouir d'avoir été malade!... Les moindres sensations deviennent des jouissances... Tu sais que je ne suis pas gourmande; eh! bien, ma première tasse de chocolat (pas de Ménier), a été pour moi un vrai bonheur... Hier, ma mère m'a conduite au bois de Boulogne... Les gazons me semblaient plus verts, le ciel plus bleu, l'air plus doux, les passants plus aimables, les massifs plus élégants, les fleurs plus suaves et plus fraîches. Pour les convalescents, l'automne est encore le printemps... Et puis, quels jolis rêves, quand mes rideaux de mousseline blanche me cachent à demi ma veilleuse, qui m'apparaît comme une étoile dans la brume! Je ferme les yeux sans dormir; je les rouvre sans être bien éveillée. Je me laisse mollement bercer par cette vague somnolence qui ne demande à la pensée aucun effort, et que je bénis en souriant comme si elle continuait les caresses maternelles... C'est à toi, Louise, que je songe avec un redoublement de tendresse... Je sais tout... tu aimes et tu es aimée... Ton fiancé est digne de toi... tu seras heureuse, et je veux ma part de tes joies... Je te parlais de mes rêves; en voici un que je recommande à ton amitié; ne pas me marier; vivre

avec toi comme une sœur; accepter gaiement les attributions de vieille fille, soigner tes enfants, les dorloter tant qu'ils seront petits, puis leur servir de gouvernante, de précepteur et de *bonne maman*... Confondre toutes mes affections avec les tiennes... Ne me dis pas, chère Louise, que ce serait me sacrifier... Ce mot n'a de sens que pour les égoïstes... Pour ceux qui savent aimer, se sacrifier c'est s'enrichir de tout ce qu'on donne, c'est doubler tout ce que l'on partage; c'est se créer un autre soi-même et travailler pour *soi* en nous dévouant à *lui*. En attendant, ma belle fiancée, je puis vous assurer que ma mère ne reste pas inactive. Elle court les magasins les plus célèbres, consulte les autorités les plus imposantes, sort, rentre, va, revient, ne trouve rien d'assez beau pour toi, passe des heures entières à examiner toutes les élégances parisiennes, s'apprête à ruiner du même coup ton père et ton amoureux, et, sans se décider encore, prépare les éléments d'une corbeille princière, d'un trousseau comme on en aura peu vu sur les rives de la Méditerranée et même sur les bords de la Seine... Consentirez-vous, madame, à me reconnaître quand je vous saluerai dans toutes vos magnificences?... Je t'embrasse et je t'aime!...

MATHILDE.

Louise à Mathilde.

Marseille, 2 octobre 1877.

Que signifie, mademoiselle, cette fantaisie de convalescente?... Ne pas vous marier! aspirer au respectable état de vieille fille! Et cela parce que ta cousine — ta sœur — se marie selon son cœur, parce qu'elle est heureuse! J'espère bien, au contraire, que mon exemple t'engagera à m'imiter, et que nous aurons un jour à marier mon fils à ta fille... Crois-tu, par hasard, que ma tendresse pour Ernest — pour M. Ernest — efface ou affaiblisse mes autres amitiés! Détrompe-toi bien vite, ma charmante jalouse! Il y a, dans un amour tel que le mien, je ne sais quelle puissance d'expansion qui nous donne envie d'aimer mieux ce que nous aimions déjà, de faire plus de bien pour être moins indignes du bienfait céleste, de ne pas nous tenir quittes si nous ne distribuons autour de nous des parcelles de notre bonheur... Lorsque je rencontre un pauvre, je vide ma bourse au lieu de lui donner, comme autrefois, *le petit sou...* Si j'entends parler d'une jeune fille qui ne peut, faute d'argent, épouser son amoureux, je demande à la doter.... toi, je ne te doterai pas; mais nous te chercherons un gentil mari, qui deviendra l'ami intime d'Ernest, et qui, foudroyé par tes beaux yeux, ne voudra plus savoir s'il y a d'autres yeux en ce monde. Quel gracieux

quatuor, et quelle ravissante partie carrée! Nous nous quitterons le moins possible; nous alternerons entre Paris et Marseille... et à ce propos, mon père voudrait avoir une réponse définitive pour cette villa de Montredon, dont il a parlé à ta mère. Nous sommes allés la visiter *en famille;* c'est une merveille... Vous ne pourriez trouver mieux à vingt lieues à la ronde. Quelles bonnes heures nous y passerons! Ernest a un bateau; il nous fera faire de longues promenades sur cette mer dont les vagues ressemblent à de légers plis de dentelle. Ainsi donc, ma bonne Mathilde, prie ma tante de se décider. Ici, nous vous promettons de vous adresser, dans un très-bref délai, notre dernier mot au sujet de cette fameuse corbeille dont l'osier se tresse avec des billets de banque, et dont les richesses s'accordent si bien avec nos secrètes faiblesses. Elles ne font pas le bonheur, mais elles l'habillent... A bientôt, chère cousine-sœur! cherche dans ton cœur une place où je ne sois pas, et, si tu la trouves, hâte-toi d'y inscrire le nom d'Ernest : ce sera encore le mien.

LOUISE.

Madame Dargy à M. Roudil.

Paris, 5 octobre 1877.

Mon cher Eugène, ce que je vais vous écrire n'est pas gai... Hélas! je ne vous apprendrai probablement rien;

car Marseille n'est pas, sur ce chapitre, plus raisonnable que Paris... J'ai eu hier la visite du baron Réville... Vous le connaissez. Il possède le don d'ubiquité, et, depuis le *Solitaire* du vicomte d'Arlincourt, personne ne l'a dépassé dans l'art de tout voir et de tout entendre. Membre de trois clubs, lié avec cinq ou six journalistes influents, proche parent d'un sénateur et d'un conseiller d'État, admis au foyer de l'Opéra et de la Comédie-Française, chargé, dit-on, d'une correspondance avec Londres ou Bruxelles, il est parfaitement en mesure de juger la situation politique et le courant de l'opinion. Ses amis l'ont surnommé le baromètre de l'esprit public... Eh bien! ce baromètre n'est nullement au beau fixe; hier, il descendait au-dessous du variable. En d'autres termes et sans métaphore, les élections du 14 octobre lui causent d'avance de vives inquiétudes. — « Nous serions à peu près certains du succès, me disait-il, si nous pouvions compter sur tous les hommes intéressés au maintien de l'ordre... Mais que voulez-vous espérer, quand nous voyons le *Journal des Débats*, par exemple, rivaliser de violences républicaines avec le *Rappel*, et le *Temps* copier la *République française?* A quoi devons-nous nous attendre, lorsqu'un vieillard tel que M. de Montalivet, qui avait presque racheté ses péchés de jeunesse en faisant de la réconciliation des deux branches de la maison de Bourbon la rançon de son orléanisme, retire son pied goutteux du bord de la

tombe pour s'adjoindre au cortége thiériste, gréviste et gambettiste? » Le baron Réville, anecdotier intarissable, doué d'une prodigieuse mémoire, a conservé toute la collection des *Débats*, de 1814 à 1824. Il m'en a cité quelques passages; c'est inouï! Jamais, jamais, la ferveur monarchique ou plutôt le fanatisme subventionné n'alla si loin!... Je me souviens, entre autres, de ces lignes incroyables : (quelques mois avant le mariage du duc de Berry). — « Quelques *bons Français* ont eu l'heureuse idée de s'unir et d'organiser une souscription destinée à offrir à la Sainte Vierge une statue en argent, afin d'obtenir de son intercession toute-puissante que Madame, duchesse d'Angoulême, *se décide* à donner un Dauphin à la France. » — Qu'en dites-vous? Après celle-là, il faut tirer l'échelle; et notez que, depuis cette époque, le *Journal des Débats*, s'il a cent fois changé d'opinion, n'a pas changé de propriétaires, qu'il est constamment resté dans la même famille!... Aujourd'hui, *Le moine* en prières devant cette vierge d'argent est d'un ordre absolument inconnu dans la hiérarchie catholique... Mais voilà que je plaisante, et je n'en ai nulle envie... D'après le baron, que je sais *trop bien* informé, nous serons, si les élections sont mauvaises, bien plus en péril qu'avant le 16 mai, bien plus menacés que si le 16 mai n'avait jamais existé... Ce n'est, malheureusement, que trop vraisemblable. Figurez-vous des convives faméliques à qui l'on fait attendre cinq mois un

dîner qu'ils se croyaient sûrs de manger au bout de cinq minutes... Figurez-vous des bouledogues en arrêt devant un quartier de mouton, lâchés sur leur proie après cinq mois de muselière... Figurez-vous des intérêts usuraires, accumulés pendant un semestre entre les mains d'un rival de Shylock ou de Gobseck, et attisés au feu des plus dévorantes passions populaires! Vous me demanderez pourquoi ce luxe de comparaisons? C'est que j'ai peur; n'est-ce pas permis à une pauvre veuve, demeurée seule en ce monde avec une fille de dix-sept ans? J'ai peur; Mathilde a gardé, de cette terrible maladie dont elle a failli mourir, une susceptibilité nerveuse qui m'effraie. Il lui faut une atmosphère de recueillement et de calme; si le hasard la mettait en présence de quelque scène révolutionnaire, ma chère enfant en deviendrait folle. Tant qu'elle a été malade, pouvais-je songer à autre chose qu'à l'espoir de la sauver, ou au malheur de la perdre? J'étais absorbée; mais aujourd'hui les symptômes du malaise universel se révèlent à moi de toutes parts. Fière de votre confiance, voulant m'acquitter en conscience de ma mission délicate, j'ai fait une visite préliminaire à la plupart de nos magasins en vogue. O mon ami! quelle morne tristesse! quelles figures allongées! quelle solitude dans ces rendez-vous du luxe et de l'élégance! On ne fait rien, on ne vend rien, on ne prépare rien. La politique arrête les affaires comme la gelée le cours de nos ruisseaux. — « Si les

élections sont radicales, me disait B..., le célèbre fabricant de bronzes, notre jour de l'an est manqué, et gare à l'Exposition de 1878! Préval, le romancier, qui est de nos amis, avait un ouvrage tout prêt, dont il présumait beaucoup, et sur lequel il comptait pour son hiver... Son éditeur l'ajourne aux calendes grecques, et lui déclare que, si les 363 sont réélus, il ne publiera pas, d'ici au printemps, un seul volume... Et les campagnes! Notre cousine Alix m'écrit, de son château de Touraine, que la propagande communarde pénètre les plus petits villages... On persuade à ces pauvres gens que, s'ils nomment les candidats de M. Gambetta ou de M. Duportal, il n'y aura plus d'impôts, plus d'armée, plus de budget des cultes, plus de frais de justice, plus de gouvernement, que tous les hommes seront égaux, que les prolétaires feront la loi aux propriétaires, que les fermiers n'auront plus de rentes à payer, que les propriétés gardées seront ouvertes à tous les braconniers et à tous les maraudeurs, que les paysans pourront impunément tuer lièvres, faisans et chevreuils....

Il résulte de tout ceci, mon cher Eugène, que je renonce à la pittoresque et charmante villa dont vous m'avez parlé, que je vous prie de n'acheter ni chevaux, ni voiture, ni rien de ce qui vous semblait nécessaire pour compléter mon installation marseillaise... Si les craintes des alarmistes se réalisent, nous irons, Mathilde et moi, passer la mauvaise saison à San-Remo dans les

conditions les plus modestes. — Pour tout ce qui pourrait enrichir le commerce marseillais, nul doute que les citoyens Bouquet, Bouchet, Lockroy, Raspail, Rouvier, Labadié et Tardieu ne me remplacent avec avantage. Votre sœur dévouée.

CLAIRE D...

M. Roudil à madame Dargy.

Marseille, 7 octobre 1877.

Hélas! ma chère sœur, je vous dirais que les beaux esprits se rencontrent, si j'étais d'humeur à plaisanter... Mais on ne badine pas plus avec le radicalisme qu'avec l'amour... Pendant que vous vous décidiez... à ne rien décider du tout et à contre-mander villa, chevaux, ameublement et voiture, j'avais exactement la même idée pour la corbeille. Voici ce qui m'est arrivé. Avant-hier, j'ai été surpris par une averse dans un quartier populaire. Cherchant un abri quelconque, je suis entré dans un café — quel café! — que fréquentent, à ce qu'il paraît, les commis de magasins borgnes et les ouvriers du port... Le temps était très-sombre, et j'avais instinctivement choisi, pour attendre la fin de la pluie, le coin le plus obscur de cette buvette démocratique et sociale. Sa clientèle habituelle y affluait. Nul ne faisait attention à moi, au milieu de ces gros nuages de fumée, arrosés d'absinthe, de bière et d'eau-de-vie Je n'ai pas

perdu un seul des agréables propos tenus par ces honnêtes électeurs dont la plupart composent une population flottante, et que le suffrage universel fait les égaux de M. Talabot ou de M. Pastré. C'était à épouvanter les plus intrépides, à décourager les plus optimistes. Guerre aux riches! Mort aux propriétaires, aux banquiers, aux chefs de manufactures et d'ateliers! — « Cette fois, disait le beau parleur du groupe, on ne nous attrapera plus, sous prétexte d'obtenir de nous quelques années de patience... Nos députés savent ce que nous voulons, s'ils ne savent pas très-bien ce qu'ils veulent. Quand nous les aurons réélus, il faudra bien qu'ils marchent et que leurs électeurs soient leurs maîtres... La République conservatrice! Allons donc! c'est une *blague* monarchique, inventée pour continuer le régime des exploiteurs et des dupes... La République sans républicains, c'est-à-dire bonne à mettre les royalistes au pouvoir et les démocrates à Cayenne!... Plus de ces bêtises! Nous n'avons été que trop patients... Puisque Thiers est mort, nous n'avons plus rien à ménager. Nous irons droit à la sociale... Il faut bien que ces gueux de riches, de réactionnaires et de calotins nous payent ces cinq mois de retard. A bas les riches! à bas les curés! Plus de prêtres, plus de soldats, plus de juges, plus de percepteurs, plus de gendarmes! A bas le Maréchal [1]! Vive Gambetta! vive

1. Ce tribun de cabaret était un naïf; il aurait dû dire : « Vive cet excellent Maréchal ! »

Naquet! vive Rochefort! vive la Commune! etc., etc. »

Encore si ce n'étaient là que des paroles en l'air, échangées, au hasard de la bouteille, entre énergumènes et ivrognes! Mais non! cet homme avait une certaine faconde... On devinait aisément qu'il obéissait à un mot d'ordre... Ces sauvages doctrines ont leurs journalistes et leurs tribuns... Que les élections soient radicales, ces tribuns seront nos dictateurs, en attendant qu'ils soient dévorés par *leur* peuple. Que la société refuse ou néglige de se défendre, que les abstentionnistes secondent les démagogues, tout est dit; nous redevenons des barbares avec la vigueur de moins et la corruption de plus; nous n'avons qu'à nous voiler la face, et à dire à ce peuple souverain : « *Cæsar! morituri te salutant!* » — Donc, ma chère sœur, je décommande le trousseau et la corbeille, comme vous décommandez la villa et les chevaux... Mais ce n'est pas tout; voici le plus navrant. Ernest est réserviste; or, si les élections du 14 octobre amenaient un conflit, offraient à l'Allemagne un prétexte et donnaient à M. Gambetta six mois de dictature, il n'y a pas d'illusion possible... c'est la guerre... la guerre en mars ou en avril. Ernest est un brave cœur; il aime passionnément Louise; mais il aime encore plus son pays. Rien, même les larmes de sa fiancée, rien ne le retiendra, s'il faut partir, se battre et mourir. En face d'éventualités pareilles, mon devoir de père est évident. Je retarde indéfiniment le mariage, à moins que la poli-

tique du Maréchal n'obtienne la majorité. J'ai besoin de toute ma fermeté; l'on pleure, mais on se soumet. Mieux vaut un peu de chagrin aujourd'hui que beaucoup de malheur dans un an. Tout à vous, ma bonne Claire!

E. ROUDIL.

P. S. A propos, j'allais oublier une commission. R... et Z... vous prient de regarder comme non avenue leur requête relative à l'Exposition universelle. Ils sont décidés à ne pas exposer, en cas de victoire du radicalisme, et ils me disent que leur exemple sera suivi par toute la haute industrie marseillaise. D'ailleurs, ceci est un pléonasme. Sous une République radicale, l'Exposition serait impossible. Plus nous serions exposés, moins nos produits pourraient l'être.

Louise à Mathilde.

Marseille, 11 octobre 1877.

Chère Mathilde, chère sœur, nous voici à la veille de cette crise qui menace notre repos et mon bonheur... Restons dans notre rôle de jeunes filles... Levons les yeux au ciel! Pleurons et prions!...

LOUISE.

XII

M. LOUIS VEUILLOT[1]

---

21 octobre 1877.

En s'attaquant à Molière, M. Louis Veuillot est intrépide; en m'attaquant à M. Louis Veuillot, je suis téméraire ; mais que dis-je ? Est-ce attaquer un éminent écrivain que de discuter avec lui quelques nuances, quelques détails, quelques-uns de ces ENTRE DEUX dont parle Sainte-Beuve d'après Pascal ? Je ne crois pas, et c'est ce qui m'encourage.

Lisez, d'un bout à l'autre, le volume de M. Veuillot, et certes je ne saurais vous conseiller de lecture plus intéressante! Vous n'y rencontrerez pas une seule phrase qui ne soit absolument et rigoureusement vraie ; mais ce sont *ces deux adverbes joints* qui vont servir de texte à mes

1. *Molière et Bourdalone.*

objections. Selon moi, le sujet ne comportait ni vérités rigoureuses, ni vérités absolues. Expliquons-nous.

Débaptisons ce livre; remplaçons ces deux noms si diversement illustres par ces simples mots : « La Chaire et le Théâtre; » nous n'aurons pas une page à y changer. La Chaire et le Théâtre! Les deux extrêmes. Dans sa chaire, l'orateur sacré est maître souverain, alors même qu'il y aurait des rois dans son auditoire. Interprète de la parole divine, il n'a pas plus de ménagements à garder, que si le Dieu invisible qui parle par sa bouche descendait du ciel pour lui dicter chacun de ses anathèmes. Il peut me dire, à moi, pécheur perdu dans la foule, les duretés les plus offensantes, sans que je puisse me tenir pour offensé ; car ses traits les plus acérés se généralisent à mesure qu'ils me frappent, et, n'était le cri de ma conscience, je serais libre de les appliquer à mon voisin. Lui en vouloir serait aussi injuste que si j'en voulais à la morale qui me condamne, aux dogmes qu'il me rappelle, aux devoirs que je néglige, à l'Esprit-Saint qui l'éclaire et l'inspire. Son point d'appui est si solide, qu'on ne lui pardonnerait pas de chanceler un seul instant; son but est si net, qu'il ne lui est pas permis de s'en écarter une minute; sa mission est si claire, qu'on s'étonnerait à bon droit si elle se montrait accommodante ; son apostolat est tellement surhumain, qu'on l'accuserait de le défigurer ou de l'amoindrir s'il se souvenait trop qu'il n'est qu'un homme. Maintenant, prodiguez à cet orateur

tous les dons de l'éloquence, toutes les perfections de la logique, toute l'autorité d'une vertu sans tache, tout le prestige d'un émouvant contraste entre l'humble cellule où il va rentrer et l'auréole dont son front s'illumine; placez-le à une époque et en face d'une assemblée où les plus grands pécheurs ne soient pas incurables, où l'impénitence soit rarement finale, où la faute avoisine le repentir, où les désordres du cœur soient d'avance démentis par les inquiétudes de l'âme, où la foi ressemble à ces racines si vivaces qu'elles font jaillir du sol une végétation nouvelle pour remplacer le vieil arbre qui dépérit et se dessèche; faites que parmi ses auditeurs, nul n'ait envie de lui dire : « *Médecin, guéris-toi toi-même !* » ni de se révolter contre les flèches célestes qui l'atteignent au plus vif de ses secrètes faiblesses; vous aurez Bourdaloue, c'est-à-dire l'expression, sinon la plus haute, au moins la plus pure, de l'éloquence chrétienne au XVII[e] siècl .

Le théâtre est tout le contraire. Pour lui, pas de milieu; ou cesser d'exister, — et ce serait peut-être là le vœu tacite de M. Veuillot, — ou se créer une morale intermédiaire qui ne soit ni trop écrasante pour le mal, ni trop blessante pour le bien. Nous sommes tout à fait de l'avis du vaillant ennemi de Molière, quand il se moque du proverbial : « *Castigat ridendo mores*, » qui me fait l'effet d'une de ces réclames à inscrire sur les rideaux d'entr'acte à côté des annonces de confiseurs et de dro-

guistes. Soyons sages, et n'en demandons pas tant. Ainsi que l'a dit un contemporain, intéresser ou amuser honnêtement les honnêtes gens, voilà tout ce qu'on peut exiger du théâtre; n'avoir rien de commun avec les grands ressorts de la conscience humaine, mais rectifier parfois les erreurs ou les sophismes de l'esprit; rester sans influence contre les vices, mais peindre les ridicules et les travers de façon à venger leurs victimes ou à fournir contre eux des armes au bon sens; de temps à autre, — mais ceci est de la légende plutôt que de l'histoire, — prouver, à l'aide d'une fable ingénieuse, que l'abus du romanesque nous prépare d'irrémédiables malheurs et qu'une bonne conduite est, dès ce monde, une condition de bien-être; avertir, arrêter, ramener une jeune fille imprudente ou une jeune femme affolée, au moment où elles allaient franchir le Rubicon de l'enlèvement ou de l'adultère; enfin et surtout offrir une pâture, ou, si vous le voulez, un dérivatif, à cet immense public, à cette *moyenne* de gens que l'on pourrait appeler la population flottante de la morale facile ou de l'immoralité décente, dont les vertus ne s'élèvent pas au-dessus des bienséances, dont les vices ne s'abaissent jamais jusqu'au scandale, qui ne veulent être ni rudoyés, ni corrigés, ni pervertis, qui, s'ils n'avaient pas le théâtre, chercheraient pire, et qui, si, au théâtre même, ils n'avaient pas *Tartufe*, le *Misanthrope* ou *Amphitryon*, iraient grossir la clientèle, déjà bien grosse, de *la Timbale d'Argent* ou de *la Petite*

Mariée, — ni convertisseur, ni corrupteur ! — Encore une fois, n'en demandons pas davantage !

En essayant de fixer les limites de la morale théâtrale, ai-je épuisé toutes les circonstances atténuantes qu'il est possible de plaider en l'honneur de Molière ? Pas encore. M. Louis Veuillot ne me semble pas avoir tenu suffisamment compte de ce qu'était, en 1660, la profession de comédien. Aujourd'hui, un sociétaire de la Comédie-Française qui vivrait publiquement dans le désordre, afficherait une sorte de promiscuité sultanesque, alternerait, à l'égard des grands de ce monde, entre la familiarité et la bassesse, flatterait leurs vices pour obtenir le sauf-conduit de ses audaces, accepterait, en un mot, toutes les conséquences d'un déclassement social qui le dispenserait de tous les devoirs en lui refusant tous les droits, ce sociétaire bien posé, bien renté, bien correct, mon égal et le vôtre, propriétaire, contribuable, électeur influent, éligible peut-être, serait aussi blâmable et aussi sévèrement blâmé qu'un notaire prévaricateur ou un avocat (y en a-t-il ?) qui se jouerait des légalités de l'état civil. Mais du temps de Molière ! En pleine Bohême ! Au *verso* du *Roman comique !* Au lendemain de ces tournées en province, de ces représentations dans les granges ou sous les hangars, de ces haltes au seuil des châteaux où ces misérables nomades de la comédie de grand chemin échangeaient un éclat de rire contre un morceau de pain ! Lorsque, avant de

parvenir à l'honneur d'amuser les maîtres, ils avaient à essuyer les mépris des valets et des marmitons! Lorsque le plus médiocre des hobereaux et le plus plat des courtisans avaient le droit de les considérer comme les héritiers directs du bouffon de cour! Quand l'*acteur*, l'être vivant et pensant, s'absorbait et disparaissait dans le *type* traditionnel, livré aux risées de la foule!

Plus vous en direz dans ce sens, plus vous justifierez — non! — plus vous grandirez Molière. On est tenté de crier au miracle quand on sait de quel point de départ, de quel milieu — tranchons le mot — de quel cloaque Molière a pu se hausser, non-seulement à des chefs-d'œuvre de génie, d'art, de style, d'élégance, mais à une morale approximative, à des *à peu près* de sagesse, d'honnêteté et de raison, qui, depuis deux cents ans, se formulent en proverbes à l'usage des emprunteurs d'idées. Je m'étonne que M. Louis Veuillot, dont le coup d'œil est si juste et si sûr, ait négligé ce contraste. A part quelques rares exceptions en bien ou en mal, l'homme règle ses actions et sa vie intérieure d'après la responsabilité dont le chargent ou le dégagent les respects ou les mépris du monde. S'il se sent rejeté en dehors des catégories sociales par sa faute ou par des préjugés dont il s'exagère l'injustice il prend la société au mot et s'indemnise du chagrin d'être décrié par le plaisir d'être libre. On doit encore s'applaudir, quand ses licences ne sont pas vindicatives et ne se traduisent pas en repré-

sailles. Il lui semble, pour me servir d'une expression vulgaire, qu'il *serait bien bon de se gêner* avec des gens qui le condamnent sans l'entendre, ne lui savent aucun gré de ses vertus et ne s'étonnent pas de ses vices. C'est l'histoire de toutes les déchéances morales, et on pourrait la poursuivre jusqu'au milieu des échappés de prison, ou parmi ceux qui, possesseurs d'un dossier judiciaire, flétris par l'opinion publique, guettent les révolutions au passage pour usurper le pouvoir à défaut de l'estime et se nettoyer dans la politique. C'est l'histoire des *outlaws* de toutes les époques, soit qu'ils tirent sur un chevreuil seigneurial, soit qu'ils détroussent les passants, soit qu'ils escamotent un gouvernement, soit qu'ils massacrent des otages ou incendient une ville. Si nous sommes dans le vrai à propos de l'excommunication sociale, que dirons-nous de l'excommunication religieuse ? Elle n'existe plus, Dieu merci ! ce qui rend la discussion plus facile.

Gil Blas, soixante ans plus tard, était envoyé aux provisions par la comédienne Arsénie qui en avait fait son économe : — « C'était un jour maigre, nous dit-il ; j'achetai, par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux et autres petits pieds. Comme messieurs les comédiens ne sont pas contents des manières de l'Église à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandements. » — Des poulets gras à Tartufe, il y a loin, quoique Dorine s'écrie :

..... Tartufe ! il se porte à merveille,

Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille...
..... Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis!...

Pourtant, n'est-il pas permis de croire que Molière, doué d'une intelligence trop haute pour se dérober à une sorte de nostalgie chrétienne, trop proche voisin de Bossuet, de Bourdaloue et de Fénelon pour rester sourd aux échos de la parole divine, ressentait, en songeant à la religion et à l'Église, non pas la haine impie de Mathan,

Voulant anéantir le Dieu qu'il a quitté!

mais un bizarre mélange de doute, d'inquiétude, de regret, de trouble, d'humiliation et de rancune, le *per-chance* d'Hamlet, aigri et envenimé par ce régime d'*exception* et d'*exclusion* qui le forçait de paraître indifférent, n'étant pas sûr d'être incrédule ? Ne peut-on pas supposer que la première idée de *Tartufe* lui fut suggérée par ce conflit des aspirations de son âme avec les attributions de son métier, et qu'il attaqua l'hypocrisie pour se mettre d'accord avec lui-même ? — « Si telle était alors la déplorable condition du comédien, nous dira M. Veuillot, qui obligeait Molière à la choisir, lui, fils d'un honnête et presque riche bourgeois de Paris ? » Voyons! sommes-nous des Vandales et des énergumènes? Alors détruisons les tableaux du Titien, les statues de

Praxitèle, les opéras de Meyerbeer et de Rossini, quelques-unes des pages les plus exquises de toutes les littératures profanes; brûlons *Phèdre* et *Andromaque*; bâtissons un vaste bûcher où les bûches ne manqueront pas, et où nous jetterons pêle-mêle Pascal, Descartes, Hamilton, Saint-Evremond, La Fontaine, Lesage, Montesquieu, George Sand, Gœthe, l'Arioste, le Tasse, André Chénier, Alfred de Musset, lord Byron, etc., etc. Coupons les ailes de nos abeilles; écrasons les roses de nos parterres; défendons aux femmes d'être belles; créons la Madone des Singes; supprimons tout ce qui est le charme, le sourire, le rayon, la consolation des tristesses de la vie. Mais si nous pensons que les extrêmes se touchent et que la barbarie de l'éteignoir ne vaut pas beaucoup mieux que celle du pétrole, amnistions la vocation fatale, invincible, synonyme d'inspiration et de seconde vue, qui nous a donné *Tartufe* et le *Misanthrope*, les *Femmes savantes* et le *Bourgeois gentilhomme!*

Il est impossible d'omettre Louis XIV quand on parle de Molière, et d'oublier le *Prince ennemi de la fraude* quand on discute le *Tartufe*. Bien des ignorants se figurent que le *Tartufe* marqua une réaction préventive contre les hypocrites de cour, multipliés et disciplinés par la dévotion tardive de Louis XIV, en attendant la débâcle. Il n'en est rien. Le grand Roi n'avait pas trente ans quand le *Tartufe* fut écrit et joué. Cette comédie se rattache, au contraire, à la période des juvéniles amours, aux pre-

mières bouchées du fruit défendu, à cette phase radieuse qui fut le 18 brumaire des galanteries royales, où la sincérité romanesque d'une passion partagée atténue les laideurs de l'adultère, où tous les vertiges du pouvoir absolu, de la gloire, de la grandeur, de la jeunesse et de l'amour se réunissent pour nous crier : « Que celui d'entre vous qui aurait résisté à ces ivresses lui jette la première pierre ! » On dirait vraiment le Dieu du jour, *dont l'arc est d'argent*, descendu de l'Olympe et dédommagé de son exil chez Admète par une métamorphose triomphale. Les lauriers et les myrtes de la Fable se ravivent pour lui cacher les austères sentiers du Calvaire. Il retrouve, parmi les mortelles, les sœurs de Daphné, de Cassandre et de Clytie. L'art, la poésie, l'amour s'agenouillent sur ses pas, et il lui faudrait plus de vertu pour repousser ce qui s'offre qu'il ne faut d'habileté aux séducteurs pour conquérir ce qui se refuse. L'histoire, dérogeant à ses sages habitudes de lenteur, se hâte de lui payer d'avance un énorme à-compte, qu'elle lui reprendra plus tard ; la satire lime ses ongles en son honneur, et lui fait de chacune de ses malices un hommage ; je ne sais quelle substitution idéale résume en lui les victoires qu'il n'a pas remportées, les chefs-d'œuvre créés par d'autres, les gloires qui ne sont pas siennes, et de tout cela il se forme un piédestal magique dont les bas-reliefs sont peut-être préférables à la statue, mais qui prête à la statue une grandeur monumentale. Quant aux

courtisans proprement dits, héritiers des plus beaux noms de France, ils saluent trop bas pour que j'aperçoive leurs figures; le seul plaisir de vanité que se réservent ces privilégiés de la naissance, du bel esprit et de la fortune, est de s'effacer devant le maître, de se surpasser les uns les autres dans l'art de faire agréer le sel de leurs flatteries et le parfum de leur encens. Et vous voudriez qu'un pauvre comédien se tînt debout, quand tout, autour de lui, s'annihile ou se prosterne? Dans ses fâcheuses complaisances, que je suis loin d'approuver, Molière avait du moins une excuse. L'infiniment petit caressait en beaux vers les passions de l'infiniment grand, non pas pour mendier une place, une broderie ou un cordon, mais pour obtenir la signature royale sur le passe-port de ses œuvres immortelles. *Tartufe*, dont l'à-propos eût été moins contestable en 1685, fut une déclaration de guerre au parti dévot qui gardait son influence à la cour, que soutenait la Reine, qui se reconnaissait avec orgueil dans les magnifiques accents de la chaire chrétienne, et qui, sous les traits renfrognés de la duchesse de Navailles, gênait les printanières équipées de Louis XIV. *Amphytrion*, beaucoup plus coupable, eut le tort d'associer la comédie au plus lourd chapitre du roman de Louis XIV, et, dans le merveilleux répertoire du poëte, je l'appellerai volontiers un bâtard mal légitimé.

Nous ne surprendrons personne en déclarant que M. Louis Veuillot a excellemment parlé de Louis XIV :

« Il ne fut pas un saint; de terribles reproches atteignent sa mémoire. Cependant, tout compté, il était chrétien, et du nombre de ces grands rois qui, pour employer une parole de Bossuet, « comprennent le sérieux de la religion. » — Entouré de flatteries et de séductions, il eut le bon sens de ne point fermer les lèvres sacerdotales et le bonheur de ne point repousser ce glaive de lumière qui venait courageusement attaquer son cœur hautain... »

Et plus loin :

« La parole de Dieu, ne pouvant tirer le roi du libertinage des sens, l'empêchait du moins de tomber dans le libertinage de l'esprit. Il s'abandonnait au mal, mais en gémissant, et non pas avec une stupide indifférence; il ne disait pas que le mal est le bien. On voyait encore « une manière de retenue dans le penchant qu'il suivait et même dans ses paroles. » — Il se refusait à son devoir; il ne l'avait pas oublié; il savait qu'il devait quelque chose à Dieu et à son peuple, et qu'il ne pouvait sagement et utilement gouverner son peuple qu'en obéissant à Dieu. C'est là le vrai de l'homme que l'on vit si violemment orgueilleux et si noblement pénitent, si faible et si fort, qui fut si sincère chrétien et trop souvent si mauvais catholique. » — Hélas ! je dirais plutôt : « qui fut si absolument catholique, et trop souvent mauvais chrétien ! »

Le libertinage de l'esprit ! Le libertinage des sens ! Nous touchons ici à une question bien délicate. M. Veuil-

lot a raison, complétement raison. Que dirait-il pourtant, si un esprit chagrin, un La Rochefoucauld doublé d'un Sainte-Beuve, lui répliquait : « La pénitence de Louis XIV a fait plus de mal à la France que ses péchés de jeunesse. La spécialité de pécheur repentant (le mot est de M. Thiers), alliée à un pouvoir sans limites et à une dévotion plus pratique que réfléchie, est de créer au souverain un singulier effet d'optique qui lui montre chacun de ses sujets chargé de coopérer à son salut et l'engage à réparer les fautes de sa vie privée par les actes de sa vie publique. Ce mirage du repentir peut le mener loin. Qu'est-ce que le scandale des amours de Louis XIV, à demi voilé de majesté et de prestige, si on le compare à la révocation de l'Édit de Nantes ou à cette dévotion d'étiquette qui fit de tant de courtisans tant de sacriléges, grossit clandestinement la part du diable et prépara aux lendemains du grand règne une si effroyable explosion ? Qu'est-ce que la disgrâce conjugale d'Amphitryon-Montespan, mise en regard des persécutions exercées contre Port-Royal, lesquelles transformèrent, à quarante ans d'échéance, des chrétiens égarés en philosophes démolisseurs et appliquèrent sur l'austère visage de Saint-Cyran le masque grimaçant de Voltaire? Mais je sens que je glisse sur un terrain dangereux, et je reviens à la littérature.

M. Louis Veuillot, passant complétement sous silence la perle la plus pure du merveilleux écrin de Molière,

— les *Femmes savantes*, — étudie en maître le *Tartufe* et le *Misanthrope*, et, s'il nous semble très-sévère pour l'un et fort injuste pour l'autre, nous devons avouer du moins que ce magnifique *éreintement* révèle tout à la fois une main bien fine et une *poigne* bien vigoureuse. Soyons bref avec *Tartufe*, et résumons notre impression en quelques mots. L'intention est répréhensible; l'œuvre d'art est incomparable, les conséquences ont été désastreuses. S'il est vrai que l'hypocrisie, jugée avec optimisme, soit un hommage à la piété sincère et à la vertu, on est forcé d'en conclure que la vertu et la piété sincères sont atteintes par une admirable satire, hérissée de maximes proverbiales contre l'hypocrisie. Un homme d'esprit a dit de Voltaire, que son châtiment est de devenir le Dieu des imbéciles. Le châtiment de l'auteur de *Tartufe*, depuis près de deux siècles, est d'avoir ouvert un arsenal où l'innombrable armée des sots, des commis voyageurs, des journalistes d'estaminet, des moitiés et des quarts de lettrés, des libres- penseurs sans pensée et sans liberté, cherche et trouve des armes contre la religion. Le bourgeois hébété, qui vote pour Barodet et ne va pas à la messe, croit grandir de dix coudéees, quand il a cité, avec un ricanement idiot, quelques-uns de ces vers présents à toutes les mémoires. La punition était déjà bien cruelle pour un homme de génie. M. Veuillot y ajoute des pages foudroyantes. Je ne les discuterai pas, et je me rabattrai sur le

Misanthrope. Ici le parti-pris est trop évident. L'éminent publiciste méconnaît, toutes les lois de la comédie, lorsqu'il reproche à Alceste, à Philinte, à Célimène, de personnifier le *pour* et le *contre*, de ne pas nous offrir des caractères tout d'une pièce que l'on puisse admirer ou réprouver sans réserve. L'art prodigieux de Molière, au contraire, est d'avoir peint la misanthropie d'Alceste, la coquetterie da Célimène, l'humeur accommodante de Philinte, sans faire d'Alceste un fou, de Célimène une effrontée et de Philinte un égoïste. L'espèce de balance qu'il établit entre ses divers personnages, sans rien leur ôter de leur relief, de leurs saillies, de leur saveur originale, voilà ce qui fait du *Misanthrope* l'œuvre, sinon la plus séduisante, au moins la plus étonnante que Molière ait écrite. Oui, c'est bien l'*œuvre du démon*, que le singe ou le démon de Ferney n'a jamais pu ni approcher, ni atteindre, qui occupe une des cimes les plus hautes de la littérature profane, et que Louis Veuillot, si vertement comique à ses heures, était digne de ne pas déclarer inférieure à la tragédie. Mais *que ne pardonne-t-on pas ?*... Comment se plaindre des injustices de M. Veuillot envers Molière et Célimène, quand elles nous valent des pages telles que celle-ci :

— « Quelques femmes abjurent la coquetterie absolument, et montent vers la haute vertu; quelques autres, plus ou moins, descendent, deviennent coquettes formelles et s'acheminent vers la perdition ; la plupart de-

meurent sur la terre, dans le milieu, dans la nature, entre la grâce et le péché, qui se les disputent et qu'elles rêvent peut-être de concilier; à la messe le matin, au bal le soir, voulant plaire, craignant de plaire trop, éprouvant plus cette crainte le matin que le soir, plus disposées le soir à risquer de trop plaire qu'à se résoudre le matin de ne pas plaire du tout; très-aisément et très-sincèrement touchées de repentir quand elles s'aperçoivent qu'elles ont trop plu, mais d'un repentir qui n'est pas sans douceur et sans un peu d'envie de recommencer. Sont-ce des saintes? Pas encore. Sont-ce des Célimènes? Pas du tout. Ce sont de pauvres, de faibles, d'aimables créatures (oh! oui, bien aimables!) qui cèdent et résistent à l'instinct; c'est la petite et fragile humanité, penchant à la chute, restant debout. Celui qui est sans péché ne jettera pas la première pierre sur cette misère, qui demande la force sans la désirer autant qu'il faudrait; celui qui a connu la tentation et la défaillance se gardera du mépris. Tout en blâmant ce que la conscience défend d'absoudre, il admirera la grâce de Dieu, qui assiste nos lâchetés, secoue nos langueurs, nous maintient au combat et souvent couronne d'une belle fin de si périlleux débuts. »

« — Paraîtrai-je trop indulgent? » — ajoute Louis Veuillot. — Non, cher maître, non! au contraire! Ah! ne leur demandons pas des vertus trop farouches et des robes trop montantes, à ces enchanteresses qui seules

méritent que la jeunesse rêve et que la vieillesse se souvienne ! Je dirai d'elles ce que je disais tout à l'heure de la comédie et du théâtre. Supprimez-les, — hélas ! leur influence n'est déjà que trop sacrifiée à d'ignobles créatures ; — les jeunes gens prennent en horreur la bonne compagnie. Adieu cette sociabilité charmante qui fut jadis une de nos gloires, où s'aiguisaient l'esprit français et la causerie mondaine, où la hardiesse des sous-entendus se dissimulait sous la politesse des manières, où une coquetterie élégante donnait la réplique à une galanterie délicate ! Elle est remplacée par le règne des courtisanes et des pécheresses attitrées, c'est-à-dire par un odieux mélange de corruption vénale, de raffinements byzantins et de grossier sans-gêne, qui enlaidit le vice sans profit pour la vertu.

Je veux, avant de finir, intéresser M. Veuillot à la cause que je plaide. S'il doit y avoir un avenir — disons le gros mot ! — une postérité pour notre siècle littéraire, les hommes illustres, les écrivains supérieurs qu'auront séparés, de leur vivant, les plus formelles dissidences, Louis Veuillot comme Montalembert, Victor Cousin comme Sainte-Beuve, Lacordaire comme Guizot, apparaîtront unis et confondus dans un même groupe. Ce qui serait vrai pour notre époque si affreusement divisée, dévoyée et troublée, est encore plus vrai pour le grand siècle. Au lieu de me représenter ses prédicateurs foudroyant ses poëtes, j'aime à me figurer Bossuet et

Corneille, Bourdaloue et Molière, Massillon et Racine, Fénelon et La Fontaine, madame de Sévigné et La Bruyère formant un même faisceau de gloire, offrant entre eux des ressemblances de famille. Je n'oublie pas que Molière, soutenu et consolé par deux religieuses «*qu'il logeait par charité* », est mort avec des sentiments chrétiens, et je me dis tout bas que, si Bossuet et Bourdaloue, sur la terre, ont lancé l'anathème à l'auteur de *Tartufe*, ils ne l'ont pas continué dans le ciel.

XIII

PAUL FÉVAL

I

28 octobre 1877.

Quelle belle âme, ce Paul Féval! Si vous lui disiez qu'il a volé au coin d'un bois, assassiné sur les grands chemins, triché au jeu, prêté à usure, séduit la fille de son concierge, voté pour Bonnet-Duverdier ou composé une tragédie en cinq actes, il serait homme à vous répondre : « C'est vrai, ou du moins c'est possible! Je ne le ferai plus... J'étais, je suis encore un grand pécheur... Priez pour moi, vous qui valez cent fois mieux que moi! »

Ah! ne nous plaignons pas de cette intensité de repentir et de piété! Nous y gagnons un Paul Féval tout

1. *Jésuites!*

nouveau, qui ne fera pas oublier l'ancien, mais qui nous offre le spectacle d'un bien rare phénomène. D'ordinaire, lorsqu'un écrivain célèbre est arrivé au seuil de la vieillesse, lorsqu'il a beaucoup produit et accoutumé son public à ne rien lui demander en dehors de sa manière, de ses cadres et de son genre, il n'est, pour cela, ni épuisé, ni fini; il peut donner, même au delà de la soixantaine, bien des preuves de talent; son imagination ressemble à ces nourrices dont le visage se ride, pendant que leurs opulentes mamelles peuvent encore allaiter de robustes poupons. Ce qui lui est difficile, c'est de se renouveler; c'est de prodiguer à ses lecteurs les plaisirs de la surprise. La foi vient d'opérer ce prodige chez l'auteur des *Étapes d'une conversion*. Ce n'est plus un romancier sexagénaire à qui Dinazarde charmée demanderait volontiers de raconter sans cesse les histoires qu'il conte si bien; c'est un ardent néophyte de vingt-cinq ans, rajeuni par un coup de soleil de la grâce sur le chemin de Damas, multipliant son *credo* sur tous les points menacés par l'impiété moderne, ne gardant de son art profane que ce qu'il faut pour répandre à flots sur des pages d'apologétique chrétienne la couleur, la passion, le mouvement, l'intérêt, la vie, et prêt à accepter avec joie le martyre, comme couronnement de l'édifice dont il fait un temple. Par bonheur, il existe pour les écrivains un genre de martyre qui n'est pas le moins douloureux, et qui reste absolument inconnu à Paul Féval converti.

Jamais il ne s'est plus vendu que depuis qu'il s'est donné au bon Dieu. Le libraire d'une grande ville me disait que, s'il avait eu dix fois plus d'exemplaires des *Étapes d'une conversion* et de *Jésuites !* ils auraient trouvé acheteur; et cela au moment où la fièvre électorale n'admettait d'autres lectures que les journaux, d'autres vérités que les promesses des candidats? Que serait-ce, si nous étions tranquilles? Mais, hélas! la tranquillité nous semblerait une insulte au suffrage universel et à la République!

Dans cette ferveur de dévouement aux causes d'autant plus sacrées qu'elles sont plus impopulaires, Paul Féval ne pouvait oublier les jésuites. Il y avait, entre les jésuites et l'intrépide jouteur, ce mystérieux magnétisme, ces affinités secrètes, qui attirent au péril les âmes fortes, redoublent en elles le sentiment du devoir et la tentation du bien par la certitude des difficultés à combattre ou des préjugés à vaincre, et mesurent l'énergie de la défense au nombre des agresseurs, au succès des mensonges, à l'audace des calomnies On peut dire que, pour cette noble tâche, Paul Féval était l'homme unique. Les jésuites, qui ont eu des détracteurs si acharnés, des persécuteurs si puissants, des ennemis si implacables, n'ont pas manqué d'avocats, et il serait facile d'ailleurs de composer un plaidoyer magnifique avec les aveux échappés à ceux-là même qui affectaient de les mépriser, de les craindre ou de les haïr. Quant à leurs défenseurs of-

ficieux ou officiels, tantôt leur spécialité sacerdotale, monastique ou exclusivement religieuse éveillait les méfiances, et nous assistions à ce singulier contre-sens; des juges très-intéressés accusant de partialité des témoins très-véridiques; — tantôt la *personnalité* de l'apologiste semblait dépourvue de cette autorité morale, de ces perfections nécessaires pour élever l'ouvrier à la hauteur de l'œuvre. Ainsi, pour le dire en passant, je suis fâché que Paul Féval ait paru prendre au sérieux Crétineau-Joly, qui m'a toujours fait l'effet d'un *condottiere* au service de la vérité, de même que d'autres chefs de compagnies franches — très-peu franches — s'enrôlent sous les drapeaux bariolés de l'erreur. Quiconque s'est croisé, sur le boulevard des Italiens ou dans les couloirs de l'Opéra, avec cette figure de bouledogue doublée de *tête-de-loup*, aura peine à se le représenter cessant de lorgner le corps de ballet pour glorifier l'esprit de saint Ignace. N'insistons pas et passons.

Avec Paul Féval, rien de pareil. Détail remarquable ! ces antécédents littéraires et romanesques, qui se traduisent désormais pour lui en *meâ culpa*, le servent admirablement dans sa nouvelle phase. Il aura beau se serrer contre l'autel, s'abriter dans le sanctuaire, noyer dans un bénitier le diable dont il a si bien imaginé le fils; il n'en conserve pas moins, auprès de sa primitive clientèle, le prestige du romancier populaire, qui nous entraînait avec lui à travers d'intéressantes aventures,

nous donnait la curiosité pour guide, l'émotion pour compagne, et nous faisait si vivement désirer *la suite au numéro prochain*. Si pour la masse des indifférents et des sceptiques, sa conversion n'est qu'une curiosité de plus, tant pis pour eux! Tant mieux pour lui! Il groupe tout ensemble autour de ses livres ceux qui le traitent peut-être de déserteur, et ceux qui le regardent comme une précieuse conquête. Et puis quelle aubaine! quels éléments de persuasion! Quelles conditions de supériorité! D'une part, on le dirait si étonné, tellement ravi, après tant d'inventions heureuses, de se trouver en présence du vrai, que, à l'instar des premiers chrétiens passant des idoles à Dieu, il fait de cette lumière une flamme et de cette flamme un je ne sais quoi d'irrésistible et de magique qui se communique à ses récits, à ses arguments, à son style. D'autre part, croyez-vous que ce ne soit rien, entrer dans la lice avec des souvenirs qui doublent le prix des révélations présentes, avec des facultés de narrateur qui découvriraient des tisons dans les cendres les plus froides? Tenez, voulez-vous des exemples? Ouvrez les premières pages, et lisez la *Causerie préliminaire*. Paul Féval n'était-il pas, parmi ses contemporains, le seul qui pût écrire les lignes suivantes :

— « J'étais tout jeune encore dans les lettres; je courais éperdument après le succès populaire, et je l'obtins dans une certaine mesure... (Oui, certes! dans

une large mesure!)... Eugène Sue venait de publier son célèbre roman, le *Juif Errant*, qui n'était que l'idée de Roqueplan, engraissée par le docteur Véron et mise au four sur commande. Le docteur Véron n'avait rien contre les jésuites, ni Eugène Sue non plus. Le docteur Véron était un bourgeois triple: triple menton, triple embonpoint, triple estomac; il avait une peur horrible des révolutions, et faisait des révolutions dans l'intérêt de son commerce, sans trop s'en apercevoir; conservateur frénétique, il débitait en tout bien tout honneur de la graine de barricades; il appartenait à la catégorie de ces industriels implacables qui, pour un sou, dépavent les villes, brûlent les palais et violent les cathédrales; non pas eux-mêmes, grand Dieu! ils sont bien trop prudents pour cela mais par la confiture de pétrole qu'ils débitent quotidiennement. Homme éclairé d'ailleurs, quoiqu'il méprisât l'orthographe, ne manquant pas d'esprit, donnant de remarquables dîners et désapprouvant, comme étant peut-être un excès, tout assassinat d'archevêque... Il a laissé des neveux... »

Il faudrait tout citer; il faut tout lire. En dehors même de la question des jésuites, les braves gens qui se font une opinion d'après celle de leur journal, apprendront, dans ces cinquante pages, comment ces opinions se fabriquent, ce que sont ces initiateurs d'idées, toujours prêts à sacrifier une vérité, un pays, un peuple, au plaisir de rouler carrosse ou de faire bâtir un hôtel, et

comment des problèmes d'où dépendent le salut d'une société, l'honneur d'un gouvernement, la paix de l'Europe, la vie de milliers de bons citoyens, sont assimilés, dans ces cerveaux mercantiles, à des intérêts de boutique, à des concurrences de marchands, à des chiffres d'abonnement, à des annonces de *Revalescière* ou de *Moutarde blanche*. Un Véron, un Roqueplan, un Boniface, un Girardin, interprètes, instructeurs, moralisateurs, redresseurs de la conscience publique! Avant de s'inquiéter de celle des autres, chacun de ces messieurs aurait dû s'enquérir de la sienne!

Donc, peu s'en fallut que Paul Féval ne donnât un pendant, puis une contre-partie à l'odieux roman d'Eugène Sue. Comme c'est vrai, pris sur le vif et bien raconté! Voici le directeur d'un très-grand journal parisien. Féval ne le nomme pas, par charité chrétienne; mais je crois le reconnaître, et, si je ne me trompe, il eut plus tard des démêlés avec la justice. A ses yeux, la matière n'est pas épuisée. Le jésuite peut encore défrayer vingt volumes, après les dix volumes du *Juif Errant*, Évidemment, c'est l'auteur des *Mystères de Londres* qui doit parachever l'œuvre de l'auteur des *Mystères de Paris*. S'il mène à bien cette revanche du bon sens, de l'esprit français, de la raison, du progrès, de la liberté et de l'humanité contre les survivants des âges d'ignorance, de superstition, d'intolérance, de ténèbres et de barbarie, quel honneur, quelle fortune pour le grand

journal et pour lui! L'honorable *impresario* possède une masse énorme de documents d'une nature si accablante, d'une origine si certaine, d'une physionomie si authentique, que Rodin, d'Aigrigny et Adrienne de Cardoville ne sont rien en comparaison, et que, s'il en réchappe cette fois un seul des derniers enfants de Loyola, il faudra ou qu'il soit bien rusé, ou que le romancier — non, le justicier y mette bien peu de bonne volonté. Ces documents sans réplique sont livrés à Paul Féval... ô merveille! Premier triomphe de la Providence et de la Vérité dans une âme droite, dont elles ne prendront pleine possession que trente ans plus tard! Il se trouve que ce dossier est un panégyrique, que ces collections de maléfices sont des inventaires de bienfaits, que ces éléments d'un arrêt sans appel sont des brevets d'innocence, que ces pièces de conviction sont des pièces justificatives. — « A force de me renseigner, s'écrie Paul Féval dans toute la sincérité de son brave cœur effleuré déjà par le doigt de Dieu, j'ai reconnu PAR LA LECTURE MÊME DE VOS DOCUMENTS que je calomniais, à tant la ligne, non pas seulement des innocents, mais des citoyens utiles, des bienfaiteurs de l'humanité, des soldats de la science, de pacifiques conquérants, des apôtres, des héros, des SAINTS, dont le crime est d'avoir fait honte à toutes les autres réunions d'hommes en produisant à la force de leurs bras, avec leur sueur, avec leur sang, une œuvre de civilisation qui est la plus étonnante peut-

être de nos temps modernes... » — Qu'en dites-vous? L'émouvante péripétie qui sauve l'héroïne poursuivie par le traître vaut-elle ce revirement soudain d'une belle intelligence sous l'impérieuse pression de la vérité et de l'équité? Même pour les lecteurs frivoles, est-il un roman-feuilleton comparable à celui-là?...

Vous n'êtes pas au bout de cette comédie parisienne, où le plus *jésuite* des deux n'est pas celui qu'on pense. Au fond, cet excellent, cet intelligent directeur n'a aucun grief personnel contre ces grands coupables. S'il veut manger du jésuite, c'est uniquement parce que son vaste appétit compte métamorphoser chaque morceau en dîners au café Anglais, chevaux de luxe, mobilier de prix et largesses au foyer de la Danse. Si, au lieu d'un bocal de verjus, nous prenions un pain de sucre? C'est une idée. Mais laissons-lui la parole :

« — Bravo! approuvé l'écriture! vous avez raison! c'est un point de vue beaucoup plus original! Et, au moins, comme cela, nous ne nous traînons pas à la remorque du *Constitutionnel!* Nous allons faire, pour le coup, sensation dans Landerneau! L'idée religieuse n'est pas morte, vous savez? Ah! mais non! Ma femme penche vers l'eau bénite. Je crois aux femmes. Demi-tour à droite sur toute la ligne! Et allez donc!... Mais il faut que ce soit sérieux! Et solide! Et bâti à chaux et à sable! avec du comique en masse! Les *Provinciales* à rebours! Pas d'injures, par exemple, ça a fait son temps une

impertinence sereine ! Et des des documents ! Des faits ! des faits ! De l'esprit, du diable au corps, de la poudre, des mouches, quelques martyrs, pas trop, beaucoup de jolies personnes ! Et des militaires étourdis, mais honnêtes ! Et du nerf ! De la passion ! Du tambour ! Des castagnettes ! Dix volumes ! u quinze ! ou vingt !... Voici le titre : *La Revanche de Rodin* ! Dix mille écus d'affiches ! Des hommes-annonces qui porteront l'enseigne du journal le long des boulevards ! Des ballons-affiches avec pluie d'étoiles-prospectus ! Toute une cavalerie de distributeurs équestres ! etc., etc., etc. »

Et Paul Féval ajoute : « Je refusai tout, le mal par instinct de probité, par dégoût, par gentilhommerie ; le bien par lâcheté. J'eus peur. » Non, non, cher pénitent ! vous n'aviez pas peur ; mais votre heure n'était pas venue !

Elle a sonné, et je crois entendre ses tintements se confondre avec les cloches matinales du 15 août 1534, annonçant à la ville de Paris la fête de l'Assomption. Si, par hasard, quelques lecteurs récalcitrants étaient tentés de se plaindre que la cause des jésuites soit plaidée par un auteur de romans, et de voir dans ce contraste un sujet de méfiance, je les engage à lire et à relire le *Premier Vœu*, le début de cet irrésistible récit, et je leur demande s'il n'y a pas quelque chose de providentiel, un signe de prédestination spéciale, dans ces aptitudes ou habitudes de conteur, appliquées à des faits historiques d'une gravité d'autant plus évidente qu'ils

ont été plus cyniquement travestis et défigurés. Ce qu'un illustre critique a dit de Walter Scott : » Il est plus vrai que l'histoire ! » — on pourra le dire de Paul Féval, lorsqu'il aura complété ses éloquentes réfutations de mensonges estampillés par la haine. Quoi de plus vivant, de plus engageant, de plus entraînant que ces pages où nous voyons, au milieu du vieux Paris, sur les pentes du quartier Saint-Jacques, le sublime boiteux, l'immortel invalide qui, sous le nom d'Ignace de Loyola, avec six compagnons de dévouement, de sacrifice et de lutte, va faire une contre-révolution religieuse, offrir à N. S. Jésus-Christ un état-major marqué à son chiffre, grouper autour de la Papauté et de l'Église d'héroïques sentinelles, opposer une digue de granit aux invasions de l'hérésie, et, du tronçon de sa vaillante épée, brisée au siége de Pampelune, creuser dans le sol catholique un trou, y verser quelques gouttes de son sang, puis y planter un arbuste qui deviendra un arbre gigantesque, lequel bientôt sera une immense forêt. Après l'avénement du christianisme et la propagation électrique de l'Évangile à travers le monde, nous ne connaissons rien de plus miraculeux que le développement de la compagnie de Jésus en dépit des obstacles et des difficultés de toutes sortes. On a dit du formidable évadé de l'île d'Elbe : « Il arrive au golfe Jouan avec un soldat, à Grenoble avec un régiment, à Lyon avec une armée, à Paris avec un empire. » — Qu'est-ce que cet explicable tour de force du militarisme, com-

paré à ce prodige ? Le 15 août 1534, ils sont sept; dix ans après, ils sont vingt mille ; cinquante ans plus tard, on ne les compte plus. Pareils à ces pionniers d'Amérique qui défrichent l'espace à mesure que les terres cultivées manquent sous leurs pas, ils vont chercher au delà des mers de quoi restituer à l'Église ce que Luther et Calvin lui ont pris. Ils donnent un nouveau monde à la religion catholique, décimée dans l'ancien par la Réforme, aïeule de la Révolution.

L'horizon est trop vaste, le sujet trop beau, la cause trop juste et trop sainte, Paul Féval l'a plaidée avec une conviction trop éloquente, pour que je renonce à le suivre à travers les épisodes de ce récit. Il nous mène jusqu'aux bords du gouffre dont les profondeurs, minées par la sape souterraine, nous font frissonner d'épouvante. Le présent a donc un énorme enjeu dans ce passé. D'ailleurs, puisque Paul Féval me donne l'exemple des confessions rétrospectives, je dois avouer que j'ai, moi aussi, à l'égard des jésuites, quelque chose à réparer. Je m'accuse, non pas d'avoir tondu de ce pré monastique la largeur de ma langue, mais d'avoir un jour, en 1828, *panurgiquement* applaudi M. Villemain, au moment où il prononçait cette phrase en la soulignant de son geste de bossu et de sa grimace de singe : « Les *Provinciales*, qui vivront plus longtemps (une pause)... plus longtemps que les jésuites eux-mêmes ! » — *O vanas hominum mentes !* ô aveuglement du bel-esprit, persuadé qu'il prend

possession de l'avenir en obtenant un applaudissement de cinq minutes ! Un demi-siècle s'est écoulé; les *Provinciales* sont mortes, tuées à petit feu par l'ennui; — et les jésuites vivent encore !

À propos des *Provinciales*, j'adresserai à Paul Féval une légère chicane. Plus il est sûr des vérités qu'il défend, plus il doit pousser l'exactitude jusqu'à la minutie. Je lis, page 57 : « Il y avait un *post-scriptum* qui disait tranquillement : « Depuis que j'ai écrit cette lettre (la 9e) » j'ai lu les Pères Barry et Binet. » — et, naturellement, cette façon cavalière d'avouer que l'on n'avait pas lu ce qu'on réfute éveille les premières méfiances de Paul Féval. Or, voici le texte de la note : « Depuis que j'ai écrit cette lettre, j'ai *vu* le livre du *Paradis ouvert par cent dévotions aisées à pratiquer*, par le Père Barry, et celui de *la Marque de Prédestination*, par le Père Binet; ce sont des pièces dignes d'être *vues*. » — N'y a-t-il pas une nuance ?

C'est aussi une nuance que je relèverai dans le style, si chaud et si coloré, de ce beau livre. Au lieu de caresser l'image jusqu'à ce qu'elle consente à s'assouplir, à se familiariser avec l'idée et à lui servir de moule, Féval la brusque parfois ; il la brutalise, il la prend d'assaut. D'autres fois, il met double charge dans sa phrase, au risque de la faire éclater : — « Beaucoup de Portugais pensent que le Portugal aura peine à se relever tout à fait de la fastueuse agonie stratégique que *sua* chez lui, à ses dépens, le très-honorable Arthur Wellesley pour ga-

gner son bouquet de titres, sa guirlande de pensions, son *plein panier* de gloire anglaise et *naître* enfin « Sa Grâce » milord duc de Wellington. » Plantez une cuiller dans cette phrase, elle restera perpendiculaire.

N'importe ! ce sont là des vétilles. Le tissu est d'une solidité admirable; les broderies sont presque toujours splendides. Je me résume ou je me répète en disant : — « La fiction avait fait de Paul Féval un éminent conteur; La vérité fera de lui un grand écrivain. »

II

Rien n'était plus facile que d'écrire, en l'honneur des jésuites, une apologie très-exacte, très-véridique, très-consciencieuse... et parfaitement ennuyeuse. Aussi, quand je vous aurai avoué que mon respect pour Paul Féval et pour ses clients m'empêche seul de dire à quel point son livre est *amusant*, ou plutôt *empoignant*, vous comprendrez tout le bien que peut faire ce livre.

Je me suis souvent posé une énigme dont le mot se trouverait, je le crains, dans les bas-fonds de la nature humaine. Il n'est pas rare de rencontrer dans le monde des hommes d'esprit, chrétiens superficiels ou sceptiques respectueux, qui vous disent : « Les jésuites ! Mais, *individuellement*, ils me paraissent fort respectables et

fort aimables. L'autre jour, le hasard m'a placé en présence d'un de ces Révérends Pères ; nous avons causé, et j'ai été ravi de la variété de ses connaissances, de ses idées conciliantes, de sa bonne humeur, de la politesse de ses manières et de son langage... Mais ce que je n'accepterai jamais, c'est le jésuite collectif; c'est la Compagnie de Jésus avec sa morale accommodante et ses doctrines retardataires; avec son génie d'empiétement et de domination ; avec ses influences occultes, sa politique absolutiste, ses attaches ultramontaines, sa haine contre les libertés modernes, son penchant à s'insinuer dans les familles, ses allures obliques, etc., etc., etc... D'ailleurs, l'histoire est là, et ce n'est pas pour rien que la langue française, s'inspirant de la sagesse des nations, a créé les mots *jésuitisme*, *jésuitique*, etc., etc... »

Oui, l'histoire est là, et, quand Paul Féval nous la raconte, elle nous montre exactement le contraire de ce qu'allèguent les préventions mondaines. A quoi devons-nous attribuer ce contraste ? A une double tendance de l'esprit de révolte dans les âmes qui n'ont pas le courage de déclarer franchement la guerre au bon Dieu. Elles veulent à la fois frapper juste et frapper à côté. Dans le jésuite, dont le nom même ne laisse pas de place à l'équivoque, elles peuvent attaquer Jésus, ou, en d autres mteres, la Religion catholique dans son expression la plus nette et la plus précise; et cependant l'attaque n'est pas directe ; elle a l'air de ménager Dieu pour se

détourner sur des hommes qui peuvent, après tout, participer aux erreurs et aux faiblesses de notre triste humanité ; il reste aux agresseurs la ressource de paraphraser le mot célèbre : « *Jésuita! Jésuita! Jésus non ibat ità!* » et de nous dire que, s'ils n'aiment pas les jésuites, c'est parce qu'ils leur reprochent d'être infidèles au nom qu'ils portent, de dénaturer, de rétrécir, de falsifier l'Évangile. Zèle très-édifiant ! Si on demandait à ces ombrageux théologiens de s'expliquer sur cet Évangile dont ils prennent tant de souci, ils seraient fort embarrassés!

Rouvrons le volume de Paul Féval, et voyons !

D'abord, quoi de plus difficile que de concilier le caractère, la physionomie du fondateur de l'Ordre avec ces habitudes d'intrigue, ces prodiges d'astuce, de duplicité et de souplesse, ce strabisme religieux, cette profusion de chausse-trappes et de traquenards, cette dévotion cauteleuse et pateline, cet art de prendre en biais les consciences, que la malveillance et la sottise attribuent à la Compagnie de Jésus; si bien qu'un vieux lion blessé aurait eu pour héritiers des chats, sous prétexte qu'il est, lui aussi, de race féline? On croit avoir tout dit quand on a laissé dédaigneusement tomber de ses lèvres ces paroles railleuses, *les Enfants de Loyola*, ou quand on s'est moqué du nom de saint Ignace. On ne s'aperçoit pas que, en prononçant ce beau nom, on réfute d'avance tout ce qu'on va dire.

« — Ces Loyola, seigneurs d'Ognez, étaient de race cantabre et durs au combat comme l'acier de leurs épées. Ignace, brillant capitaine, jeune, ambitieux, orgueilleux, aimé, se révolta d'abord contre la main de Dieu qui le clouait sur ce lit d'où il pouvait entendre le bruit des batailles. Il demanda, dit-on, à ceux qui le veillaient, des romans de chevalerie pour endormir sa peine ; on lui apporta des histoires de martyrs et entre autres les actes du premier, du plus grand de tous les martyres : la Passion de Notre-Seigneur. Il est de tradition dans Guipuzcoa qu'Ignace était. alors épris d'une belle jeune fille qui avait de grandes richesses et dont la main lui était promise. Quand il eut achevé de lire la Passion selon l'apôtre saint Jean, il arracha de son cœur une image bien-aimée, et, collant sur ses lèvres une médaille de Marie, mère de Dieu, il voua son âme au libre servage de la Foi, son corps à la chasteté de Dieu crucifié, disant : « Me voilà le chevalier du grand amour et le soldat de la seule gloire ! »

Soldat ! chevalier ! oui, c'est bien cela ! Et vous voulez que ce chevalier, ce soldat, sacrifiant toutes les joies de la vie pour obéir à une vocation surnaturelle, ait créé une société d'intrigants, de fourbes et d'hypocrites ? Ce n'est pas possible ! ce contre-sens ne serait acceptable que si les faits parlaient plus haut que les vraisemblances. Or, si vous vous méfiez de Paul Féval, écoutez Voltaire. Si vous pensez, avec le gros public, que le temps,

la prospérité, la condition fatale des œuvres *humaines* ne tardèrent pas à altérer, dans l'institut des jésuites, l'héroïque pureté des débuts, lisez ce qu'écrivait, deux siècles plus tard, l'impitoyable railleur, l'oracle des philosophes, l'ennemi patenté du christianisme :

« Pendant sept années que j'ai vécu dans la maison des jésuites, qu'ai-je vu chez eux ? La vie la plus laborieuse et la plus frugale, toutes les heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés comme moi ; c'est pourquoi je ne cesse de m'étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice. »

Entre la *prise d'armes* de saint Ignace et cet aveu de Voltaire, deux cents ans se sont écoulés. Comment la Compagnie de Jésus les a-t-elle employés ? Les premiers compagnons du vaillant soldat, guéri de sa blessure visible par l'invisible trait de la grâce, Pierre Lefèvre, Xavier Rodriguez, Laynec, Bobadilla, Salmeron, Claude Le Jay, Jean Codura, Paschase Brouet, furent de ceux qui combattent au grand jour, dont le front rayonne de bravoure et de franchise au plus fort de la mêlée, pour qui le péril a des séductions aimantées, et à qui le martyre apparaît comme la plus désirable des récompenses. Si nous nous souvenons assez de notre grec pour savoir que *martyr* signifie *témoin*, nous aurons le droit d'ajouter : Quels sont donc ces étranges témoins, dont le

sang, depuis Ignace jusqu'au Père Olivaint, affirme la vérité, et dont la doctrine enseignerait le mensonge? Pierre Lefèvre meurt à la peine, épuisé de travail et de fatigue. Claude Le Jay répond aux luthériens qui le menacent de le noyer dans le Danube : « Aborder le ciel par terre ou par eau, qu'importe? » Ainsi de suite. Autant de recrues de ce premier enrôlement, autant de couronnes d'épines sur des fronts pâlis par les austérités et les veilles ; autant de confesseurs de la Foi, debout sur les marches de l'Église menacée par les sectaires ; autant de soldats d'avant-garde, l'épée au poing et les yeux levés au ciel. Si vous m'accordez que la fourberie et la lâcheté sont sœurs, que l'hypocrite est celui qui n'a pas le courage de ses opinions, et que l'intrigue est le refuge de quiconque déteste ou redoute le droit chemin, je vous dirai : cherchez dans les rangs de cette sainte milice un fourbe, un hypocrite ou un intrigant, et, quand vous l'aurez découvert, nous lirons ensemble une page de Dulaure, ou nous fredonnerons une chanson de Béranger.

Et François-Xavier! Paul Féval a raison : « Avec François-Xavier tout seul on écrirait un poëme qui serait l'ardente épopée de la charité. » François-Xavier! A ce nom, il semble qu'une brise balsamique nous apporte le parfum des plages lointaines. L'horizon s'ouvre ; l'imagination emprunte à l'alcyon ses blanches ailes pour traverser l'Océan et aller se poser dans ces régions inconnues, presque fabuleuses, dont la Religion fera présent à la

science. On croit entendre tomber les chaînes des esclaves, s'exhaler de ces sauvages poitrines un cantique d'action de grâces, et la voix des missionnaires dominer le rugissement des panthères et des tigres. L'apôtre prédestiné triomphe, non-seulement de l'ignorance et de la barbarie de ses catéchumènes, mais de la cupidité, du libertinage, de la cruauté des Européens, qui discréditent et font haïr en leur personne le beau titre de chrétien. Il convertit deux sortes d'anthropophages, ceux qui se nourrissent de chair humaine, et ceux qui dévorent les peuples conquis. Il ne se lasse pas de bénir, et il ne cesse pas d'être béni. L'hostie sainte purifie des lèvres souillées par d'horribles blasphèmes ou de hideux festins. Nos dompteurs modernes ne sont rien, comparés à ce doux inspiré qui dompte et apaise les fauves en leur montrant le crucifix. Nos abolitionistes sont bien peu de chose, mis en regard de cet humble prêtre qui promène sur de noirs visages les sublimes blancheurs de l'aube évangélique. Le soir, sa main tombe de lassitude à force de verser l'eau du baptême, et peut-être baptise-t-il plus de nouveaux catholiques que n'en débaptisent, à cette heure même, Luther et Calvin, Goa, la Travancor, Manar, Méliapour, Malaccar, l'Inde, le Japon marquent les étapes de cette victorieuse et prodigieuse campagne. Il révèle aux pays du bleu, un azur plus pur et plus profond que celui de leur ciel.

« Il croit n'avoir rien fait, tant qu'il lui reste à faire!

La Chine l'attire ; c'est un inconnu, et il veut que tout l'inconnu soit à son Dieu. Mais ses forces le trahissent ; il succombe comme le moissonneur affaissé sous le poids d'une gerbe trop opulente. Il meurt à quarante-cinq ans, après douze ans d'apostolat. Il meurt, et, avec lui ou après lui, des milliers de fidèles indigènes et des centaines de Pères jésuites confessent leur religion dans les tortures. Encore une fois, si ce sont là les ancêtres de Tartufe et de Basile, je suppose que Basile et Tartufe n'avaient jamais regardé leurs portraits de famille.

Mais rentrons en Europe, où la tâche de l'historien se complique de toutes les haines amoncelées sur ceux dont il retrace l'histoire. Le temps a fait un pas ; nous sommes au déclin de ce terrible XVI[e] siècle, qui semble tendre la main au XVIII[e], par-dessus le grand siècle. Le sang coule ; les querelles religieuses se traduisent en guerres civiles ; des excès, des cruautés des crimes se commettent au nom du Dieu de miséricorde et de bonté. Plus tard, la Ligue gâte par de grossières violences ce que son principe avait d'excellent. La conversion d'Henri IV prouve à la fois que les ligueurs ont eu raison de le vouloir catholique, et tort d'oublier d'être chrétiens. Certes, les jésuites ne pouvaient pas être du parti de Genève contre Rome, de Coligny contre le Connétable, d'Élisabeth contre Marie-Stuart, du Béarnais contre les Guises. Mais les voit-on au premier rang des énergumènes et des fanatiques qui

attisent les discordes, enveniment les plaies, encouragent les persécutions, applaudissent aux massacres et rendent les réconciliations impossibles? Non! C'est ici que nous pouvons signaler un nouveau contraste qui donne à réfléchir sur le vrai rôle de la Compagnie de Jésus pendant cette période mémorable.

Quelle est, dans notre galerie royale, la figure la plus franche, la plus ouverte, la plus avenante, la plus populaire, la plus française, la plus empreinte de cette bonne humeur qui exclut toute idée de fourberie et de ruse? Quel est le prince qui a eu le mieux, comme on dit, *le cœur sur la main*, dont la politique a été la plus nationale, dont le règne a été le plus favorable à la liberté de conscience? Vous avez déjà répondu; c'est Henri IV. Si les jésuites étaient tels que leurs ennemis les ont dépeints, il y aurait, il devrait y avoir, entre Henri IV et les disciples d'Ignace, d'insurmontables antipathies. Eh bien! c'est tout le contraire, et nous devons remercier Paul Féval d'avoir remis en pleine lumière tout ce qui prouve l'affectueuse estime du plus aimable des rois pour ces pauvres religieux tant calomniés, tout ce qui réduit à néant les abominables mensonges enroulés comme des vipères autour des noms de Jacques Clément, de Jean Chatel et de Ravaillac. Lisez la verte réplique du roi Henri (page 163) aux membres du Parlement de Paris qui, le président Achille de Harlay à leur tête, avaient jugé bon de lui présenter, à ce sujet, *de très-humbles*

remontrances. » — Quelle netteté d'accent ! Quelle verve! quelle fermeté ! Comme la vigueur de ce langage sied bien à cette physionomie si sympathique et si cordiale ! Et comme Paul Féval, après avoir cité ces belles pages, a le droit d'ajouter : « Nous avons reproduit tout au long ces paroles d'un roi si souvent assassiné par les jésuites, non pas tant pour défendre les jésuites depuis longtemps absous que pour rendre notre hommage de lettré à l'auguste écrivain qui parlait déjà un français si net, si pur et si robuste, plus d'un demi-siècle avant Bossuet, Pascal et Labruyère ! »

—Mais, me direz-vous, Henri IV était très-fin. —Pardon ; il était très-spirituel, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Voudriez-vous, par hasard, que les jésuites ne fussent appréciés que par les imbéciles ? Spirituel ! le beau malheur ! Je voudrais bien l'être, au moins une fois par semaine, et je ne me croirais, pour cela, ni un intrigant, ni un fourbe, ni un partisan du régicide !... Ah ! si nous avions eu seulement autant d'esprit que Henri IV, nous n'en serions pas où nous en sommes. Nous n'aurions pas cette humiliation et cette infortune, d'entendre crier dans nos rues, comme l'*alpha* et l'*oméga* de l'esprit humain et de la politique française, le discours de M. Gambetta à Château-Chinon. Nous serions rois par droit de naissance et de pacifique conquête, et, à force de prodiguer à nos sujets le bonheur, le repos, la richesse, la paix, la sécurité au dedans,

la dignité au dehors, tous les biens qui leur manquent et dont la République les privera éternellement, nous finirions par les convertir comme François-Xavier convertissait les Indiens; nous les amènerions à ne plus chanter la *Marseillaise* que sur l'air de : *Vive Henri Quatre !*

En somme, les ennemis des jésuites, au XVIe siècle, furent les protestants, luthériens ou calvinistes, que vous me dispenserez, n'est-ce pas? de considérer comme les dépositaires de la vérité; au XVIIe, les jansénistes, ces hérétiques *in partibus* qui cultivaient le superflu aux dépens du nécessaire, et les parlementaires, ces exécuteurs testamentaires de la monarchie au profit de Révolution, ces types du *jettator* politique, précurseurs quand ils ne sont pas dupes, dupes quand ils ne sont pas complices, constamment occupés à tirer les marrons du feu et à les voir croquer par les vrais révolutionnaires; au XVIIIe siècle, toutes les variétés de la dissolution sociale, toutes les formes de la corruption mondaine, toutes les alliances grammaticales du courtisan avec la courtisane, toute l'artillerie, pesante ou légère, de la guerre à l'Église et au bon Dieu. Quelle gloire! dirons-nous avec Paul Féval. Ces hommes, que le jansénisme a dénoncés comme des *amollisseurs* de consciences, que les Parlements signalent comme des prédicateurs d'une morale trop facile, l'air leur manque, la terre tremble sous leurs pas, la société officielle les menace,

les repousse et finalement les proscrit, à mesure qu'elle devient païenne, licencieuse et athée, qu'elle abandonne aux philosophes les derniers lambeaux de ses traditions et de ses croyances, à mesure que les lis sont étouffés sous les tubéreuses et que le règne honteux de madame de Pompadour prélude à l'immonde orgie de Jeanne Vaubernier.

Quel tableau ! quel ensemble ! quel réseau ! La Compagnie de Jésus a été parfois comparée par ses détracteurs à un immense filet dont les mailles invisibles vous saisissent avant que vous ayez songé à leur échapper. Entre les mains de ces néfastes pêcheurs qui s'appelaient Choiseul, d'Aranda, Pombal et Tanucci, il y eut, si nous ne nous trompons, un filet d'un genre plus sinistre, aux mailles plus meurtrières, où passèrent d'abord les jésuites, où finirent par s'abîmer pêle-mêle leurs persécuteurs, leurs juges, leurs bourreaux, les institutions, les trônes, tous les débris de ce vieux monde qui, en les condamnant, s'était condamné lui-même. Épargnons notre pauvre France, dont les humiliations et les malheurs datent de cette fatale époque. Faisons l'aumône de notre silence à ce nom de Choiseul, qu'attendaient, de nos jours, des expiations si cruelles, et que l'on ne pourrait accabler sans citer Horace. Bornons-nous à constater la coïncidence entre l'expulsion des jésuites, que l'on dit indifférents ou hostiles au sentiment national, et cette phase de scandale public et

d'ignominie, où un ministre et une favorite jouaient avec l'honneur de la France comme des voleurs sacriléges avec les vases de l'autel, mendiaient, pour le successeur de Louis XIV, la sécurité du mépris, courbaient docilement notre échine sous le talon de l'étranger, livraient à l'Angleterre notre marine et nos colonies, organisaient la défaite avec un entrain gambettiste, ruinaient nos provinces pour subvenir aux fonds secrets de leur luxe et de leur luxure, et n'accordaient à nos soldats vaincus, démoralisés, affamés, d'autres regards que ceux de l'Œil-de-Bœuf; tandis que le héros futur de notre patriotisme radical, M. de Voltaire, félicitait le roi de Prusse de nous avoir battus, réclamait en prose et en vers sa part de ses triomphes et regrettait amèrement d'être Français. Ce spectacle fait mal, et nous avons bien assez de ceux que nous inflige ou nous prépare l'incroyable chaos de la situation présente. Pombal, d'ailleurs, nous suffit. Ce monstre, si singulièrement ménagé par les dictionnaires biographiques et philosophiques, a inspiré à Paul Féval un de ses chapitres les plus émouvants. Avoir été sa victime est un titre de gloire aussi beau que, pour les premiers chrétiens, avoir été martyrisés par Néron, ou, pour les royalistes français, être tombés sous la hache de Robespierre. Pombal va nous aider à conclure.

Vous avez donc, dirons-nous aux ennemis des jésuites, vous avez donc deux poids et deux mesures? Quand le

moyen âge et l'ancien régime vous apparaissent avec leurs abus d'arbitraire, leurs appareils de torture, leurs oubliettes, leurs chevalets, leurs roues, leurs claies et leurs geôles, applicables au crime et à l'erreur, vous vous indignez,et je ne vous donne pas tort; mais il semblerait, à vous entendre, que ces abus, cet arbitraire, ces bûchers, ces supplices, n'ont existé que pour affirmer l'intolérance monarchique, féodale ou catholique, pour servir les passions fanatiques ou les ombrageuses méfiances des rois de la terre ou des princes de l'Église. Eh bien! que dites-vous de ce marquis philosophe, de ce ministre libre-penseur? Son dossier, admirablement dressé, j'allais dire dramatisé par Paul Féval, est de force à prouver que l'intolérance du mal peut être mille fois plus sanguinaire et plus barbare que l'intolérance du bien. Écrivez, sous la dictée de tous les voltairiens ou radicaux de votre connaissance, l'histoire des *auto-da-fé*, de l'Inquisition, de Torquemada, des Dragonnades, de Philippe II ou du duc d'Albe; vous n'aurez rien de comparable à l'épisode de la marquise de Tavora. Je ne vous le raconterai pas : je gâterais, en l'abrégeant, un récit que l'on dirait teint du sang des victimes. En immolant à sa rage, sous un misérable prétexte, quelques-uns des chefs les plus vénérés et les plus illustres de la noblesse portugaise, Pombal faisait coup double. Il se vengeait des dédains et des refus qu'il avait subis, et il s'entretenait la main avant de frapper

ses véritables ennemis, les jésuites. Tout ce qu'ils souffrirent sous les griffes de ce tigre, tout ce qu'ils déployèrent de courage, de résignation, de douceur, de mansuétude chrétienne, de patience dans les prisons, d'héroïsme dans les tortures, de fermeté dans l'exil, vous vous en pénétrerez dans cette lecture, et vous vous écrierez avec l'auteur :

« — Jésuites! jésuites! jésuites! assassins qui n'assassinez jamais et qui êtes toujours assassinés; orgueilleux qui baisez la terre, ambitieux qui faites vœu de n'accepter ni places ni honneurs, calomniateurs qui buvez la calomnie, qui l'absorbez sans démenti et qui rendez le bienfait pour l'injure, jésuites incroyables, jésuites impossibles, héritiers de la divine infamie, je ne vous comprends pas tout à fait, parce qu'il faudrait être un saint pour plonger au fond de vos consciences... Confiez-moi seulement ceci, tout bas à l'oreille, je ne le répéterai point; apprenez-moi, égorgeurs des rois qui vous protégent et qui vous aiment, pourquoi vous ne fîtes pas planter dix, cent, mille et dix mille de vos poignards historiques dans la poitrine de ce Pombal?... Pombal dura quatre-vingt-deux ans.! »

Un mot encore, et je finis. Choiseul, Pombal, Tanucci, d'Aranda, ont aujourd'hui des petits-fils. Les grands seigneurs de ce temps-là se continuent sous les traits grossiers des tribuns de ce temps-ci. La rue Haxo et le mur de la Roquette donnent un pendant démocratique aux

supplices organisés par le marquis portugais. C'est, des deux parts, le même esprit de destruction et de mort; le même acharnement contre les gardiens et les martyrs de la foi, pour arriver jusqu'à leur Dieu. On sait quelles épouvantables catastrophes suivirent de près ces saturnales de l'arbitraire par en haut, et comment furent foudroyées ces royautés débiles, entraînées par d'odieux ministres dans le vaste complot contre Jésus et contre l'Église. A présent, l'arbitraire qui nous menace, c'est l'arbitraire par en bas. Le souverain, c'est le peuple, ameuté par ses flatteurs et ses mandataires contre tout ce que la Compagnie de Jésus a mission de défendre. A ce nouveau souverain, que des centaines de Pombal approvisionnent chaque matin de fiel et de poison, nous disons hardiment, le livre de Paul Féval à la main : « Votre règne s'écroulera dans le sang et dans la boue, si vous persistez à maudire ce que les jésuites enseignent, à blasphémer ce qu'ils prêchent, à calomnier ce qu'ils pratiquent, à outrager ce qu'ils prient, à brûler ce qu'ils adorent. »

XIV

GEORGE SAND[1]

11 novembre 1877.

Dix-huit mois, ou à peu près, se sont écoulés depuis la mort de madame Sand. Qu'ont-ils fait de ce talent ou de ce génie, de cette célébrité ou de cette gloire ? Assurément, il serait bien injuste d'écrire ici les mots d'abandon, de déchéance ou d'oubli. La mort de l'auteur d'*André* a été pour le roman moderne un véritable veuvage, et, s'il n'en porte pas le deuil, c'est d'abord qu'il n'existe pas de veuf plus volage, plus soumis aux variations du costume et aux caprices de la mode ; c'est ensuite parce que nos romanciers les plus achalandés se sont chargés de recouvrir son habit noir de blouses humectées d'alcool ou de loques tachées de boue. Nos grands théâtres ont repris avec succès *Mauprat* et le *Marquis de Villemer*. Quel

1. *Dernières Pages*.

que soit d'ailleurs le ravage exercé par le Temps dans cet immense répertoire, le style survivra toujours; le style, ce fidèle appareil de sauvetage, si négligé, mais si nécessaire, que les plus heureux dons de l'imagination et de l'esprit flottent un moment à la surface et finissent par se noyer, pour avoir voulu se passer de lui.

Toutefois, on ne saurait se le dissimuler: cette première épreuve, que nous avons appelée la postérité du lendemain, n'est pas absolument favorable à madame Sand. Il n'y a pas encore déchet, mais une sorte de désuétude. Elle ne s'incruste pas dans la société contemporaine, elle ne se détache pas en relief sur la littérature de son siècle, comme Balzac, par exemple, un an ou deux après sa mort. On dirait plutôt que sa figure originale et puissante est, comme ses innombrables récits, en proie à un travail de *vaporisation*. Sans être précisément des fantômes, il semble que nous les voyons peu à peu s'estomper dans la brume lointaine, et perdre cette vivacité de couleurs, cette netteté de contours, qui bravent la fuite des années et remplacent la vie par l'immortalité.

Cet effet d'optique tient à deux causes, que j'espère pouvoir indiquer sans manquer de respect à cette illustre mémoire. Madame Sand a pu écrire, pendant les trente dernières années de sa longue et laborieuse carrière, un grand nombre de romans fort intéressants. Elle a pu y déployer ces prodigieuses qualités de narra-

tion, de description, d'illusion, qui, souvent, retenaient sur les lèvres un bâillement prêt à éclore, et donnaient le change sur la monotonie des procédés, l'invraisemblance des situations, et l'*inanité* des caractères. En réalité, pas un de nos écrivains n'a été plus complétement de 1830; pas un n'en a porté plus profondément l'empreinte, plus visiblement l'étiquette. Or, il faut en avoir été soi-même, au moins par quelques côtés, pour apprécier toute la valeur de cette remarque. Il faut avoir vu, et, pour ainsi dire, ressenti cet incroyable mélange d'aspirations élevées, d'idées généreuses, de sentiments excessifs, de passions ardentes, de sophismes insensés, d'utopies dangereuses, de hardiesses subversives ; le tout avec une crânerie, une verve, un entrain, une fougue, des airs de jeunesse et de franchise qui donnaient envie de pardonner. C'était comme une gigantesque chaudière où un nombre égal de bons et de mauvais génies jetait pêle-mêle tous les ingrédients d'une cuisine infernale et toutes les racines du *dictame immortel qui fleurit dans les cieux.* On ne doutait de rien, et l'on se croyait aussi habile à rebâtir qu'à détruire. Parce qu'un trône antique venait de s'écrouler sous les pavés de l'émeute, on se figurait que tout était à défaire et à refaire; la religion, la philosophie, la politique, la poésie, l'art, la morale, le théâtre, la famille, les lois, le Code tout entier du bien et du mal. Il y avait des prophètes en chambre et des dieux au quatrième

étage. On était romantique, saint-simonien, phalanstérien, icarien, fouriériste, pour être encore plus sûr que l'on était révolutionnaire. Le mariage révoltait comme une atteinte aux libres peuchants des jeunes cœurs, et peu s'en fallait qu'on ne le traitât d'immoral. L'adultère n'effrayait pas, mais on le voulait grandiose, sans mensonge et sans partage,avec embranchement sur les cimes de l'Oberland ou les sables du Lido. La passion ne semblait sans excuse que lorsqu'elle cessait d'être sans limites. Se servant à elle-même de pièce justificative, elle maximait ses pratiques après avoir pratiqué ses maximes; elle légitimait ses folies comme Louis XIV ses bâtards. Temps heureux! les hommes de trente ans passaient pour des Gérontes; les quadragénaires pour des *perruques*, les quinquagénaires pour des momies!

Tel fut le jardin d'acclimatation des premiers romans de madame Sand, et ce sont les seuls qui comptent, si nous demandons, avant tout, aux écrivains de génie d'interpréter telle ou telle phase de nos vicissitudes sociales, de donner la forme, la couleur, la vie, à tout ce qui parle, agit, pense ou rêve autour d'eux, de traduire dans un beau langage les sentiments que nous éprouvons sans savoir les exprimer, de créer des personnages fictifs en qui se résument des êtres réels. Pour que les héros et les héroïnes de madame Sand parussent possibles, ce cadre était nécessaire. Pour que l'on pût un moment les accepter comme vrais, il fallait que cette vé-

rité, toute relative et accidentelle, se composât d'un ensemble et d'un voisinage de mensonges; il fallait une atmosphère spéciale, brûlante, saturée d'odeurs fortes et de chaudes vapeurs, pour qu'il fût possible à ces poumons démesurés de respirer et de se dilater à l'aise. C'est ainsi que vinrent au monde Indiana, Valentine, Lélia, Silvia, Lavinia, Bénédict, Jacques, Sténio, Trenmor, Octave, Pulchérie, Juliette, Leone-Leoni, et c'est ainsi qu'ils rencontrèrent, dès leur naissance, un public prêt, non-seulement à les admettre comme vraisemblables, mais à les reconnaître, à les revendiquer comme siens, à saluer en eux des camarades d'enfance, des compagnons de jeunesse, associés à ses émotions, à ses joies, à ses douleurs, à ses folies, à ses fautes, au contraste de l'immensité de ses songes avec les petitesses de sa vie. Mais hélas! que fallait-il pour que ce monde poétique, romanesque, héroïque, fantaisiste, passionné, révolté, déclassé, sublime, fou, dangereux, charmant, tombât en poussière et s'effondrât comme un château de cartes? Que le Temps fît un pas; il en a fait dix, il en a fait cent, il en a fait mille. Aujourd'hui, voilà qu'il nous jette sur un rocher à pic, avec des vertiges autrement redoutables que ceux de nos illusions printanières. Aujourd'hui, Indiana et Bénédict, Lélia et Stenio, Silvia et Trenmor, Lavinia et Jacques, ne nous apparaissent plus qu'à titre de suppléments du dictionnaire de la Fable. Si nous songeons qu'ils ont trouvé

moyen d'être à la fois des créatures imaginaires et de mauvais conseillers, qu'ils ne sont pas tout à fait étrangers à nos calamités présentes, nous nous disons avec un reste de rancune : « Ils n'étaient pas vrais... que n'étaient-ils impossibles? »

Est-ce tout? Pas encore. Madame Sand vivait dans le paradoxe comme dans son air natal. Or le paradoxe, alors même qu'il emprunte toutes les séductions de l'esprit et de l'éloquence, est passager, fugitif, mobile, de courte haleine et de brève existence. Je l'appellerai volontiers le gouvernement provisoire de l'intelligence et de la pensée. Il parle dans le vide, il écrit sur le sable, il est plus capable d'allumer dix feux d'artifice que d'entretenir une lampe. Ses propriétés sont essentiellement dissolvantes, et, lorsqu'il s'est amusé à dissoudre toutes les vérités de sa connaissance, il finit par se fondre et par se dissoudre lui-même. Au moment même où il se produit, passe encore ! Il plaît, il éblouit, il séduit, il entraîne ; il a la Beauté du diable, le piquant de la nouveauté, le charme de l'imprévu ; il repose ou il distrait de l'idée juste dont on se lasse, comme le paysan athénien se lassait de la vertu d'Aristide. Mais à la longue ? Après quinze ou vingt ans ? Lorsque deux ou trois révolutions lui ont passé par-dessus la tête, lui prenant son dernier cheveu, plissant son front, éteignant ses yeux, creusant ses rides, d'autant plus ingrates, d'autant plus corrosives qu'il les a plus aveuglé-

ment préparées ! Essayez, si vous le pouvez, de relire *Spiridion*, le *Meunier d'Angibaut*, *Isidora*, *Consuelo*, *le Compagnon du tour de France*, etc., etc., et vous serez de mon avis.

Le volume posthume qui vient de paraître sous le titre de *Dernières Pages* aurait pu rester inédit sans grave détriment pour la gloire de George Sand. Pourtant, n'exagérons rien. Si les articles sur les *Dialogues et Fragments philosophiques* de M. Ernest Renan, sur la *Nouvelle Lettre de Junius*, sur la *Flore de Vichy*, sur le *Village*, de M. J. Gotthelf, accusent un manque absolu d'esprit critique, si le court traité sur le théâtre des marionnettes n'offre qu'un intérêt médiocre, si la saynète de la *Laitière et le Pot au lait* est d'une faiblesse anémique, si deux morceaux plus importants, *Nuit d'hiver* et *Voyage chez M. Blaise*, fourmillent de ces détails puérils, de ces abus de noms inconnus, que sauvaient, dans les *Lettres d'un Voyageur*, le souffle lyrique, la magie du pinceau et nos complicités enthousiastes, il suffit d'une heureuse rencontre, d'un coin de paysage, d'un croquis lestement enlevé à la clarté des étoiles, pour que nous retrouvions l'écrivain de grande race, le maître de la littérature descriptive. Ainsi, dans la *Nuit d'hiver*, après une série d'aventures nocturnes et carnavalesques dont le comique nous échappe complétement, savourons cette bonne bouffée d'air pur et de charmante prose : « La nuit est plus douce à

mesure que la lune monte dans un grand lac de nuées blanchâtres. Nous suivons les méandres de la rivière glacée que borde une frange diamantée. Le courlis sanglote dans les roseaux desséchés. On dirait d'un petit enfant abandonné dans les herbes du rivage. La solitude est absolue. Les arbres jettent leurs ombres grêles sur le sentier, de telle façon qu'on lève instinctivement le pied pour monter ou descendre des escaliers imaginaires ... »

Et plus loin, dans le *Voyage chez M. Blaise* : — « Je m'assis sur un de ces troncs noueux; une pluie fine mouillait mes cheveux, qui se mirent à pendre en saules pleureurs, comme s'ils voulaient se mêler au travail printanier de la végétation. Le chant d'un coq rompait seul par moments le silence de la campagne encore engourdie à la surface. A travers le fouillis des branches, je découvrais l'un des sites les plus mélancoliques et les plus doux de notre vallée, les eaux frissonnantes de la Vauvre, avec ses buissons de presle, ses prés coupés d'arbres et ses petits moulins d'où s'échappent de minces filets de fumée bleue. Pas un seul village, pas un clocher, pas de maison bourgeoise, pas de ruines, pas de routes, rien que des sentiers encaissés et bordés d'épines, des troupeaux blancs sur des prés verts, des ponts de bois sur la rivière, des oies devisant gravement sur le sable des rives, des horizons fermés d'arbres, rien pour e peintre, rien pour le chroniqueur ; et, sur tout ce

paysage positivement simple et sans intérêt, planait pourtant je ne sais quelle poésie qui se sent et ne peut guère se traduire... »

Ce sont là des beautés clairsemées et purement littéraires. Ce qui, dans ce volume, attire plus particulièrement l'attention, c'est le très-curieux chapitre où madame Sand étudie, analyse, apprécie, juge, dépeint ou essaie de dépeindre ce problème vivant, cette énigme morte, Napoléon III.

Du temps que nous gémissions sous le joug de l'Empereur, nous prétendions qu'un seul homme, dans tout son Empire, était capable de réussir son portrait, (je ne parle pas, bien entendu, d'Hippolyte Flandrin et de Cabanel, qui s'en tirèrent à merveille); cet homme, c'était Sainte-Beuve revenu de ses illusions impéralistes et rendu à son indépendance baptismale par son avénement sénatorial. Ce serait, disions-nous alors, un caméléon jugeant un Protée. On sait comment Sainte-Beuve esquiva la difficulté. Au lieu de couvrir une grande toile, il se contenta, en un moment de mauvaise humeur, d'écrire quelques pages infiniment spirituelles, mais plus amusantes que sérieuses; une boutade, une fantaisie, le prologue étincelant d'une étude qui n'existe pas, le premier coup de fleuret d'un *malin*, d'un maître qui veut se faire la main; de quoi divertir les contemporains sans renseigner la postérité; quelque chose comme la jolie impertinence d'un *domino* rose détachant le

faux nez du profil d'un faux César. Sainte-Beuve, d'ailleurs, mort en 1869, tirait au jugé. Il apercevait la décadence; il ne pouvait prévoir la débâcle.

Républicaine ou soi-disant telle, madame Sand a voulu être et a été impartiale. Fidèle à sa vocation et à ses antécédents illustres, elle a peint un Napoléon III plus romanesque qu'historique, et il se pourrait que ce fût là le point de vue le plus vrai. Le roman sera moins sévère que l'histoire pour le prisonnier de Ham, pour le vaincu de Sedan. Il est juste qu'il en reçoive quelque chose, après lui avoir tant donné! Si l'on a pu dire de Lauzun : « On ne rêve pas comme il a vécu! » — on peut dire de Napoléon III : « Sa vie n'a été qu'un long rêve, terminé par un effroyable cauchemar. « Il a marché dans un nuage qui, au lieu de se dissiper pour lui laisser voir son horizon et son but, s'épaississait pour lui faire cortége, à mesure qu'il avançait sur sa route. Son œil caressant, mélancolique et voilé ne révélait pas l'ennui préventif des grandes âmes, mais l'invisible incertitude des intelligences incomplètes. Son visage atone trahissait une solution de continuité entre sa pensée intérieure et le monde invisible où son étoile s'effaçait de plus en plus. Il avait plus de douceur que de bonté, plus d'entêtement que de caractère, plus de fatalisme que de volonté. Comme la plupart des prédestinés et des visionnaires, il ne se faisait pas une idée bien exacte de la moralité des actions humaines, et ses amis, — je ne

dis pas ses complices, — en profitaient pour exploiter sa munificence, dilapider son budget, violenter sa politique et compromettre son règne. D'un aspect peu séduisant au premier abord, il possédait le secret de se faire aimer, et, pour avoir sa mesure, il eût suffi peut-être d'établir une moyenne entre ceux qui l'approchaient de plus près et ceux qui le haïssaient de plus loin. Son naturel et peut-être sa toute-puissance le privèrent du plus grand bonheur qu'il soit donné à l'homme de réaliser en ce monde ; le charme divin d'une affection immortelle, un battement de cœur qui ne s'éteigne qu'avec la vie. Sa lutte victorieuse contre l'invraisemblable et l'impossible avait tellement aliéné chez lui l'esprit pratique, le sens du réel et le calcul des probabilités, qu'il crut pouvoir soutenir jusqu'à la fin cette fatale gageure. Au fait, était-il plus difficile de vaincre les Prussiens avec un soldat contre cinq, que d'arriver de Boulogne aux Tuileries, de la chapelle de Ham à la nef de Notre-Dame, de la cour des pairs au Congrès de Paris ? Seulement, quand il joua ce *paroli* formidable, il n'était plus que son propre fantôme. C'est d'une main de spectre qu'il secoua les dés et qu'il battit les cartes. Sa confiance en lui-même n'était qu'un reste d'hallucination continuée dans la nuit. Ses pressentiments sinistres changeaient ses mauvaises chances en écrasantes certitudes. Les enjeux étaient encore sur la table que la partie était perdue.

Quant aux épithètes de *bandit*, de *brigand*, de *scélérat*, de *monstre*, d'*assassin*, etc., etc., il sied de les renvoyer à l'école de M. Victor Hugo, de la *Lanterne* et du *Rappel*, de les maintenir intactes en l'honneur des héros de la Commune ou de les réserver pour une nouvelle occasion, qui ne se fera peut-être pas attendre. Madame Sand est plus modérée, plns équitable et plus bienveillante. Cet instinct de justice et de justesse lui a porté bonheur. Au lieu de gâter le portrait par mes retouches ou mes surcharges, j'aurais mieux fait de le transcrire. En voici, du moins, quelques traits :

— « ... Au reste, pour qui aurait étudié de près, sans prévention d'aucun genre, toute la vie de cet homme funeste, je crois que l'observateur se serait assuré d'une chose nouvelle à dire, mais ancienne dans l'histoire ; c'est que certains personnages historiques n'ont pas eu de libre arbitre et n'ont pas existé, dans l'acception que nous donnons au mot existence comme conscience de la vie. Celui-ci a été traité d'homme chimérique ; le mot est juste s'il désigne un cerveau nourri de chimères, encore plus juste s'il dépeint un être problématique, insaisissable à l'analyse. Moi, je dirai simplement l'impression qu'il m'a causée personnellement...

» ... Au temps de Ham, par correspondance, écriture et rédaction d'un jeune homme sans énergie, dominé par une vision énergique, vision conçue dès l'enfance, entretenue par un entourage dont il subissait la pression avec

une lassitude résignée ; point d'instruction réelle, beaucoup d'intelligence, les rudiments et même les éclairs d'un génie plutôt littéraire que philosophique, et plutôt philosophique que politique. Santé perdue (?), vitalité chancelante, inégale, suspendue par moments avec des reflux d'expansion et des refoulements douloureux. Point d'amertume cependant, point de rancunes, peu de courroux ; trop contemplatif pour être passionné ; aimable, aimant, fait pour être aimé dans l'intimité, désintéressé de tout pour son compte, et pourtant, voyez quels contrastes formidables ! — capable des plus grands crimes politiques (!!!), parce que ses notions de droit humain différaient entièrement des nôtres...

» L'habileté était nulle. L'homme était naïf sous son air contenu et réfléchi. Il ne posait pas comme son oncle ; il n'avait pas appris à se draper dans la toge antique... Louis Blanc, qui l'avait vu à Ham, lui avait trouvé un profil et un regard d'aigle en cage. Le regard d'aigle avait disparu quand je le vis ; la cage était restée ; quelque chose d'inquiet, de contraint, de timide, qui se résolvait en expression affectueuse et triste... Alors il se crut grand et fort. Il entreprit de grandes choses qui ne pouvaient aboutir. Il parut devoir mener à bien tout ce qui répondait au sentiment public. Homme à principes erronés, il gouverna une nation qui manquait de principes et qui mettait un idéal de prospérité romanesque à la place de la vraie civilisation, le succès

et la chance à la place du droit et de la justice... »

Les pages suivantes ne sont pas moins remarquables, et madame Sand était peut-être trop modeste, quand elle ajoutait : « Ce portrait n'a pas la prétention de s'imposer à l'histoire. » — En somme, elle est plus favorable qu'hostile à l'homme qu'elle traite de fatal ou de funeste sans consentir à l'appeler un grand coupable. Comment expliquer ce secret penchant? J'ai bien envie, avant de finir, de risquer, moi aussi, mon petit paradoxe à propos d'une femme qui en a commis une quantité si effrayante. Il existe, dans les diverses familles d'esprits, certaines affinités qui rapprochent les extrêmes et triomphent des différences de situation, d'intérêts, d'opinion et de parti. Si madame Sand n'a pu se défendre d'un attrait indéfinissable pour Napoléon III, c'est parce qu'il est facile de signaler de singulières analogies entre le roman de l'une et la politique de l'autre.

Le mariage vous pèse, Silvia, et je conçois vos griefs. Supérieure aux autres femmes, il vous semble pénible de condamner aux vulgarités du ménage, aux bouillonnements du pot-au-feu, aux lourdes chaînes du devoir, tant de dons heureux et de facultés brillantes. Eh bien, soit! Voici la plus éloquente de vos sœurs; elle plaide auprès de vous une cause gagnée d'avance ; la cause de la passion superbe, libre, hautaine, révoltée, s'étalant au grand soleil et au grand air, et méprisant ce pauvre petit devoir qui grelotte, comme Cendrillon,

dans un coin du foyer domestique. Rien de mieux : *mais attendons la fin!* L'orage a été préféré à l'ennui : l'orage a tout dévasté. Je reviens au bout de quelques années, et que vois-je? Ces héros et ces héroïnes tombent de lassitude. La passion les a vieillis plus vite que l'ennui. La prostration a remplacé l'accès de fièvre. Je n'aperçois plus que des ruines là où s'élevait le palais enchanté; les fleurs d'avril se dessèchent entre les pages de l'herbier; et, si, parmi ces victimes du roman et du mirage, il en est de sincères, elles me diront, les larmes aux yeux, en me montrant l'humble toit qui abrita leurs saisons paisibles : « Le bonheur était là! »

Vous vous ennuyez, ma pauvre chère France! Un grand poëte vous l'a dit, et vous l'avez cru sur parole. Pour vous, la monarchie légitime, modérée et pacifique, c'est le mariage, c'est le mari. Il vous rend raisonnablement heureuse, et vous ne voulez pas d'un bonheur raisonnable. Il a le tort de ne pas parler à votre imagination en essayant de contenter votre bon sens. Vous êtes femme, vous aussi, femme par la curiosité, par l'esprit, par le charme, par l'inconséquence, par l'appétit du fruit défendu, par le goût de l'aventure. Supérieure aux autres nations, vous trouvez dur de ne plus les dominer du haut d'un char de victoire; vous êtes humiliée de cette prospérité tranquille qui succède à l'éclat et au bruit. Eh bien ! l'aventure, la voilà, sous les traits d'un Sphinx que vous recommandent les sé-

ductions de l'inconnu, les prestiges d'un grand nom, les souvenirs d'une grande gloire. Celui-ci sera l'amant, et tant pis pour les maris qui n'ont su ni vous plaire, ni vous comprendre! Mieux avisé, l'amant ne vous refusera rien ; vos caprices seront les siens; ses fantaisies seront les vôtres. Que de prodigalités! que de magnificences! que de fanfares! Oui, mais la suite du roman? mais la fin du George Sand politique? Oh! elles sont si poignantes que je n'ai pas le courage de continuer. Sedan, Metz, Strasbourg et la Commune vous ont dit la suite. Gambetta vous dira la fin.

XV

LA FAMINE AUX INDES

LES DEUX XAVIER

25 novembre 1877.

Rien de plus curieux que la cour vitrée et la grande salle de lecture de l'hôtel du Louvre et de la Paix, à Marseille, les jours où arrive la malle de Chine. On dirait un lambeau de l'extrême Orient transporté sur le bord de la Méditerranée, un numéro du *Journal des Voyages* hissé au dixième étage de la tour de Babel, une page des *Mille et une Nuits* égarée en pleine Canebière. L'Asie est là tout entière avec ses couleurs éclatantes, ses figures bronzées, ses types étranges où la vie, la pen-

1. Ce chapitre, tout en récit, diffère de nos *Causeries* ordinaires. Comme il me rappelait un bon souvenir, je n'ai pas eu le courage de le jeter au panier.

sée, le sentiment, le souvenir, semblent frappés d'une immobilité fataliste, où la rêverie taciturne emprunte aux ruminants quelque chose de leurs songes éternellement suspendus entre l'infini et le néant. Comme pour mieux faire ressortir par le contraste toutes ces variétés du noir et du brun, voici de blanches et blondes Anglaises, perpétuelles voyageuses qui ont passé dans les pays de feu sans y rien perdre de ces pâleurs de rose-thé, de ces reflets d'opale, de ces teintes lactées, diaphanes et nacrées, qui nous ramènent en idée à l'*Ile des Cygnes.* Elles font l'effet de tiges de nymphæas et de nénufars au milieu de touffes d'aloës et de cactus. Toutes ces blancheurs, toutes ces pâleurs, toutes ces langueurs, ne les empêcheront pas, ce soir, à la table d'hôte, de noyer leur nacre et leur opale dans un flacon de vieux cognac ou une bouteille de la veuve Cliquot; mais elles apporteront à cette petite débauche une gravité de quakeresses, une sorte de mélancolie méthodique. Elles boivent l'eau-de-vie et le vin de champagne du même air résigné, calme et résolu dont nous avalons une tasse d'huile de ricin.

Dans ce premier tumulte de l'arrivée où les omnibus nous donnent une représentation du *Tour du monde en cinq minutes*, où les garçons plient sous le poids d'énormes colis dont les étiquettes lointaines pourraient suppléer un cours de géographie, où le *chacun pour soi* se rélève avec tout l'égoïsme de la nécessité, je ne tardai pas à remarquer un enfant de douze ou treize ans qui se

tenait à l'écart et paraissait absolument seul. Ses traits, ses yeux, le galbe de sa tête, la nuance de son teint, ne laissaient aucun doute sur son origine; évidemment, c'était un Hindou, ou plutôt, aurait-on pu croire, le spectre d'un Hindou; car je me demandai s'il était possible de vivre dans cet effroyable état de maigreur. Ses os semblaient près de percer ses joues livides. Sur ses tempes creuses, j'apercevais des gouttes de sueur et sous ses pauvres vêtements des tressaillements de fièvre. Brisé de fatigue, tombant en faiblesse, mourant de faim peut-être, il s'était affaissé sur un des siéges qui garnissent la cour de l'hôtel. Dans cette foule cosmopolite et polyglotte, personne ne lui accordait un moment d'attention. D'où venait-il? Où allait-il? Savait-il où il coucherait le soir? Une main charitable lui ferait-elle l'aumône d'un bouillon ou d'un morceau de pain? Au lieu de partager cette indifférence universelle, je sentais redoubler, de seconde en seconde, la sympathie instinctive qui m'attirait vers lui. Cette sympathie se changea en émotion profonde, lorsque, en m'approchant de plus près et en regardant à la lueur d'un bec de gaz, je fus témoin d'un détail qui m'avait échappé. Dans l'une de ses mains de squelette, cet enfant tenait une lettre; dans l'autre, un chapelet! La vie s'était réfugiée dans le doux regard de ses yeux démesurément agrandis, tandis que ses lèvres, remuées comme par un souffle imperceptible, murmuraient un *Ave Maria!* une prière à la Vierge sainte

que les délaissés et les petits, les affligés et les humbles, n'implorent jamais en vain.

Cédant à un mouvement irrésistible, j'allai droit à ce fils adoptif de la grande famille chrétienne, et je lui demandai son nom.

Je m'attendais à un nom indien, — Xavier, me répondit-il d'une voix éteinte.

— C'est votre nom de baptême... Ce nom, qui vous l'a donné? repris-je.

— LE PÈRE!... Et ses grands yeux brillèrent d'une ineffable expression de reconnaissance et de tendresse.

Ainsi commencé, notre dialogue ne pouvait s'arrêter là. Xavier parlait français, non pas avec une facilité d'avocat ou une élégance d'académicien, mais de façon à se faire bien comprendre. La nuit venait ; il fallait aller au plus pressé; — « Cher enfant, lui dis-je, voulez-vous dîner avec moi? »

Il accepta d'un signe, et deux grosses larmes parurent au bord de sa paupière, pendant que ses lèvres essayaient de sourire.

J'eus soin que ce dîner d'affamé ressemblât à un dîner de convalescent, et, sous un petit volume, fût assez substantiel pour rendre à mon jeune convive un peu de force. Quand il eut bu un bon verre de vin de Bordeaux entre un consommé aux œufs pochés et une aile de volaille, je lui dis doucement :

— Vous avez une lettre, n'est-ce pas?

— La voici ! — et il me tendit la lettre après l'avoir baisée.

Il ne pouvait pas avoir de meilleur passe-port auprès des âmes accessibles à la pitié ; elle était écrite par un père missionnaire à un curé de Paris.

— « Mon vénérable ami, écrivait le Père, quand vous recevrez cette lettre, — si toutefois elle vous arrive, — il est probable que je serai mort. Ce n'est pas là ce qui m'afflige ou m'effraye ; nous avons nos champs de bataille ; il est juste que nous ayons nos récompenses. Notre saint patron nous met à l'ordre du jour, et Dieu, considérant que nous mourons à son service, nous pardonne nos fautes. Ce qui me consterne, c'est d'assister à des misères dont rien ne peut vous donner l'idée, aux horreurs d'une famine qui étend ses ravages sur d'immenses espaces, et de ne pouvoir rien ou presque rien pour soulager des maux qui me serrent le cœur. Je vous écris du district de Bellary, dans le voisinage de Madras. Les Indes, et bientôt sans doute la Chine, sont en proie à cet épouvantable fléau qui a déjà fait plus de quatre cent mille victimes, et dont les rigueurs s'aggravent de jour en jour. Des familles entières disparaissent en moins d'une semaine. D'horribles épidémies font cortége au démon de la faim, et le fatalisme oriental devient le complice muet de ces scènes de désolation, de pestilence et de mort ; car il remplace par une résignation inerte et passive les éléments de résistance qui

ne manquent jamais en Europe. Quand le pauvre Indien a partagé avec ses enfants son dernier morceau de pain, lorsqu'il a tué, pour vivre encore quelques jours, le dernier bœuf de son troupeau, il s'assied sur la borne de son champ, la face tournée du côté du soleil levant. Il invoque ses dieux sourds à sa prière; il écoute les vagues rumeurs des solitudes; il croit sentir dans ses entrailles le bec et les griffes des vautours qui planent sur sa tête en dé crivant des courbes infinies; il entre dans la mort comme dans un rêve; il baisse la tête; il ferme les yeux et il meur t

... » O mon ami! vous que j'ai vu pleurer de saintes larmes en songeant que, malgré tous vos efforts, vous ne pouviez adoucir les souffrances des pauvres de votre paroisse, que diriez-vous, si vous vous trouviez comme moi en présence de ces spectacles navrants, si vous rencontriez à chaque pas sur votre chemin ces figures hâves, décharnées, exsangues, ces squelettes errants qui n'ont plus qu'un souffle à exhaler pour être des cadavres?... Mais je me reproche de trop insister sur ces affreux détails; mieux vaut vous présenter et vous recommander, à tout hasard, le jeune messager qui vous portera cette lettre, si le bon Dieu le protége, s'il ne succombe pas en route aux suites de ses longues journées de détresse et de faim.

» Il est le dernier survivant d'une nombreuse famille que j'avais eu le bonheur de convertir aux pures clartés de l'Évangile. D'autres misères m'avaient appelé sur un

autre point de la côte de Coromandel. A mon retour, il ne restait plus que cet enfant! Et mes ressources étaient épuisées! Et je souffrais déjà d'un mal que je bénis, si, en dépit de mon indignité, il m'ouvre les portes du ciel! Alors, il m'est venu une idée; cet enfant, que j'ai baptisé, à qui j'ai donné mon nom de Xavier, m'avait frappé, non-seulement par son intelligence précoce, mais par ces sentiments naturels de pitié, de tendresse chrétienne, que nous distinguons si vite, et qui n'ont rien de commun avec la conversion machinale et approximative de ces pauvres âmes saturées de ténèbres. Je me suis dit que, s'il demeurait huit jours de plus dans cet air cadavérique, dans cette atmosphère empestée, il achèverait de mourir, et que je n'avais plus le moyen de le faire vivre. L'arracher au fléau implacable, le sauver, faciliter son départ, trouver en lui un mandataire qui n'aurait qu'à se montrer, à raconter ses douleurs, à parler par votre bouche, pour que notre généreuse France se sentît émue de pitié, tel fut mon projet, qui m'apparut d'abord comme chimérique. Comment ai-je réussi? Je n'en sais rien; la charité a seule le secret de ces prodiges. Mon jeune catéchumène, miné par de longs jours d'inanition et de fièvre, pourra-t-il résister aux fatigues du voyage? Je l'ignore, mais j'ai confiance en Dieu. Dès le début de cette crise terrible, je lui ai offert ma vie; il l'a acceptée; ce sera la rançon de Xavier... Car j'oubliais... à vous je puis le dire en vous demandant vos prières...

Je vous lègue cet enfant; je n'ai pas quinze jours à vivre!

» S'il arrive jusqu'à Marseille, c'est le salut. Je connais cette trop charmante ville; j'y ai passé trois ans avant d'être missionnaire; si la part du Diable y est considérable, les belles âmes et les bonnes œuvres y abondent. J'indique à Xavier deux ou trois portes où l'on frappe à coup sûr; il sera reçu à bras ouverts, hébergé, consolé, restauré, et ses nouveaux bienfaiteurs lui paieront le parcours de Marseille à Paris. Une fois chez vous, dans cette maison bénie de la rue Garancière, je suis tranquille. Vous jugerez, dans votre sagesse, s'il y a lieu de prendre l'initiative d'une souscription au profit de nos affamés. Resterons-nous tout à fait en arrière de la protestante Angleterre? Je sais bien que l'Angleterre monarchique est riche et que la France républicaine est ruinée; mais où serait le mérite, si on ne donnait que le superflu?

» Et maintenant, cher et fidèle ami, adieu! Nous ne nous reverrons plus en ce monde! Pour les enfants du siècle, l'idée de mourir à Bellary, dans l'extrême Orient, tandis que vous êtes à Paris, serait cruelle. Mais pour nous, qu'importe? Les diverses parties du monde ne sont que les chapelles d'une même église, réunies sous la main divine. Adieu! adieu!

» Bellary, 3 octobre 1877.

» LE P. XAVIER M... »

Je laissai tomber sur la table cette lettre qui devenait une relique; puis, calculant en idée les jours et les distances, je dis au jeune Hindou :

— A l'heure où nous parlons de lui, il doit être mort?

— Il est mort, j'en suis sûr, je l'ai vu en rêve! me répondit-il sans hésiter; et je vis dans ses beaux yeux ranimés le rayonnement d'une flamme surnaturelle.

Cette fois, mon émotion était au comble, et je ne pus que murmurer :

— Un saint! un martyr!

— Oui, un martyr! un saint! reprit Xavier d'une voix suffoquée par les larmes. Dans cette lettre, il ne dit pas comment et pourquoi il meurt. Pour nous secourir de son mieux, il ne mangeait pas plus que nous... sa faiblesse était extrême; il pouvait à peine se traîner. Tout à coup, il apprend qu'une épidémie sévit sur la côte... il y va; il soigne les malades, il en sauve quelques-uns; il redouble de privations ; il consume ses dernières forces; il respire un air empesté, et, six semaines après, lorsqu'il nous revient, le pauvre saint homme n'était plus reconnaissable... La mort avait pris possession de sa victime... C'est pourtant dans cet état — presque à l'agonie! — que le Père a eu le courage de s'occuper de moi, d'écrire cette lettre, de quêter pour moi, de me pourvoir du néces-

saire... Mes parents mes frères, mes sœurs, étaient morts... Je croyais n'avoir plus qu'à les suivre... La faim et la fièvre me dévoraient... Vous savez le reste!...

Et il se remit à pleurer.

— Xavier, lui dis-je en m'emparant de ses mains brûlantes, il ne faut pas que l'œuvre de votre bienfaiteur demeure incomplète. Son souvenir doit vous fortifier, et non vous abattre. J'ai l'honneur de connaître l'admirable prêtre à qui il vous adresse; je joindrai quelques lignes à sa lettre... En attendant, puisque la Providence m'a placé sur votre chemin, je me charge de vous... Vous n'avez pas besoin d'aller frapper aux deux ou trois portes que vous a désignées le Père... Elles n'ont, hélas! que trop d'occasions de s'ouvrir... Après tout, la dépense n'est pas lourde; nous y suffirons aisément, mes amis et moi.

Il fit un geste pour me remercier; je poursuivis :

— Ne me remerciez pas! En échange de ma bonne volonté, voici ce que je vous demande... Nous sommes à samedi soir... Demain matin, allez entendre la messe à Notre-Dame-de-la-Garde, et priez pour la France. Vos prières seront meilleures que les nôtres... il me semble que vous nous rapportez quelque chose de l'âme du Père Xavier... Au lever du soleil, rendez-vous sur la plage, et en route!

Il me dit *oui* avec une effusion touchante, et, comme il tombait de lassitude et de sommeil, j'ajoutai : « Cher enfant, pas un mot de plus! allez bien vite vous coucher!... »

Le lendemain, Marseille se réveillait sous les rayons d'un soleil de novembre, dont Paris se serait fort bien arrangé pour son mois d'avril. Quand notre climat consent à être beau, il est merveilleux. Aucune expression ne saurait rendre l'idéale splendeur de cette matinée d'automne, qu'un charmant caprice de la nature revêtait de toutes les grâces printanières. Une ligne fumeuse, découpée çà et là par quelque blanche voile latine, marquait ou plutôt estompait l'horizon dont les dernières profondeurs se perdaient dans la brume, et séparait ou plutôt confondait les deux azurs; l'azur pâle du ciel qui se colorait et se réchauffait à mesure que montait le soleil; et l'azur glauque de la mer, dont chaque vague, à peine réveillée de sa douce somnolence, semblait contenir un diamant. Un léger frisson de gelée blanche, qui se dissipait peu à peu à chacun de nos pas sur cette pente si abrupte et si raide, ajoutait encore à ces impressions pénétrantes. Le murmure de la lame, roulée en feuille d'acanthe, qui venait caresser les rochers de la Corniche, nous arrivait aussi faible et aussi régulier que le souffle d'une femme endormie. La Méditerranée, en ces moments, a des harmonies exquises, des mollesses orientales, des coquet-

teries de sultane, des langueurs de berceuse assoupie.

Quand nous eûmes atteint le plateau qui domine la ville et gravi le grand escalier qui aboutit à l'entrée de la Crypte, mes regards redevinrent jeunes pour admirer le panorama sublime qui s'étendait à nos pieds. Les navires, les felouques, les barques se balançaient lentement sous une brise imperceptible, comme une futaie flottante. Une gaze transparente courait le long des îles de Pomègue, d'If et de Ratonneau, et les jeux de la lumière, avec leur infinie variété de nuances et de demi-teintes, suppléaient la végétation absente sur ces montagnes lointaines, belles de leur pittoresque nudité. Plus près de nous, sur les collines de Montredon, la sévère âpreté, les rudes contours des contreforts, des ravins et des cîmes contrastaient avec la sombre et vigoureuse verdure des essences résineuses qui s'étendaient à leur base, tapissaient les premiers plans et cachaient à demi de magnifiques villas ou de délicieux chalets. Mais les minutes s'écoulaient, et nous ne devions pas nous laisser absorber par les beautés du paysage. Nous entrâmes dans l'église souterraine, celle qui s'enfonce obscurément sous la grande et monumentale *Notre-Dame*, comme pour mieux garder le secret des miracles de foi, des élans d'espérance, des explosions de gratitude, des tressaillements de terreur, dont elle reçoit la confidence. Le scepticisme le plus hautain ne tiendrait pas contre les spectacles que nous offre, chaque matin, cette chapelle.

C'est, par excellence, le sanctuaire populaire. Les murailles sont couvertes d'*ex-voto*, mille fois plus émouvants dans leur simplicité naïve que de froids tableaux d'église commandés par un ministre bel-esprit à un artiste incrédule. Des centaines de cierges scintillent dans l'ombre, comparables à des étoiles dans un ciel d'hiver. Des femmes de pêcheurs et de marins, des soldats chevronnés et balafrés, des ouvriers du port, des matelots échappés à de grands périls, s'agenouillent sur ces dalles et viennent prier la *Bonne-mère*, tantôt de protéger leur mari ou leur fils, tantôt de guérir leurs blessures, tantôt d'adoucir leur pauvreté. Nulle part, la prière n'est plus humble et plus fervente, plus étrangère aux solennités ou aux vanités de ce monde; et, si elle a le droit d'être exaucée, c'est là.

Nous étions entrés depuis quelques instants, lorsque j'entendis tout près de moi le frôlement soyeux d'une robe, moins plébéienne évidemment que celles des brunes habituées de Notre-Dame-de-la-Garde. Je me retournai et je reconnus une femme, descendue, la veille, à l'hôtel du Louvre et de la Paix. Je la supposais Parisienne, et je ne me trompais pas. Bien qu'elle fût jeune encore et poétiquement belle, il était facile de deviner qu'un profond chagrin effaçait en elle tout sentiment de jeunesse, d'élégance et de beauté. Sa taille souple s'affaissait sous un fardeau invisible: sa tête fine, délicate, aristocratique, d'un dessin aussi pur

que les bas-reliefs d'Égine ou le type favori de notre peintre Prudhon, se voilait incessamment de tristesse et de deuil. Sa pâleur avait les tons d'un marbre de Paros sur lequel des larmes auraient coulé. Ses yeux, d'un vert étrange, d'un vert de mer, faisaient songer à deux rayons entre deux ondées. Ses cheveux noirs, entremêlés de quelques fils argentés, révélaient bien des heures d'angoisse, bien des nuits d'insomnie passées au chevet d'un lit de mort ou de souffrance. Un moment après, en la voyant prier, j'achevai de comprendre : ce n'était plus une femme, c'était une mère. Comme, dans ce simple récit, je ne cherche pas les effets de surprise, je dirai tout de suite ce que j'ai su une heure plus tard. Veuve d'un riche banquier de Paris, elle allait retrouver à Cannes sa fille unique, menacée d'une maladie de poitrine; elle s'était arrêtée à Marseille pour accomplir le pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Garde...

Quand nous sortîmes, la sainte patronne des faibles, des affligés et des pauvres m'envoya une inspiration dont je n'avais pas à me méfier. J'eus l'idée d'associer à ma bonne œuvre cette femme inconnue, de l'intéresser à mon petit Hindou. Je me tins avec lui près du bénitier, et, quand elle passa, mon doigt lui offrit une goutte d'eau bénite, pendant que je m'inclinais avec une vive expression de sympathie et de respect.

Elle devina que je désirais lui parler, et au seuil de la crypte, elle ralentit sa marche. Je la précédai de quelques pas, accompagné de Xavier qui s'était accroché à un pan de ma redingote. Arrivé au bas de l'escalier extérieur, je fis halte; puis, m'avançant vers l'étrangère, et lui montrant mon jeune compagnon, je lui racontai son histoire aussi brièvement que possible, non sans lui demander pardon de tout ce que ma démarche avait d'insolite. — « Oh! veuillez m'excuser, madame! lui disais-je. Sur la place Saint-Sulpice, je n'oserais pas même vous saluer; mais ici... au sortir de ce sanctuaire, en face de cet horizon!... D'ailleurs, mon pauvre Hindou vient de si loin et il a tellement souffert, qu'il me transporte à mille lieues de nos convenances mondaines. J'aurais dû cependant, pour commencer, avoir l'honneur de vous remettre ma carte. »

Je la lui présentai; elle y jeta les yeux, et s'adressant à Xavier avec un inexprimable accent de bonté :

— Mon cher enfant, lui dit-elle, vous êtes recommandé par un saint à un autre saint, notre cher curé de S... Je suis, depuis quelque temps, sa débitrice pour une somme assez rondelette... Je ne savais comment la lui faire parvenir... C'est à vous que je vais la confier ; vous prélèverez là-dessus tout ce dont vous aurez besoin pour votre voyage, et vous remettrez le reste au curé; il en fera l'usage qu'il jugera convenable...

En même temps, elle tira de son très-élégant petit sac

de cuir de Russie un joli billet de banque. Xavier était ébahi, il ne savait plus même remercier ; il allait se trouver trop riche ! Mais avant de laisser tomber le billet dans ses mains tremblantes, elle ajouta :

— Seulement, j'y mets deux conditions : La première, mon enfant, vous dont les prières doivent être bien bonnes, c'est que vous prierez votre parrain, votre patron, pour ma bien-aimée Antoinette, ma fille, mon trésor, mon unique joie en ce monde.

Ici la voix lui manqua ; elle se fit violence pour ne pas éclater en sanglots. En contemplant cette noble figure qui se détachait sur le bleu du ciel, on eût dit la statue de la Douleur inclinée sur un berceau... ou sur un cercueil.

Mais les graces de la femme d'élite, de la Parisienne de race, prévalurent un moment contre les angoisses maternelles ; se tournant vers moi, et ébauchant un sourire :

— Et vous, monsieur, me dit-elle, la seconde condition... ne l'avez-vous pas devinée ?...

— Hélas ! non, madame !

— C'est que vous raconterez aux lecteurs de la *Gazette de France* l'histoire des DEUX XAVIER.

Et hâtant le pas, elle disparut bientôt sous les platanes du Cours, que les républicains appellent cours Puget, les impérialistes cours Bonaparte, les grincheux cours *Buonaparté,* et les rêveurs, cours de philosophie, de politique et d'histoire.

O éternelle infirmité de notre misérable nature ! incorrigible vanité de la famille littéraire ! En cet instant où je me croyais bien loin des intérêts d'amour-propre et des frivolités mondaines, où cette radieuse atmosphère me rendait le ciel presque visible, une idée *chatouilla de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.*

Je n'étais pas tout à fait un inconnu pour cette femme ! Elle avait entendu prononcer le nom du vieux critique invalide qui signe Armand de Pontmartin !

XVI

LE

JOUR DE L'AN QUAND MÊME[1]

7 décembre 1877.

Avant tout, rendons hommage à ces artistes de race, à ces éditeurs illustres, à ces rois ou à ces présidents de la typographie française, qui comprennent et pratiquent la vraie manière de lutter contre les heures de péril social et de crise! Tandis que d'autres, habitants ou voisins de la rue du Sentier de traverse, proches parents de Joseph Prudhomme qui se servait de son sabre d'honneur pour donner des leçons au pouvoir, demandent doucereusement s'il n'y aurait pas moyen de nommer une commission, qui déléguerait une sous-commission, laquelle se-

1. *Le XVIIIe siècle*, Firmin Didot.

rait chargée d'étudier les causes du malaise de notre industrie et de notre commerce, — à peu près comme si un groupe de médecins, assistant un malade à l'agonie, se consultait pour savoir si la mauve n'est pas préférable à la petite centaurée, — la maison Didot imite le *justum et tenacem propositi virum* d'Horace, et elle en a d'autant plus le droit que ses presses ont certainement publié deux cents traductions ou éditions du poëte Tibur. Aussi bons citoyens que dévoués à leur art, MM. Didot et leurs collaborateurs ont regardé le jour de l'an bien en face sans se laisser distraire ou décourager par les sinistres rumeurs de la politique, du Parlement et de la rue; ils ont considéré comme un devoir de recevoir ce pacifique souverain avec tous les honneurs dus à son rang et d'oublier la concurrence que pourraient lui faire d'autres souverains moins aimables, acharnés à réclamer d'autres étrennes plus ruineuses. De cette bonne et patriotique pensée sont résultées, comme toujours, des merveilles, notamment l'admirable volume que j'ai sous les yeux : LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, au triple point de vue des lettres, des sciences et des arts; la prose du bibliophile Jacob, recommandée à notre esprit par son mérite, à nos regards par des dessins et des gravures qui font revivre toute une époque; à nos souvenirs par les noms de Voltaire et de Jean-Jacques, de Montesquieu et de Diderot, de Buffon et de d'Alembert, de Cassini et de Clairaut, de Watteau et de Largillière, de Boucher et de

Greuze, de Chardin et de Joseph Vernet, de Bouchardon et de Coustou, de Pigalle et de Houdon, de Cochin, de Moreau, de Debucourt et de bien d'autres.

Vous connaissez et peut-être vous ai-je déjà rappelé un des spirituels paradoxes de madame Delphine de Girardin : « Voici, disait-elle, deux sommes égales : l'une entre les mains austères d'une dame de charité, l'autre entre les jolis doigts d'une belle mondaine ; l'une consacrée tout entière à faire l'aumône, l'autre employée à donner un bal. En définitive, le bal fait plus de bien que l'aumône. » — Peut-être en parlait-elle avec un peu de partialité féminine ; mais enfin, quand elle avait énuméré la quantité de couturières, de modistes, de fleuristes, de tailleurs, de tapissiers, de lingères, de glaciers, de cafetiers, de restaurateurs, de pâtissiers, de coiffeurs, de confiseurs, de lampistes, d'ouvriers et d'ouvrières de toutes sortes, qui prélevaient sur les splendeurs de cette fête leur part de travail et de bénéfices, on était presque de son avis. Je me crois beaucoup plus sûr de mon fait en affirmant qu'il n'existe pas de plus belle charité que celle-là ; publier un livre qui est une œuvre d'art, faire concourir à cette œuvre un nombre considérable d'hommes distingués ayant eux-mêmes sous leur direction et sous leurs ordres des représentants de toutes les classes laborieuses. Pendant ce temps, les tribuns pérorent, crient, menacent, rugissent, sonnent l'alarme, inquiètent les riches, surexcitent les pauvres, enveniment les plaies,

aggravent les dissidences, épouvantent les capitaux, paralysent les affaires, aiguisent les haines, font du malaise une fièvre chaude, du conflit une bataille, de la querelle un duel à mort, du coup de vent une tourmente. La Révolution a retranché onze ans à ce XVIIIe siècle qui l'avait faite. Combien en retranchera-t-elle au nôtre? Que lèguera-t-elle au XXe? Hélas! notre malheureuse France, en de pareilles mains, aura-t-elle un XXe siècle?

M. Paul Lacroix, — le bibliophile Jacob, — est passé maître, — qui l'ignore? — dans l'art difficile de s'emparer d'un sujet immense, d'en grouper les masses principales, de mettre en relief les points culminants, de concentrer dans un espace déterminé ce qui pourrait défrayer cent volumes, de nous montrer une époque par ces côtés extérieurs qui se prêtent tout naturellement aux *illustrations* pittoresques. Cette fois, il rencontrait une difficulté de plus, dont il a vaillamment triomphé.

Si l'on m'accorde que la série des siècles qui composent l'histoire ou la généalogie d'un grand pays est comparable à une famille, on me permettra d'ajouter que, dans la famille française, le XVIIIe siècle réalise le type de l'enfant gâté et terrible, de l'aimable mauvais sujet à qui l'on pardonne en faveur de son esprit et de sa grâce. Il raisonne à tort et à travers, mais il donne à ses folies un tour si ingénieux et si amusant que l'on a peine, tout en le blâmant, à se défendre d'un sourire; une jolie boutade désarme les grondeurs et les sages; un bon mot donne le

change sur une idée fausse ou dangereuse. Il est dissipateur, insouciant, frivole, mécréant, railleur, joueur, libertin; mais il s'y prend d'une façon si élégante ou si plaisante que les douairières murmurent: « Il est charmant! » et que l'on est tenté de créer à son profit une morale particulière où les agréments du vice balanceraient les rigueurs de la vertu. Il mange, comme Jean La Fontaine, son fonds avec son revenu; il court gaiement à sa ruine sur un chemin semé de fleurs, et peu s'en faut que ses créanciers ne lui fassent cortége en le remerciant de les ruiner avec lui. Il se marie pour donner une femme à son voisin, sauf à lui prendre la sienne. Il traite le mariage comme une joviale ironie, et, s'il est menacé de subir la peine du talion, il réussit à faire de son infortune conjugale une spécialité de grand seigneur. Que lui importe d'ailleurs ? ses maîtresses ont de si beaux yeux, la taille si fine, le pied si mignon, les dents si blanches, le regard si vif, la mouche si délicieusement assassine, le teint si bien relevé par un soupçon de rouge ! Ses soupers sont si à la mode ! ses fêtes si brillantes ! Quand ses lustres s'éteignent, il allume un feu d'artifice, et tous ses beaux esprits se cotisent pour que rien ne manque au bouquet. Par malheur, les années s'écoulent; le voilà ridé, cassé, perclus, voûté, si chancelant qu'il lui semble que le sol tremble sous ses pas. Il a vieilli avant l'âge; il meurt avant d'avoir su vieillir, et sa mort est si tragique, que l'on pro-

nonce tout bas le mot de suicide. Alors on ne rit plus!

Oui, mais dans sa période de magnificence, d'étourdissement et d'éclat, ce siècle a eu ses philosophes, ses poëtes, ses conteurs, ses amuseurs, ses artistes, ses décorateurs; et, pour se conformer aux goûts du maître, que de licences! que de hardiesses! Parfois, quel dévergondage! Puisque la loi divine nous gêne, déclarons la guerre au bon Dieu! Puisque la mythologie nous offre de voluptueux modèles, soyons païens, non pas même comme Virgile et Homère, mais comme Ovide et Tibulle! La littérature de ces boudoirs ne peut plus être celle de madame de Lafayette et de madame de Sévigné. Nous avons à commander des tableaux, des dessins, des gravures, des plafonds, des statues, des statuettes, des terres-cuites; ne pensez-vous pas que tout cela doit être en harmonie avec ces mœurs légères, avec ces chansons amoureuses, avec ces poésies érotiques, avec ces intrigues d'un jour, ces caprices d'une heure, ces pèlerinages à Paphos et à Cythère, ces fragiles alliances entre l'esprit qui ne croit à rien et les sens qui absorbent tout? Vous voyez d'ici le péril pour un écrivain qui veut que son livre puisse s'associer aux honnêtes joies du jour de l'an, renseigner l'adolescence, circuler de main en main, séjourner sur la table de famille, répondre à des curiosités virginales, sans que les imaginations les plus ombrageuses aient à redouter ou même à deviner ces inquiétants voisinages. Eh bien! le bibliophile Jacob a su aborder avec un tact si

parfait ces questions délicates, que bon nombre de ses pages ont la portée d'une leçon, sans qu'on puisse l'accuser d'avoir empiété sur le domaine de la polémique. Lisez, par exemple, un de ses plus importants chapitres : LA PHILOSOPHIE. Que d'écueils, mais aussi quelle fermeté et quelle mesure ! l'*Encyclopédie*, cette tour de Babel de l'esprit moderne, ouvrant à toutes les variantes de l'impiété scientifique et philosophique ses portes en carton-pierre, ses gigantesques assises, son péristyle monumental, ses voûtes mornes et glaciales comme un corps sans âme, une intelligence sans cœur et un temple sans Dieu ; Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvétius, d'Alembert, d'Holbach et leurs disciples s'acharnant à la destruction du christianisme, se glissant, comme des voleurs nocturnes, dans le sanctuaire pour en éteindre les lampes et jouer avec les vases de l'autel ; substituant à nos dogmes, celui-ci un vague déisme, celui-là l'athéisme absolu, le troisième une table de géométrie, le quatrième une apothéose de la Religion naturelle aux dépens de la Religion révélée ; menant de front deux propagandes, celle qui supprime les croyances pour démuseler les passions, et celle qui flatte les passions pour avoir meilleur marché des croyances. D'autre part, une société qui ne sait plus et ne veut plus se défendre ; des pouvoirs qui se font complices de leurs agresseurs, et qui abusent de leur force en cessant d'être convaincus de leur droit ; des institutions comparables à ces édifices qui s'écroulent, et qui,

en s'écroulant, écrasent encore quelques passants; des priviléges d'autant plus révoltants que les privilégiés se divertissent de ce qui amuse les victimes; des violences d'autant plus odieuses qu'elles s'exercent au nom de vérités dont se moquent les bourreaux; des livres condamnés et brûlés par des magistrats qui en gardent amoureusement un exemplaire dans leur poche; un Roi chez qui des lueurs de bon sens et des retours à la tradition sont constamment paralysés par une indolence sultanesque; des favorites que la logique de leur opprobre range dans le parti des corrupteurs; des hommes de cour qui sont forcés d'être impies pour que rien ne les dissuade d'être vicieux; — que de contrastes à indiquer! que de nuances à fondre! Que de médailles dont on ne peut regarder le revers sans une profonde impression de douleur et de honte!...

La plupart des auteurs contemporains nous ont soumis à un tel régime, que nous nous serions contentés d'une neutralité bienséante. Il y a mieux, beaucoup mieux dans cette belle monographie du *XVIII[e] Siècle*. Sans déserter un moment la cause de l'humanité, de la civilisation et du progrès véritable, le bibliophile Jacob ne capitule jamais avec le mensonge, le sophisme, et l'erreur. Voyez l'épisode de Calas, de Sirven et de La Barre. Ici il faut le dire bien haut, Voltaire avait raison; il personnifiait avec une éloquence plus ou moins sincère les premières révoltes de la conscience publique contre ces cruautés

judiciaires, contre cette intolérance officielle, à peine excusable ou explicable dans les siècles de lutte religieuse et de foi. M. Paul Lacroix ne se laisse emporter ni par sa pitié pour les clients, ni par son admiration pour l'avocat, ni par son indignation contre les persécuteurs. Il sait où nous ont menés ces étalages de *sensibilité* et d'humanité, qui devaient, trente ans plus tard, aboutir à une effroyable barbarie. — « Voltaire, nous dit-il, saisissait habilement toutes les occasions d'ajouter à son auréole de gloire littéraire une couronne plus rayonnante encore, qu'il se fit décerner par acclamation dans le temple de la Philosophie; cette couronne était celle de la tolérance et de l'humanité...» — « Ce serait un crime, écrivait Voltaire, de perdre l'occasion de rendre le fanatisme exécrable. » — Et l'historien ajoute excellemment: « On ne sait que trop ce que les philosophes entendaient par *fanatisme.* »

Plus loin, à propos du chevalier de la Barre: — « Voltaire prit en mains la défense du déplorable auteur d'un acte de folie irréligieuse; il réussit, sans doute, par ses fougueuses protestations, à exciter la pitié en faveur du triste héros de ses tristes doctrines, mais il ne le justifia pas. » — Voilà la note exacte.

Puisque nous en sommes à cette justesse de ton, heureusement maintenue par le bibliophile Jacob, j'ai envie, ne fût-ce que pour varier mon discours, de lui adresser une petite chicane. Il se rattache comme moi — mieux que moi, — au grand mouvement *romantique* de 1830,

qui vient d'être remis en honneur par le succès de la reprise d'*Hernani*. Dès lors, je m'étonne qu'il juge certaines œuvres du XVIIIe siècle littéraire comme les aurait jugées M. de Jouy ou M. Jay. Je croyais, par exemple, la *Henriade* condamnée désormais sans appel. Ce poëme, qui ferait geler une chaudière, prouve mieux que tous les raisonnements à quel point les Français ont peu la tête épique. J'en dirai autant de Jean-Baptiste Rousseau, de Le Franc de Pompignan et de tous les lyriques de ce temps-là, qui ont cessé d'exister le jour où Lamartine et Victor Hugo ont écrit leurs premiers vers. J'avoue que *Vert-Vert* et le *Lutrin vivant* m'ont toujours paru médiocrement drôles. Quant aux poëmes en prose, — *Sethos*, *Bélisaire*, *les Incas*, *les Bataves*, *Gonzalve de Cordoue*, — et aux poëmes didactiques, *les Saisons*, *les Mois*, *l'Agriculture*, etc., etc., — c'est à mettre tout le paquet dans un sac et à le jeter, par une froide nuit de décembre, dans le fleuve Léthé. Passe encore pour les tragédies de Voltaire! Elles ne sont plus jouables; elles sont ennuyeuses, fausses, déclamatoires, gonflées de maximes et de tirades, mi-partie de prêche et de roman; mais elles ont trop profondément marqué leur empreinte et leur date pour qu'il soit permis de les oublier. Étudiées comme œuvres d'art, on ne saurait en dire assez de mal; considérées comme machines de guerre, on est obligé de les compter.

L'auteur a le droit de me répondre que ces nuances

seraient spécieuses et désirables dans un ouvrage de littérature raisonnée, où la nomenclature le cède à l'analyse, où les œuvres et les hommes sont examinés par le dedans, c'est-à-dire par les conditions essentielles, intérieures, persistantes, de leurs défauts ou de leurs mérites, de leur durée ou de leur déchéance, et non pas par le dehors, ou, en d'autres termes, par ce qui reste acquis à l'histoire littéraire; une figure, un succès, une chute, une date, un nom. En effet, il s'agit ici d'un tableau d'ensemble, et un tableau montre ce qu'un livre discute. La prose ne demande qu'à se fondre avec l'*illustration*, et l'*illustration* n'est pas forcée de dire ce qu'elle pense de ce qu'elle reproduit. Rien de plus juste; cependant, s'il est vrai, comme on ne saurait le nier, que ce diable de XVIIIe siècle ait donné à la littérature française des choses exquises, étincelantes, superbes, immortelles, on aurait pu, ce me semble, faire deux grandes parts; à gauche, pour mémoire, dans le même tas, en deux ou trois pages, tout ce qui n'a pas mérité de survivre; depuis Gentil-Bernard jusqu'à l'abbé Terrasson, depuis Colardeau jusqu'à Bitaubé, depuis Dorat jusqu'à Saint-Lambert, depuis le Voltaire de la *Henriade* et de l'*Écossaise* jusqu'au Montesquieu du *Temple de Gnide;* — à droite, les chefs-d'œuvre, *Gil-Blas*, les *Lettres Persanes*, l'*Esprit des lois*, la *Correspondance* de Voltaire, ses *Contes* en prose et en vers, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, M. de Buffon pour le *decorum*, quelques pages (bien peu) de Jean-

Jacques-Rousseau, par habitude, et comme trait d'union avec Châteaubriand et George Sand; du Diderot, du Chamfort et du Rivarol à petites doses; Vauvenargues, Gilbert, Beaumarchais, et votre très-obéissant serviteur qui sera demain votre maître, Figaro! — Ou bien, si ce partage avait paru trop difficile, trop sujet à des subdivisions, à des fractionnements parcellaires, ne rien changer à ces chapitres; les faire suivre d'un *post-scriptum* qui nous aurait rappelé que le siècle de René et de Jocelyn, des *Méditations* et des *Feuilles d'automne*, d'Augustin Thierry et de Tocqueville, de Guizot et de Victor Cousin, de *Rolla* et d'*André*, de Villemain et de Sainte-Beuve, de Balzac et de Mérimée, de Berryer et de Lacordaire, de Lamennais et de Montalembert, de Sandeau et de Théophile Gautier, pouvait, sans encourir le reproche de présomption ou d'injustice, rayer de sa mémoire les gros poëmes et les petits vers, les odes et les héroïdes, les essais de critique et d'histoire, les élégies et les cantates, les tragédies et les discours du siècle précédent.

En revanche, dès que nous arrivons aux chapitres plus spécialement artistiques de ce splendide volume, nous ne pouvons qu'admirer et applaudir. Que de richesses! Et que d'heureux échanges entre le texte et les gravures! On dirait parfois que l'écrivain est *imagier* et que les dessinateurs sont historiens. Nous ne pouvons nommer tous ces peintres que la mode a repris sous son patronage, dont la plupart ont inspiré à Diderot des pages

pleines de couleur et de feu, et dont les ouvrages servent de transition entre l'austère beauté d'Eustache Lesueur, le charme poétique de Nicolas Poussin, la pompeuse majesté de Charles Le Brun, et la réaction classique, le retour à l'antique et au *nu*, inauguré par Vien, David et leurs élèves. En nous bornant aux célébrités les plus authentiques, nous pourrions reconstruire la vie sociale et la vie intime au XVIIIe siècle, d'après tel ou tel de ces artistes et de ces tableaux ; il nous suffit de les regarder pour faire la part des diverses classes de cette société qui conservait encore quelques parties sérieuses et saines et où la bourgeoisie, sauf à se rattraper plus tard, pratiquait les vertus négligées par la noblesse et la cour. Toute proportion gardée, les Vanloo sont à Lesueur et au Poussin ce que les Carrache furent à Léonard de Vinci et à Paul Véronèse. Peintres de décadence malgré quelques beaux portraits, ils restent à peu près étrangers à l'art vraiment original et caractéristique du XVIIIe siècle. Watteau, Boucher et Fragonard, le *trio* des grâces ! non pas peut-être des grâces décentes — *gratiæ decentes !* — plus ou moins voilées de leur chaste nudité, mais des grâces ajustées aux goûts de ce néo-paganisme qui demandait à la mythologie ses modèles ; coquettes, galantes, souriantes, court vêtues, avec un grain d'effronterie qui ne nuit pas à leurs succès ; faites *à peindre* pour se baigner dans les bassins de Versailles, pour se jouer dans un décor de théâtre pêle-mêle avec les grandes dames et les nymphes

d'opéra; confidentes des amours faciles, compagnes des Faunes et des Silvains du *Tapis-Vert*, à demi cachées dans des massifs de fleurs artificielles, foulant de leurs pieds légers des gazons en velours, des allées humides d'eau de rose, chuchotant à l'oreille des courtisans et des marquises le secret des divinités bocagères, associant les fêtes mondaines aux souvenirs de la Fable, ignorantes de tout ce qui n'est pas le culte du plaisir et le rendez-vous sans lendemain. Néanmoins, le siècle n'est pas tout entier, quoi qu'on en dise, dans ces fugitives et voluptueuses élégances; laissons le public de Watteau et de Boucher s'embarquer pour l'île de Cythère ou assister à la toilette de Vénus. Voici Joseph Vernet, sérieux, laborieux, infatigable, passionné pour son art, digne d'un triple honneur; il a inspiré à Louis XV un de ses rares bons mots: « Et Vernet donc? » — Ses tableaux de marine n'ont pas été surpassés par notre école moderne, et son petit-fils Horace a glorieusement ajouté à l'éclat de son nom sans le faire oublier.

C'est un des traits distinctifs du XVIIIe siècle, surtout à son déclin, que le sentiment, ou, pour parler le langage du temps, la *sensibilité* persiste à réclamer ses droits à mesure que la religion du plaisir s'amuse à dessécher les imaginations et les âmes. Le peintre de la sensibilité, c'est Greuze, dont on se dispute aujourd'hui à prix d'or les moindres toiles; Greuze, dont nous connaissons tous les scènes ingénieuses ou pathétiques, popularisées par la

gravure. Chardin, lui, est le peintre de la vie bourgeoise, recueillie, contenue, intacte, encore inaccessible aux brillants désordres des existences aristocratiques; aimable et paisible mélange de familiarité et de gravité, se complaisant dans son intérieur en de menus détails domestiques qui associent la *nature morte* à des figures sédentaires; doucement éclairée d'un demi-jour, dont on ne sait pas s'il vient du foyer de famille ou d'un rayon de soleil glissant à travers les rideaux de la fenêtre. Que de noms j'aurais à citer encore, d'après le bibliophile Jacob et les *illustrations* de son livre! Coypel, Pater, Largillière, Lancret, Oudry, Desportes, Parrocel, Lantara! Mais l'espace me manque, et je m'aperçois trop tard que je n'ai rien dit de la sculpture, de la gravure, de l'architecture, de la musique, de la céramique, des arts d'ameublement, de tout cet ensemble si savamment traité et reproduit dans ce volume. On ne saurait pourtant refuser à la sculpture une supériorité qui se continue de nos jours et qui ne s'est presque pas interrompue. Certes, notre époque peut être fière de compter des statuaires tels que Mercié, Chapu, Dubois, Falguière et leurs émules. Mais Coysevox! Coustou! Bouchardon! Pigalle! Allegrain! Mais Houdon, Houdon, l'auteur de la prodigieuse statue de Voltaire! Allez ce soir au foyer du Théâtre-Français, et vous direz comme moi, que Voltaire est bien plus vivant dans ce marbre incomparable que dans la *Henriade* ou dans l'*Orphelin de la Chine*.

Si la musique et l'architecture françaises, contemporaines de Diderot et de d'Alembert, peuvent être reléguées au second plan, la gravure est exquise, la céramique est charmante, et le plus bel éloge à faire de l'ameublement est de regarder autour de nous quand nous entrons dans un appartement digne de l'approbation des artistes, remarquable par son élégance et son style. La République, l'Empire et la Restauration n'y ont pas laissé de trace; on dirait que Louis XV et Louis XVI y recommencent un nouveau règne. On retrouvera tous ces modèles dans l'ouvrage publié par la librairie Firmin Didot. Mon étude si incomplète est cependant assez explicite pour intéresser à cette magnifique publication quiconque, au milieu de nos funestes entraînements vers un avenir formidable et inconnu, ne consent pas à briser les derniers liens qui nous rattachent au passé. Ce passé, dont les vieillards d'aujourd'hui ont rencontré, dans leur enfance, quelques acteurs et quelques témoins, il ne faut l'accepter que sous bénéfice d'inventaire. Remercions le bibliophile Jacob d'avoir procédé à cet inventaire avec tant d'équité et de sagesse. Surtout, après avoir contemplé, à la page 311, le *Retour sur soi-même*, de Greuze, gravé par Binet, faisons, nous aussi, un retour sur nous-mêmes, et humilions-nous! Pendant un temps, hélas! bien court, on a pu croire que notre siècle réparerait le mal qu'avait fait son devancier. Maintenant qu'il est en train de l'aggraver, maintenant que nous assistons au règne de la gros-

sièreté tant redouté par Sainte-Beuve et que toutes les qualités de l'esprit français disparaissent dans ces violences, ce tapage et cette cohue, je crains qu'on ne dise un jour : « Le XVIIIe siècle s'est perdu par excès d'esprit, le XIXe par excès contraire. »

XVII

M. ALPHONSE DAUDET[1]

---

2 décembre 1877.

Nous pouvons presque dire qu'il nous appartenait par droit de naissance et de conquête, ce personnage étrange, mystérieux, énigmatique, exotique, qui eut pendant une saison l'honneur peu enviable de mettre en présence l'Orient et l'Occident et dont l'histoire merveilleuse semblait racontée par la sultane Schereazade à un juge d'instruction. François Bravay! A ce nom magique qui fut, des bords du Rhône aux bords du Gardon, le *Sésame, ouvre-toi!* des consciences électorales, un vertige aurifère fit tourner toutes les têtes ; ce fut une manière de fièvre jaune, mais d'un jaune d'épi mûr, rayonnant au soleil, tintant sur le sol, marqué à l'effigie

1. *Le Nabab.*

du second Empire. Tous nos paysans se crurent changés en lingots; ils ne demandèrent qu'à monnayer le suffrage universel en rouleaux de cent francs et le bulletin de vote en billet de banque. Uzès ne saluait plus Nîmes, sous prétexte qu'il allait être trop riche pour avoir l'air de reconnaître les Arènes et la Maison Carrée. Nos plus modestes chefs-lieux de canton, Bagnols, le Pont Saint-Esprit, Lussan, Saint-Chapt, Roquemaure, Remoulins, se voyaient d'avance pavés en argent, coiffés de minarets, hérissés de pyramides, peuplés de palais fantastiques où le bois de santal et le bois de cèdre, l'agate et le porphyre, le jaspe et le marbre rivaliseraient de magnificence et d'éclat. Chacune de ces heureuses cités aurait un Cercle où on ne serait reçu qu'en habit brodé, culottes courtes, bas de soie, jabot en dentelles, diamants au doigt, de l'or plein nos poches, et où on jouerait le wisth à cinquante louis la fiche; plus, un théâtre bâti par Garnier, décoré par Baudry, où des chanteurs payés dix mille francs par soirée chanteraient Meyerbeer et Verdi! A la vue de tant de prodiges, le voyageur ébloui se croirait à Bagdad ou à Bassora, et saluerait le grand-vizir Giaffar déguisé en maire de village!

François Bravay! Sous les pas de ce fermier général d'un Aladin couronné, la poussière de nos chemins — et Dieu sait s'il en manque! — se métamorphoserait en sable californien. Le pont du Gard se recueillait, interrogeant ses plus vieux souvenirs pour savoir

quel était le consul romain qui rapportait ainsi les trésors de l'Afrique et de l'Asie. Le Pactole séchait d'envie en songeant à ces obscures rivières qui allaient le remplacer. L'homme prestigieux frappait du pied; — à l'instant, un canal d'irrigation traversait nos plaines arides; des eaux bienfaisantes et limpides recouvraient de jardins et de prairies nos *safras* et nos garrigues. Un chemin de fer au complet, avec son personnel, son charbon et ses gares, reliait nos collines et décuplait la valeur de nos produits en les enlevant sous ses ailes de flamme. Le candidat ouvrait la main, et aussitôt s'envolait la poule aux œufs d'or; une poule miraculeuse que chaque villageois pourrait mettre au pot tous les matins, et qui pondrait tous les soirs! Il entrait dans une église... ô merveille! Le clocher à demi écroulé se dressait tout à coup en flèche aérienne, comme la Sainte-Chapelle et Saint-Denis. Deux statues, signées Falguière ou Chapu, s'inclinaient sur la vasque des fonts baptismaux. Le curé, en fouillant son armoire, y trouvait des douzaines de chapes et de chasubles dont il n'avait jamais entendu parler; en regardant au-dessus du maître-autel, il apercevait avec stupeur un Tintoret ou un Murillo substitué à l'horrible croûte qui avait fait sourire son évêque lors de la dernière visite pastorale. Quant aux munificences de détail, autant aurait valu compter les feuilles de la forêt et les galets de la plage. Les bergères trairaient leurs brebis dans des

aiguières de vermeil. Les conseillers municipaux tiendraient leurs séances sur des fauteuils capitonnés de lampas et de velours. Les conscrits seraient exonérés avant de tirer au sort; les chasseurs auraient leurs ports d'armes payés pour dix ans, une gibecière en maroquin et un fusil Lefaucheux incrusté de pierreries. Les cafetiers ne serviraient plus leur clientèle que dans l'argenterie de Germain et la porcelaine de Sèvres. Les gardes champêtres et les facteurs ruraux auraient, pour leurs tournées, un cheval arabe les jours de beau temps et un coupé les jours de pluie. Quand viendraient les distributions de prix, chaque élève lauréat des écoles primaires recevrait, avec une masse de volumes reliés par Bauzonnet et un sac de bonbons de Boissier, une inscription de rentes sur l'État.

Oui, c'était la ronde aux millions pour faire suite à la ronde du Sabbat, et, si celle-là ne nous montrait pas les démons dans l'exercice de leurs fonctions infernales, elle exhibait, hélas! la nature humaine dans toute la laideur de ses cupidités et de ses convoitises. Le million s'était fait homme; il apparaissait sous toutes les formes à ces imaginations méridionales qui se consument en feux de paille et dont l'exaltation soudaine joue avec l'impossible, s'aveugle sur l'obstacle, se jette vers le mirage, accepte la chimère, enchérit sur le mensonge, se complaît dans l'aventure, et fait de toutes les variantes du *Credo quia absurdum*, un chapitre

de son catéchisme. On aurait dit à ces braves gens que toutes leurs vaches allaient accoucher du veau d'or, ils n'en auraient pas douté une seconde, et ils auraient adoré leur veau pour être plus sûrs d'y croire. Oh! le Dieu million, multiplié par autant de zéros qu'il y avait d'électeurs! Levier mille fois plus puissant que celui d'Archimède, avec les sept péchés capitaux et d'autres capitaux encore, pour moteurs et pour points d'appui! Gigantesque machine dont l'engrenage attirait à soi les consciences, commençait en leur enlevant le duvet, continuait en leur effleurant l'épiderme, arrivait à pomper leur séve et finissait par les engloutir! Variations sonnantes et trébuchantes sur le fameux *vous m'en direz tant!* d'une belle Reine!... Que parlez-vous de candidatures officielles? Non, non! Si Alphonse Daudet a écrit ce mot, il s'est trompé. Jamais candidature ne fut moins officielle et plus populaire; la preuve c'est que, trois fois invalidée avec approbation et privilége, sans garantie du gouvernement, elle fut affirmée par trois récidives, et triompha de guerre lasse. C'était comme la traînée de poudre, comme le fil électrique entre la main qui donne et les vingt mille mains qui reçoivent, comme le trait d'union entre le carnaval de la richesse et le carême de la pauvreté. Ce qui la patronnait, ce n'était pas cet Empereur ou ce ministre, ce magistrat ou ce préfet; c'était un autocrate dont l'omnipotence surpasse celle de tous les rois de la terre; le cœur humain, avec

tout ce qu'il cache de passions grossières ou subtiles, hypocrites ou cyniques, bruyantes ou clandestines. C'est pourquoi, si cette élection fut une honte, ne la faites pas rejaillir sur le gouvernement d'alors; il n'y eut qu'un coupable, et celui-ci a commis, depuis cette époque, tant de folies et de fautes, tant d'énormités et de bévues, qu'il sied de lui pardonner, par comparaison, le magnétique triomphe de M. Bravay. Ce coupable, c'est le SUFFRAGE UNIVERSEL!

Naturellement, la légende prit son bien où elle le trouvait. Elle s'empara de cette fabuleuse existence, démesurément enrichie au jeu de Pharaon. Avant, bien avant qu'Alphonse Daudet eût l'idée de choisir le député d'Uzès, — et non pas de la Corse, nous y reviendrons tout à l'heure, — pour en faire le héros d'un de ses émouvants récits, le roman s'était glissé entre la politique et l'histoire. Il enlaçait de ses fictions ce colossal portefeuille, comme le lierre s'enroule autour d'un château bâti par les fées. Tout semblait si extraordinaire dans cette foudroyante fortune qu'on aurait cru lui manquer de respect en lui attribuant de vulgaires origines. D'après ces chroniqueurs liés avec Simbad le Marin, notre hardi chercheur d'aventures, chassant à l'aigle, était tombé du sommet d'une montagne à pic qui surplombait sur la mer. Arrêté dans sa chute par un pli de rocher où croissait un figuier, il avait constaté que ce figuier masquait l'ouverture d'une caverne et

que cette caverne— *hic spelunca fuit* — pourrait devenir un asile sûr pour quiconque aurait à redouter les façons expéditives de la justice orientale ou les caresses meurtrières de la fraternité égyptienne. Quelque temps après, il eut l'occasion de profiter de sa trouvaille au bénéfice d'un grand personnage, menacé de très-près par un personnage plus puissant encore. A l'aide d'une immense corde, il le hissa dans cette grotte, et bonsoir! Toutes les recherches furent vaines; impossible de jouer le cinquième acte des *Frères ennemis*. Plus tard, quand le proscrit devint à son tour souverain, il ne fut pas ingrat. Vous comprenez la quantité d'échelons que dut fournir à son sauveur cette corde miraculeuse pour l'aider à gravir les premières pentes du premier million. Quant au second, au troisième, et ainsi de suite, ce n'est pas la peine d'en parler: la force d'attraction y suffit. L'arithmétique intervient pour adjoindre la multiplication à la soustraction. Il est plus difficile, en pareil cas, de ne pas centupler ce que l'on gagne que de gagner ce que l'on n'a pas. *Se non è vero, bene trovato!..*. Pauvre riche Nabab du Caire! Cet aigle, cette corde, cette feuille de figuier biblique, cette caverne et cette chute, n'était-ce pas une préface symbolique? N'étaient-ce pas des armes parlantes?

Mais silence! voici les deux extrêmes qui vont se rencontrer. En regard de cet énergique et rude produit du soleil d'Orient, voici la plus fine fleur des serres-

chaudes occidentales. Alphonse Daudet l'a surnommé le duc de MORA; mais cette moitié de pseudonyme n'a trompé personne. Là-bas, nous venons de voir le type du plébéien à large encolure, carré d'épaules, ardent à l'ouvrage, âpre à la curée, endurci aux fatigues, aux privations, aux humiliations, à la misère, décidé à tout souffrir dans l'espoir d'arriver à tout, et si cruellement préparé à la richesse par la pauvreté que cette brusque transition le grise, comme s'enivre le buveur d'eau tombé en arrêt devant une bouteille de chambertin, comme se congestionne l'affamé lorsqu'il se gorge sans ménagement de pain chaud et de grosses viandes. Ici, quel contraste! C'est le charmeur dans toute son élégance et toute sa grâce. Son berceau est couvert d'un de ces nuages à reflets roses, que ne détestaient pas les dieux et les déesses de la Fable. Il en a gardé cette séduction particulière que l'on remarque souvent chez les irréguliers de l'état civil, surtout lorsque des circonstances spéciales et des événements prodigieux font de cette tache un grain de beauté, de ce nuage une auréole, de ce désavantage un titre et mêlent un arome de poésie à l'eau bénite de ce baptême apocryphe. Héros pressenti par Balzac, émule des de Marsay et des Rastignac, des Rubempré et des Vandenesse, il possède, en politique, en littérature, en musique, dans toutes les avenues de l'art et du théâtre, ce dilettantisme exquis et mondain qui n'est ni le savoir, ni le génie, ni le talent,

mais qui en offre le trompe-l'œil et qui, à force d'audace et de sang-froid, en remontre parfois aux plus illustres et aux plus habiles. Son échelle de cordes, à lui, est une échelle de soie, et cette soie a passé par tant de blanches mains, que, ne pouvant se souvenir d'une seule, il aime mieux les oublier toutes. Ses dehors sont merveilleusement aristocratiques, presque d'ancien régime, et ce noble coursier de Longchamp et d'Epsom ne saurait avoir *un plus beau harnais;* seulement, au-dessous de ces brillantes surfaces, Mercadet s'accroche à don Juan et refuse si obstinément de lâcher prise que l'on ne sait plus s'il est un séducteur d'affaires ou un calculateur à bonnes fortunes.

Sa corruption est profonde, immense, sans autre limite que ses goûts de luxe qui sont sans bornes; sa conscience est si accommodante, qu'on est tenté de croire qu'il n'en a pas ou qu'il en a plusieurs, ce qui revient exactement au même. Pourtant, il est si aimable qu'on a envie de lui pardonner d'être si corrompu, et il semble que ses vices font partie essentielle de son élégance. C'est un roué de cour byzantine, prédestiné à une époque de décadence, touchant de son front chauve à l'Olympe, de sa botte vernie aux marécages de l'agiotage démocratique. L'extrême courtoisie de ses manières, la politesse un peu hautaine de son langage, la parfaite distinction de toute sa personne, donnent le change sur le fond que l'on soupçonne sans le connaître

et qui ne se révèle qu'à quelques subalternes ou à quelques intimes. Les obscurités de sa vie privée s'absorbent dans les éblouissements de sa vie publique. Les républicains eux-mêmes, au risque de compromettre leur réputation si légitime d'austérité et de vertu, s'inclinent devant ce favori de l'amour et du hasard. Ils se disent tout bas que la ceinture est trop bien dorée pour qu'on lui préfère la bonne renommée. Toutefois, quelques-unes de ses plus charmantes victimes se plaignent de sentir sur leurs délicates poitrines la griffe de Shylock sous le gant-paille et de laisser un lambeau de leur chair à ses dispendieuses caresses. A les entendre, cet intrépide brasseur d'affaires en brasse un peu trop. Qu'importe? Il domine ces vagues rumeurs de toute la hauteur de son char de victoire; il les étouffe sous les avalanches de fleurs qui couvrent sa route triomphale. Nul n'a mieux personnifié ce moment où une civilisation trop avancée déguise des odeurs fâcheuses sous des parfums délicieux. Il est, dans la plus chaude acception du mot, l'homme du monde; non pas, à Dieu ne plaise! du demi-monde, non pas peut-être de cette société d'élite qui sacrifie ses plaisirs à ses scrupules et dont chaque membre pourrait habiter une maison de verre, mais d'un monde à part, qu'il aurait créé au besoin pour en être l'arbitre, l'enchanteur et le maître.

Cet heureux du siècle eut tous les bonheurs, même celui de disparaître avant l'écroulement de l'édifice dont

il avait été tout ensemble l'œuvre et l'ouvrier. Auguste eut meilleure chance que César ; quand il mourut, il était toujours Auguste ; lorsque César cessa de vivre, il y avait longtemps qu'il n'existait plus.

Ces deux existences si diverses, ces deux natures si contraires, s'allièrent un moment, dit-on, dans un intérêt commun ; c'est cette alliance, brusquement interrompue par la mort du duc de *Mora*, qu'Alphonse Daudet a saisie au vol avec cette finesse de détails, cette sûreté de main, cette justesse d'observation, cette intensité de couleur, dont il a déjà donné tant de preuves, mais aussi avec ce parti pris de pessimisme qui risque de ne plus *faire vrai* à force de pousser au noir. Le succès de son *Nabab* égalera, s'il ne la dépasse, la vogue de *Fromont jeune*, de *Jack*, des *Contes du lundi*, de l'ébouriffant *Tartarin de Tarascon* qui a détrôné la *Chasse au Châstre*, et du *Petit Chose* que je préfère peut-être à tous ses autres ouvrages. Pourtant ce nouveau roman, — est-ce bien un roman ? — appartient à un genre que nous ne saurions approuver sans réserve. Il fait une part trop large à la curiosité ; non pas à cette curiosité inoffensive qui consiste à dire, après avoir lu un feuilleton ou vu baisser un rideau d'entr'acte : « Comment s'en tirera-t-il ? » — mais à cette curiosité malicieuse qui cherche sous un pseudonyme un nom, sous une gaze un corps, sous un conte une histoire, sous un masque un visage. Dans ce cadre fragile, sur ce terrain dange-

reux, il faut que l'auteur affriande à la fois et dépiste ses lecteurs ; — et c'est déjà faire descendre d'un cran la valeur d'une véritable œuvre d'art ; sans compter que le déguisement n'est pas toujours heureux. Exemple : Nous savons quel est l'arrondissement qui a nommé, renommé et réélu Bernard Jansoulet (*aliàs* François Bravay). Je me souviens même, à ce propos, d'avoir commis un calembour atroce et une faute d'orthographe. Décidé à ne pas voter, — et je tins bon, — je disais aux enthousiastes, aux vendeurs de peau d'ours éygptien, aux chalands du pot-au-lait de Perrette : « USEZ, N'ABUSEZ PAS! » Eh bien! Alphonse Daudet a transporté en Corse la scène électorale; il ne pouvait plus mal choisir. Les Corses ont peut-être beaucoup de défauts : ils sont frustes, rudes, irascibles, violents, vindicatifs, prompts à jouer du couteau et de l'escopette ; mais la question d'argent ne les émeut pas, et il s'agissait ici d'une élection où Sa Majesté l'Argent remplace le souverain, le ministre, le préfet, le maire et les gendarmes. Écoutons Prosper Mérimée, qui savait sa Corse par cœur : « Ce qui les a beaucoup surpris (l'empereur et l'impératrice), c'est qu'on leur a demandé un nombre prodigieux de grâces, et pas un sou ; aussi l'impératrice est revenue fort enthousiasmée. » (*Lettres à une inconnue.*)

Autre inconvénient. Les deux principaux personnages ont été trop clairement désignés pour qu'il soit possible

de s'y méprendre. C'est uniquement, j'imagine, pour le *decorum*, qu'Alphonse Daudet s'est abstenu d'écrire les vrais noms en toutes lettres. Il a été d'ailleurs presque respectueux pour le Nabab ; mais Jenkins et ses perles... rajeunissantes, *margaritas ante porcos ?* Mais le marquis de Monpavon? mais Félicia Ruys? mais le baron Hamerlingue? mais Cardaillac, le directeur de théâtre, etc., etc? — N'est-ce pas déjà trop que les lecteurs s'efforcent de. deviner ce qui peut-être n'existe pas, mais ce qui, très-habilement lié à des scènes très-réelles, offre un à-peu-près de réalité? L'allusion, la personnalité, alors même qu'elles se dissimulent avec un art exquis, ne sont pas, ne seront jamais des moyens de réussite bien recommandables. Le vrai, le grand romancier est à la fois inventeur et observateur; inventeur, il lui suffit de recourir aux inépuisables trésors de son imagination pour créer des figures dont on dit qu'elles sont *ressemblantes* sans chercher pour cela des portraits; — observateur, il regarde autour de lui et en lui-même ; il se pénètre — passez-moi un mot trivial, — il s'imbibe de ce qu'il voit. Par un mystérieux travail d'incubation intérieure, il en fait sa chose, sa substance, ses *moelles* ; et, quand la transformation est complète, quand il s'est profondément assimilé l'objet de son étude, quand il l'a repétri, quand l'individu qui a posé devant lui a cessé de s'appartenir pour devenir la création de son génie, alors il présente son œuvre au public, qui,

sans se rendre compte de ce qu'il éprouve, est saisi d'une impression de vérité collective, absolue, universelle, supérieure à la réalité. C'est ainsi qu'a procédé Balzac, et, quelle que soit l'opinion définitive du moraliste et du critique sur l'ensemble de la *Comédie humaine*, nous n'avons eu qu'à en relire vingt pages pour mesurer les distances... entre Rubens et Gérôme.

Sans sortir encore de la littérature, j'adresserai à Alphonse Daudet une autre chicane. Son style a quelques-unes des qualités de son héros; le charme, la séduction, le montant, le *bouquet;* il est coloré, fouillé, ciselé, riche, appétissant, capiteux, de haut ragoût. C'est de la prose *gourmande*. Il n'est ni assez sobre, ni assez simple. Pour avoir trop appuyé sur la palette, le pinceau empâte la toile. La phrase ne manque assurément ni de force, ni d'agilité, ni de grâce; mais, au lieu d'aller droit devant soi, elle se surcharge en chemin au point d'alourdir sa marche, d'épaissir sa taille et de retarder son arrivée. Dès les premières pages, je me heurte aux lignes suivantes: « C'était fermé, discret, presque luxueux, parce que le soleil, *derrière cette paresse* de son lever, commençait à répandre des teintes doucement pourprées, qui donnaient à la brume, enveloppant jusqu'au faîte les hôtels alignés, l'aspect d'une mousseline blanche jetée sur des étoffes écarlates. » C'est trop; c'est le contraire de la langue du XVIIe siècle. Cette prose a l'air

de plier sous les millions de Jansoulet. Il faudrait quelques gouttes d'eau claire dans cet excellent vin de la côte du Rhône.

Ce sont là des vétilles; voici ce qui me désespère. Si Alphonse Daudet veut bien se souvenir de son berceau, de sa première éducation et de ses origines, il comprendra la tristesse de mes reproches. Son *Nabab* a paru dans le *Temps*, journal voué, comme on sait, à la religion protestante. Eh bien! l'auteur du *Nabab* en main endroit de son livre, m'a fait l'effet d'un catholique qui, dans un pays protestant, se moquerait de nos prêtres, de nos sacrements et de nos mystères. En dehors de tout scepticisme ou de toute croyance, il suffisait d'un point d'honneur. Ici d'ailleurs le goût est du même avis que la conscience. A qui le brillant écrivain persuadera-t-il qu'il a pu exister en 1865, dans la banlieue de Paris, un établissement, soi-disant religieux et philanthropique, aussi meurtrier, aussi barbare, aussi hideux que l'*Œuvre de Bethléem*, sans que le gouvernement, le préfet de police, l'Académie de médecine, l'archevêque et le clergé, soient intervenus avec des cris d'indignation et d'horreur? Là-dessus je ne parle que par conjecture; je me borne à dire comme Royer-Collard: « Je ne le sais pas, mais je l'affirme! » Sur d'autres points, j'ai plus de certitude. Où Alphonse Daudet a-t-t-il vu que « les Pères directeurs du collége *Bourdaloue* — lisez de Vaugirard ou de la rue des Postes, — cherchaient moins à instruire leurs élèves

qu'à en faire des hommes du monde bien tenus et bien pensants, et arrivaient à former de petits monstres gourmés et ridicules? » — L'École de Saint-Cyr et l'École polytechnique sont peuplées de ces *petits monstres ;* tellement peuplées que les nouveaux amis d'Alphonse Daudet, les rédacteurs du *Temps* et du XIXe *Siècle*, ces modèles de tolérance, témoignent à ce sujet de menaçantes inquiétudes? Où a-t-il vu que la Société de Saint-Vincent de Paul ait pour spécialité de fabriquer des pauvres de romance et de décor, — comme Potemkin fabriquait des villages sur le passage de Catherine, — pauvres bénisseurs, proprets, résignés, reconnaissants, faits tout exprès pour piquer au jeu la charité chrétienne sans pousser à bout la sensibilité mondaine? Mais ce qui me semble surtout inexplicable, c'est le rapport sur l'élection de Bernard Jansoulet; c'est ce député de Lyon (de Lyon!!!), clérical, servile, bas, hypocrite, blafard, ignoble, affreux, abonné à l'*Écho du Purgatoire* et au *Rosier de Marie*, filandreux, gluant, Tartufe de basoche, Basile de Pas-Perdus, paquet d'humeurs, de fiel, de venin, de miel rance et de crême tournée, également prêt à se vendre si l'on s'y prend adroitement, et à se récrier s'il trouve plus d'avantage à écraser son acheteur. Et c'est Lyon que le romancier de 1877 a choisi pour en faire le fief électoral du sieur Le Merquier! Aimerait-il mieux Bonnet-Duverdier ou Ordinaire? N'insistons pas. Nous savions,

hélas! qu'Alphonse Daudet n'était plus des nôtres. C'est dommage! Ce talent si fin, cet enfant de Nîmes-Catholique, méritait mieux. Et cependant, comment s'en étonner? Si le charmant écrivain, sitôt acclimaté aux dissolvants parisiens et à l'atmosphère du boulevard, avait voulu rester fidèle à ses traditions de famille, il logerait aujourd'hui dans une mansarde, déjeunerait à la crêmerie du coin, et ses habits, encore plus que ses pièces, réclameraient des reprises. Tous les débutants littéraires ne songent pas à se pourvoir de vingt mille livres de rente avant de tailler leur première plume; tous n'ont pas la vocation du cilice et du sac de cendres, du jeûne et de l'abstinence, du pain sec et de la discipline.

XVIII

XAVIER AUBRYET[1]

I

16 décembre 1877.

On a souvent signalé comme un phénomène le style, si fin et si français de Hamilton et de l'abbé Galiani, étrangers à notre pays et à notre langue. Voici un prodige plus extraordinaire ; un écrivain foudroyé dans la force de l'âge par une maladie terrible qui fait de sa vie un martyre et renouvelle contre son pauvre corps meurtri, brisé, émacié, toute la variété des tortures du moyen âge ; cloué sur son lit de douleur et placé dans cette affreuse alternative, de subir par son immobilité même un supplice de plus ou de ne pouvoir faire un

1. *Chez nous et chez nos voisins.*

mouvement sans qu'un bistouri invisible, trempé de fiel ou chauffé à blanc, circule entre son épiderme et ses os. Laissons-le parler : — « Les douleurs les plus fugaces deviennent des points d'orgue ; les coups de couteau qui dépassaient à peine l'épiderme creusent profondément la chair. Le squelette entier prend la sensibilité d'une dent malade. Une rigidité tétanique vous terrasse quand toute votre ambition se bornerait à rester sur votre séant. Tout mouvement est un labeur ; toute fonction est un problème ; jamais une heure de relâche ou de répit. C'est l'éternité infligée à un éphémère pour lui faire savourer l'infini des barbaries physiques... »

Eh bien ! sur cette claie où palpite, depuis quarante-cinq mois, ce Damiens innocent, sous la serre de ce vautour qui déchire jour et nuit le flanc et la poitrine de ce Prométhée chrétien, au fond de cet enfer d'où sembleraient ne devoir sortir que des cris et des gémissements, Xavier Aubryet trouve moyen d'écrire des pages aussi ingénieuses, aussi nettes, aussi brillantes, aussi délicates, aussi fermes qu'à l'époque de sa plus superbe jeunesse et de sa plus vaillante santé. Si vous voulez bien vous demander, mes chères lectrices, de quoi vous êtes capables les jours où une simple migraine applique son bandeau sur votre beau front et où vos jolies pattes de mouches se changent en pattes d'araignées, vous ferez deux parts de vos sentiments pour l'auteur de *Chez nous et chez nos voisins* ; compassion pour

tant de souffrances, admiration pour tant de courage !

Si je ne craignais d'être accusé d'une prétention ridicule, je voudrais étudier en psychologiste le travail intérieur qui s'opère dans ce cerveau ou plutôt dans cette âme, pendant que l'être physique est déchiqueté par ces effroyables tenailles. C'est comme une première libération, préludant à la suprême délivrance et offrant d'avance à la vie quelques-unes des immunités de la mort. Le corps, n'existant plus que pour souffrir, ne cherchant plus qu'à se faire oublier, renonce à tout droit d'intervention dans les fonctions intellectuelles. Des deux puissances rivales, souvent ennemies, dont l'homme se compose et dont le conflit mêle toujours quelque chose de matériel et de terrestre à nos aspirations les plus idéales, l'une abdique ; l'autre profite de cette abdication pour ressaisir cette prépondérance que les sens lui ont tant de fois disputée. On peut alors exagérer le mot célèbre de M. de Bonald, et dire : « L'homme est une intelligence *desservie* par des organes. » N'ayant plus à compter avec eux, l'intelligence ne vit plus que d'elle-même. L'immortelle captive est tout ensemble plus suppliciée et moins prisonnière. Elle voudrait mettre des distances infinies entre ce corps qui la torture et la pensée qui l'allége ; elle s'élance vers les cimes pour être plus près de ses origines et plus loin de son bourreau. C'est là le secret de ces gradations si remarquables qui élèvent peu à peu Xavier Aubryet au spiritualisme le plus éthéré ;

c'est ainsi que s'expliquent à la fois ces nuances de subtilité légèrement paradoxale que je n'ai garde de lui reprocher, et ces munificences d'idéalisme au profit de gens qui seraient peut-être un peu étonnés, s'ils revenaient au monde, de se voir presque transformés en purs esprits.

Le volume s'ouvre par une lettre à M. le comte d'Osmond, hommage de reconnaissance d'autant plus vif et d'autant plus mérité, qu'il y a eu, d'autre part, aux dépens du pauvre malade, plus de négligences évasives, de prétéritions et d'abandon. Le comte d'Osmond, le comte Henri d'Ideville et M. Armand de Barenton occupent la place d'honneur dans ce livre en parties doubles, où le patient joue des variations charmantes sur le vieux thème : « Les absents ont tort ! » Le comte d'Osmond, physionomie sympathique, main libérale, cœur ouvert à tous les talents et à toutes les infortunes, hospitalité inépuisable, aimable trait d'union entre le passé et le présent, entre la noblesse et l'art, entre d'Hozier et Gounod, gentilhomme de haute naissance qui pourrait être Horace s'il n'était Mécènes, qui oublie son blason sur son piano et changerait volontiers ses parchemins en papier de musique ; ayant tout du grand seigneur, excepté cette politesse glaciale et hautaine qui tient à distance le pauvre monde ; ayant tout de l'artiste, excepté ce sentiment d'envie qui, dit-on, nous rend malheureux des succès d'autrui ; écrivain original, plein de fantaisie et d'*humour*, chasseur intrépide qui

tue dix chamois pendant que nous manquons une caille, musicien hors ligne, compositeur bien remarquable, et qui serait encore plus remarqué s'il lui était permis de répéter, devant le pupitre, le mot du vicomte de Ségur à Elleviou : « Il me semble que, depuis la Révolution, nous sommes tous égaux ! » — J'ai vu, cet été, en Seine-et-Oise, entre des mains très-élégantes et très-musicales, l'opéra du *Partisan*, et j'ai résumé tout le bien qu'on en pensait autour de moi dans cette parole profonde : « Le jour où le *Partisan* sera joué au Théâtre-Lyrique, il en aura beaucoup dans la salle. »

Quoi qu'il en soit, remercions Xavier Aubryet de sa préface, et poursuivons la lecture de son ouvrage. Trois chapitres attirent surtout l'attention, et vont me fournir le texte de légères controverses, préférables, selon moi, à de banales louanges ; — *Byron et le byronisme.* — *Théophile Gautier spiritualiste.* — *Les Éclaireurs intellectuels* ; RIVAROL.

Il faut remonter aux dates les plus mémorables de 1820 à 1830 pour savoir ce que furent les poëmes de lord Byron, son génie, son nom, sa vogue, sa gloire, auprès de la génération dont je suis un des rares survivants. C'était une fièvre, un délire, un vertige. George Sand, — dont je vous annonce de *Nouvelles lettres d'un voyageur*, — a parlé quelque part de l'ivresse des champs. Il y avait alors l'ivresse de Byron. Les imaginations chancelaient sous les caresses de cette poésie ca-

piteuse, comme chancellent de jeunes convives sous les fumées d'un vin trop généreux. Les femmes surtout étaient affolées; tout contribuait à accroître pour elles le prestige : la jeunesse du poëte, les orages de ses premières années, les aventures de ce lord *outlaw*, déclassé et proscrit par le *cant* britannique, ses fugitives alliances avec l'Océan, avec l'Orient, avec l'*au delà* de tous les rêves, avec toutes les patries des âmes inquiètes; son penchant visible à s'incarner dans ses héros, ses tours de force de cavalier et de nageur, ses amours romanesques ou tragiques, les croix de bois noir laissées sur son chemin, sa beauté sculpturale, tout, jusqu'à son infirmité bizarre, ce pied-bot dont il eût voulu peut-être faire le pied fourchu, pour échapper à la pitié par la terreur. « Bien des femmes de trente ans, accoudées à leur chevet, écrivait un critique de cette époque, murmurent tout bas ce nom magique; elles poursuivent dans le vague de leurs songes cette vision enchanteresse; elles s'abandonnent en idée à cet amant qu'elles ne connaîtront jamais; les maris seraient bien étonnés s'ils devinaient à qui s'adressent ces doux regards, ces éclairs de passion, ces amoureuses paroles dont ils s'adjugent naïvement les honneurs et le bénéfice. » — Un peu plus tard, lorsque l'on apprit que le noble poëte était mort, à trente-six ans, enrôlé volontaire de la Grèce de Botzaris qui n'était pourtant pas tout à fait celle d'Aristide, l'enthousiasme n'eut plus de bornes.

Était-ce un simple caprice de la mode? Assurément non. La mode ne s'empare que des surfaces, et cette poésie entrait profondément dans les esprits et dans les cœurs. La Révolution française avait décroché le vieux monde sans que l'on pût savoir encore sur quoi s'appuierait le monde nouveau. Les contemporains de Robespierre et de Bonaparte, exilés, émigrés, ruinés, décimés, en deuil de leurs amis et de leurs proches, surpris de n'être pas morts, essuyant de leurs mains tremblantes sur leurs vêtements en lambeaux les sanglantes éclaboussures des échafauds et des champs de bataille, ne pouvaient pas cultiver et pratiquer, comme leurs pères, la littérature du plaisir. Cependant leur éducation était trop incomplète, traversée par trop de catastrophes, et, disons le mot, trop peu chrétienne pour qu'un fond solide de croyances et de savoir pût les attendre et les remiser au sortir de leurs naufrages. Les précurseurs de la Révolution avaient opposé la Nature à la Société, et affirmé que toutes les misères humaines disparaîtraient comme par enchantement, si l'homme en finissait avec cette société marâtre, décrépite, perverse, hérissée de cruautés et d'iniquités, pour se jeter dans les bras de cette bienfaisante Nature. Par malheur, on avait perdu au change, et la déchéance de l'une n'avait servi qu'à déchaîner les féroces instincts de l'autre. Il ne restait donc que le vide, un vide immense, et, dans ce vide, des regrets sans fin, des douleurs sans nom, des horizons

sans bornes, des songes sans réveil, des désirs sans but, des passions sans objet, des prières sans prêtre, des âmes sans boussole, des consciences sans Dieu, des cœurs sans liens, de funèbres fantômes planant sur des solitudes dévastées, quelque chose comme un gigantesque cimetière où les genoux ne trouveraient plus à se poser, où des plantes parasites et vénéneuses étoufferaient les épitaphes.

La poésie de lord Byron répondit admirablement à cet état des esprits. Ce *vague des passions*, que Rousseau avait pressenti, dont Chateaubriand fit le titre d'un de ses principaux chapitres et le texte du plus immortel de ses ouvrages, se teignit, chez le poëte anglais, de couleurs plus violentes et plus sombres. On ne doit pas s'en étonner. D'abord, la différence des races ; l'arrière-neveu d'*Hamlet* ne pouvait pas parler la même langue que le petit-fils de *Polyeucte ;* puis le sens religieux, imperceptible chez lord Byron, très-accentué chez Chateaubriand, de qui Sainte-Beuve a dit excellemment qu'il avait l'imagination catholique; enfin, le contraste, sinon des origines, au moins des destinées. L'auteur des *Martyrs* a pu se poser en victime expiatoire des dieux, des événements et des hommes. Au fond, sauf l'ennui, qu'il avait choisi pour son compagnon de route, sauf l'idée de la mort qu'il se rappelait sans cesse afin de mieux se dégoûter de la vie, il n'eut, dans sa longue carrière, qu'une phase vraiment douloureuse; les années d'ex-

trême pauvreté à Londres; or, qu'est-ce que la pauvreté pour la jeunesse, l'orgueil et le génie? Ce qui est bien autrement cruel, c'est de sentir peser sur soi la réprobation muette ou bruyante d'un monde aristocratique auquel on appartient, d'une patrie que l'on illustre, d'une famille qui vous refuse le miel et le lait, le pain et le sel des légitimes tendresses. Cet *interdit* taciturne et implacable est, pour un cœur un peu bien situé, le plus poignant des supplices. Je me souviens — toutes proportions gardées, — que, pendant une des crises de ma triste vie littéraire, un homme excellent et charmant qui voudrait aujourd'hui avoir trois mains pour me les tendre, passa rapidement d'un trottoir à l'autre, rue Saint-Dominique, pour éviter de me saluer. J'en fus mille fois plus malheureux que si une inondation du Rhône avait détruit toute ma récolte. Sérieusement, je connais peu d'existences plus enviables que celle de Chateaubriand. Il ne fut émigré que pour être voyageur, voyageur que pour faire connaissance avec des pays merveilleux et rapporter en France une palette toute neuve. Une Nouvelle de cinquante pages suffit à sa célébrité. Sous l'Empire, il subit tout juste assez de disgrâce pour s'en faire une parure, et il y eut, dans son attitude vis-à-vis l'ombrageux despote, encore plus de coquetterie que d'héroïsme. Il goûta toutes les satisfactions intimes de l'honneur et toutes les jouissances éclatantes de la gloire. Il fut tour à tour l'oracle royaliste et l'idole populaire.

Après la chute des Bourbons à laquelle il avait largement contribué, il se créa une situation unique, inattaquable, où tous les partis s'inclinaient devant lui. Sa fidélité rétrospective et grondeuse lui tenait lieu d'innocence et le réconciliait avec ses anciens alliés sans le brouiller avec ses nouveaux amis ; Béranger et Armand Carrel chantaient ses louanges de concert avec Berryer, le duc de Fitz-James et le marquis de Dreux-Brézé ; la génération nouvelle le vénérait comme un ancêtre tout en le réclamant comme un des siens. Et les femmes ! les femmes ! Toutes l'adorèrent, excepté peut-être la sienne, qui ne le gêna d'ailleurs qu'en le faisant dîner une heure trop tôt. Je suppose qu'il se dédommagea souvent en rentrant une heure trop tard.

Comparez cette destinée à la courte existence de lord Byron ; vous comprendrez que le poëte de *René* ait plus spécialement personnifié la littérature de la mélancolie, et le poëte de *Manfred* la littérature du désespoir. *La Saison des Tempêtes*, chez celui-là, est accidentelle, artificielle et passagère ; pour celui-ci, elle est l'état normal, la condition essentielle de son génie, de ses désordres, de ses inspirations et de sa vie. Si l'on avoue que lord Byron est démodé, il faut ajouter bien vite que son œuvre renferme des parties impérissables. Relisez ces délicieuses strophes de *Don Juan* :

There is dangerous silence in that hour,
A stillness which leaves room for the full soul, etc.

« Il y a dans cette heure un dangereux silence, un calme qui permet à l'âme de s'ouvrir tout entière sans pouvoir retrouver la force de se maîtriser... »

Et concluez ! Dussé-je être lapidé par de bien jolies mains qui sont heureusement trop petites pour contenir de bien grosses pierres, je dirai toujours qu'Alfred de Musset n'est qu'un Byron en miniature ; les charmants côteaux de Bellevue et de Lascelles-Saint-Cloud en regard du Fol-horn ou de la Gemmi !

Oui, lord Byron fut un désespéré, mais non pas, à Dieu ne plaise, un réprouvé, et ceci me ramène à Xavier Aubryet, dont cette digression m'a éloigné beaucoup trop longtemps. Sous la plume de ce malade à qui l'on pardonnerait des excès de pessimisme et d'amertume, il y a quelque chose de touchant dans cette façon de nous représenter un Byron affectueux, sympathique, *sensible*, bien moins satanique qu'on ne le croit, tourmenté d'une nostalgie de dévouement et de tendresse, ne condamnant à l'ironie ses facultés aimantes que faute d'en trouver l'emploi, comparable à ces végétations d'Orient dont le feuillage raide d'épines s'amollirait sous la rosée, ou mieux, à ces roches sauvages qui cachent sous leurs aspérités une source vive. Selon Xavier Aubryet, peu s'en faut que lord Byron n'ait été ce que Lamartine, dans sa célèbre *Méditation*, le conjurait de devenir...

... Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,

Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer !

Nos souvenirs de lord Byron sont trop lointains pour qu'il nous soit possible de discuter à fond cette thèse qu'Aubryet a traitée avec une ingéniosité, une grâce, une émotion, une douceur exquises. Jamais il ne mérita mieux cette épithète de *suave* que Barbey d'Aurevilly lui décerna lors de ses débuts. Ah ! qui ne répéterait après lui : « Comme il était sincère quand ce refrain revenait sous sa plume : « *Une femme serait mon salut !* » Comme sa vie et son œuvre se transforment le jour où une influence féminine digne de ce nom se fait sentir autour de lui ! Comme il se relève, comme il s'épure, comme il grandit ! » Oui, vous dites vrai, cher privilégié de la douleur ! Le tout est de la rencontrer au bon moment, cette femme, cette Béatrix, cette bienfaitrice, cette messagère de salut, dont l'influence balsamique apaise les orages, met en fuite les diables noirs, force de croire en Dieu pour mieux croire en elle, rend au génie la conscience de sa valeur et de son devoir, encourage le travail, rétablit l'âme en possession de sa prépondérance, embellit le succès, console des revers, paie d'un sourire le chef-d'œuvre, d'une caresse le retour à la vertu et au bien. Mais dans quelles conditions ? Où sera-t-elle, et qui sera-t-elle ? La femme légitime ? C'est bien rare. *L'autre ?*

c'est bien chanceux. Je crains de glisser si je passe, de trop appuyer si je reste, et j'arrive à Théophile Gautier.

Théophile Gautier spiritualiste! Ce titre étonnera quiconque se souvient du culte de Gautier pour la forme, pour la couleur, pour la beauté plastique, pour tout ce qu'il y a de moins immatériel dans les rapports de l'homme avec la création, de la nature avec l'art, du monde extérieur avec le monde invisible. Par cela même qu'il a été, suivant l'heureuse expression de Xavier Aubryet, le plus prodigieux des *objectifs*, il semble que cette incroyable puissance de perception, de *réflexion*, de répercussion, doive impliquer une sorte d'impassibilité souveraine et reléguer à l'écart la faculté de sentir et de rendre ce qui ne se voit pas et ne se touche pas. Il ne s'agit nullement ici de disputer à Théophile Gautier les qualités les moins compatibles avec le matérialisme et l'athéisme ; tendresse pour les siens, esprit de famille, dévouement à ses amis, antipathie profonde pour tout étalage d'impiété raisonnée ou agressive. Non! mais sa superbe indifférence négligeait ou dédaignait de pénétrer au delà, au-dessus ou en dessous de ces objets visibles et palpables dont pas un détail n'échappait à son pinceau magique. Cela est si vrai, que, malgré son merveilleux talent, il ne put jamais réussir ni un roman d'analyse, ni une pièce de théâtre. Sa supériorité disparaissait dès qu'il fallait mettre le lecteur ou le spectateur en contact avec une âme, avec ce jeu des passions inté-

rieures dont les secrets ne se révèlent ni dans un tableau, ni dans une statue, ni dans un paysage, ni dans aucune des variantes de la beauté physique.

Il ne fut pas, dans la brutale acception du mot, un matérialiste ou un athée, mais plutôt un Olympien, inconscient ou désintéressé des grands problèmes de la destinée humaine, un contemporain de Zeuxis et de Praxitèle, surpris et désolé chaque matin que les brouillards de la Seine ne se prêtassent pas aux fêtes de la chair et aux triomphes du *nu*. Je me le figure comme un beau marbre posé sur une des montagnes sacrées de la Grèce ou de la Sicile, et se dégageant peu à peu des brumes de la plaine pour se faire une auréole d'un rayon de soleil. Mais ce marbre est insensible, et le jeune pâtre qui passe en fredonnant sa chanson est plus près de mon cœur que ce demi-dieu, supérieur ou étranger à mes émotions et à mes larmes. Est-ce à dire que Théophile Gautier, *romantique* de la première heure, fût réfractaire aux austères magnificences de l'art chrétien, aux merveilles du moyen âge, aux chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, aux mystérieuses profondeurs des poésies du Nord, au fantastique où se complaisent les imaginations lasses de formules précises et de réalités? Non-seulement il goûtait tout cela en dilettante exquis, doublé d'un artiste incomparable; mais il en rendait l'impression avec un bonheur inouï de demi-teintes et de nuances. Toutefois, ce ne fut jamais que de la curiosité

élevée jusqu'au génie, le don de regarder, de comprendre et de peindre tellement extraordinaire que cette omnipotence *compréhensive* ressemblait presque à une adhésion passionnée. Hélas ! en appliquant les prodiges de son rayon visuel au spiritualisme, au surnaturel et même au spiritisme, Théophile Gautier n'était pas plus spiritualiste que Sainte-Beuve n'était janséniste en décrivant à la loupe les subtilités de la Grâce efficace et les cas de conscience de Port-Royal.

Assurément, si, pour gagner une cause, il suffisait de la bien plaider, je me rallierais d'emblée à l'opinion de Xavier Aubryet. On éprouve en le lisant, cette sensation d'apaisement dont il voudrait faire profiter son illustre ami. S'il ne nous laisse pas la ferme conviction du spiritualisme de Théophile Gautier, il nous en donne l'illusion charmante. A mesure que nous avançons dans cette lecture, on dirait que l'auteur du *Capitaine Fracasse* et de *Tra-los-Montes* participe au travail d'*idéalisation* que la souffrance a opéré chez son éloquent panégyriste. Les fleurs mystiques du Calvaire s'épanouissent dans le beau vase athénien ; une douce clarté circule à travers ces paysages où ne manquait que l'*homo sum* de Térence. Ce qui s'était pétrifié s'humanise. Un souffle de vie caresse ces statues et ces toiles. Les marbres s'attendrissent ; les blocs admirablement ciselés s'entr'ouvrent pour nous admettre à compter les battements de cœur ; la matière s'assouplit, s'anime et s'émeut sous une main invisible.

Je surprends une larme au bord des paupières de ces filles du Titien. Je suis ravi, mais non persuadé. Xavier Aubryet n'a-t-il pas confondu les mérites personnels de l'homme avec les responsabilités de l'artiste, de l'écrivain? Ces responsabilités morales, Théophile Gautier les aggrava, dès le seuil de sa carrière, en publiant *Mademoiselle de Maupin*. Je ne reviendrai pas sur ce roman, dont Aubryet atténue très-habilement les énormités. J'en conviens, comparée à certaines œuvres de date plus récente, *Mademoiselle de Maupin* pourrait presque passer pour un bon livre; mais Gautier, parvenu à l'âge mûr et plus que mûr, l'aurait encore mieux justifiée en la rayant de son répertoire, en exprimant le regret de l'avoir écrite, et en s'abstenant de récidives. Or *Fortunio*, le *Roi Candaule*, etc., etc., publiés dix ou douze ans plus tard, sont à peu près dans la même gamme; toujours l'apothéose de la chair, de la forme, sans voile et sans idéal. Dans les moindres épisodes de sa vie, Théophile Gautier, par des confusions insouciantes entre le profane et le sacré, trahissait son penchant à traiter comme une mythologie le spiritualisme par excellence. C'est ainsi que, dans sa désastreuse pièce de vers sur la naissance du prince impérial, il appelle cette naissance LA NATIVITÉ. C'est ainsi que, en septembre 1870, parlant des hommages prodigués par la badauderie parisienne à la statue de la ville de Strasbourg, il intitulait son article UNE NOUVELLE MADONE, et

avait le triste courage d'écrire les lignes suivantes : « Une nouvelle dévotion s'est fondée, et celle-là n'aura pas de dissident ; la *sainte* statue est parée comme une Madone, et jamais la *ferveur catholique* n'a couvert de plus d'ornements une image sacrée, etc., etc., etc. » Gardons-nous, dans notre indignité et notre faiblesse, de condamner Théophile Gautier, d'empiéter sur le domaine de sa conscience et de la miséricorde divine; mais laissons à chacun sa physionomie, son étiquette et sa place dans la galerie contemporaine.

Je me suis attardé avec lord Byron, Gautier et Xavier Aubryet. Rivarol, à qui les circonstances présentes rendent une nouvelle actualité, mérite mieux qu'une mention sommaire. D'ailleurs le dirai-je? Privé par deux cents lieues de distance du mélancolique plaisir de me joindre à l'aimable groupe qui visite et console Aubryet, je ne puis résister à l'envie de prolonger cette entrevue par procuration littéraire. Il me semble que, en lui consacrant un second chapitre, je passerai quelques heures de plus avec lui.

II

Il y a eu, dans toutes les sociétés et dans toutes les littératures, des hommes remarquables, distingués, su-

périeurs même, mais difficiles à classer. Si j'avais à choisir des exemples, je citerais, dans le grand siècle, Saint-Evremond; au déclin du XVIIIe, Rivarol. On redit ses mots plutôt qu'on ne lit ses ouvrages. Comme si tout, dans cette physionomie et cette destinée, devait ressembler à un éclair dans un nuage, on n'a pas même été d'accord sur sa naissance. Il se disait de haute noblesse; ses ennemis le déclaraient fils d'un aubergiste. — « Quand il nous parle de ses ancêtres, il compte sans son hôte » écrivait Champfort. Dans je ne sais quelle page de *Mémoires* du temps, je recueille l'échantillon de dialogue suivant. La veille de la *première* du *Mariage de Figaro*, Beaumarchais, après avoir arpenté tout Paris, entre écrasé de fatigue au café Procope :

« — J'ai les jambes rompues ! s'écrie-t-il en se laissant tomber sur une chaise.

— C'est toujours ça de fait, monsieur Caron de Beaumarchais !...

— O mon bon monsieur Rivarol, je reconnais là les douceurs auxquelles vous m'avez habitué... Mais tranquillisez-vous ! ma comédie n'attaque que la noblesse !... »

Enfin, singulier détail ! moi qui suis du même département que l'auteur du *Petit Almanach des grands hommes*, moi qui ai connu, dans mon enfance, son cousin l'abbé Rivarol, — lequel, par parenthèse, était un imbécile, — j'ai toujours ignoré et j'ignore encore aujourd'hui si Rivarol était gentilhomme ou roturier : ce qui, en définitive, nous est fort indifférent.

Avec un peu de bonne ou de mauvaise volonté, on retrouverait dans l'esprit même et dans les écrits de Rivarol ce caractère, non pas d'ambiguïté ou de duplicité, mais de *dualité*, comme aurait dit M. Cousin dans sa période de germanisme. Ainsi, dans son très-ingénieux discours sur *l'universalité de la langue française*, couronné en 1784 par l'Académie de Berlin, il attribue avec raison cette universalité à l'ordre, à la clarté, à la simplicité et à la facilité de prononciation de notre langue. Rien de plus vrai; et pourtant le même homme écrit des phrases telles que celle-ci: « Le SENTIMENT peut être frappé du plein comme du vide, de la nuit comme du jour. S'*il* considère le Louvre (le sentiment qui considère le Louvre !) il peut en un clin d'œil (le clin d'œil du sentiment!) se le figurer tout entier; mais il peut aussi ne songer qu'à la hauteur et oublier les autres dimensions; car, s'il unit, il divise; s'il assemble, il disperse; s'il associe, il détache. Une pomme le conduit à l'idée du fruit en général: le fruit en général à tous les comestibles; les comestibles à toutes sortes de matières, et la matière à l'être pur. De cette hauteur, qui est pour lui le sommet de la création, il descend à son gré de l'être en général à la matière, etc., parcourant sans relâche cette double échelle des abstractions et des collections, et laissant des classes entières en montant, qu'il ramasse en descendant; classes, méthodes et suites qu'il manie avec adresse, qu'il enfante avec effort,

etc., etc... » Ici l'effort est pour le lecteur, encore plus que pour ce malheureux sentiment, soumis à une si rude gymnastique. Évidemment, si la langue française avait toujours parlé de cette façon, elle n'aurait pas obtenu, au concours général des nations civilisées, le premier prix de clarté et de simplicité. Comment expliquer ces dissonances? ce feu de tourbe dans le voisinage de tant d'étincelles? Essayons.

Dans la litttérature de son siècle, Rivarol était un *tard-venu*. Or, il est rare que le tard-venu — témoin La Bruyère lui-même, — conserve tout à fait intacte la tradition du bon moment. Ses devanciers immédiats étaient fins, il est subtil; ingénieux, il est alambiqué; — profonds, il est obscur; élevés, il est transcendant. Ils avaient le trait, il a la pointe; ils avaient l'idée, il a le mot; ils éclairaient, il éblouit. On avait dit de Voltaire: « Voltaire a, plus que tout le monde, l'esprit que tout le monde a. » — Rivarol, ce *post-scriptum* de Voltaire converti par la Révolution, voulut avoir, autrement que tout le monde, l'esprit que tout le monde n'avait pas ou n'avait plus. En outre, ce merveilleux causeur, plus différent de Fontenelle que de M. de Rémusat, aimait passionnément la philosophie. Seulement, par une bizarre inconséquence, il appliquait à la métaphysique la langue de l'imagination. Il oubliait que les sciences abstraites, comme les sciences exactes, ont leur style à elles, net, clair, sobre, précis, tout en muscles, la peau sur les os,

et que nous les présenter chargées d'embonpoint et hautes en couleur, c'est les exposer à une foule de contresens ou de non-sens. C'est par ce procédé contradictoire que Rivarol arrive à écrire: « La mémoire se contente de tapisser en drapeaux; mais l'imagination s'entoure des tapisseries des Gobelins. » — « L'expression est une assemblée plutôt qu'un assemblage de mots, etc., etc. » — Enfin, souvenons-nous que Rivarol écrivait et parlait à l'approche ou au contact de la Révolution, laquelle, secouant violemment les âmes, se combinant avec les souvenirs de la Grèce et de Rome, exaltant à la fois ses enthousiastes et ses adversaires, changeait en déclamation et en emphase la jolie prose du XVIII[e] siècle. Or, ce penchant à grossir le ton, supportable dans le pamphlet et l'éloquence politique, est mortel au bel-esprit. Un bon mot qui déclame, c'est une jolie femme montée sur des échasses.

Voilà la part de la critique, et elle me justifiera d'avance si j'avoue que mon admiration pour Rivarol est moins absolue que celle de Xavier Aubryet. Il n'y a pas à s'étonner de cette nuance. Aubryet est un raffiné; moi, je suis un simple — oh! très-simple! — Le naturel, que nous sommes en train de chasser et qui ne reviendra pas au galop, m'a toujours paru la plus précieuse et la plus charmante des qualités de l'esprit français. C'est pourquoi je préfère Paul de Kock à *Salammbô* et la *Cagnotte* à *Rome vaincue*. Je dirai même à Xavier Aubryet, qui

est aussi un aristocrate et de la trempe la plus exquise : « Le naturel est bien plus aristocratique qu'on ne le croit, et l'affectation beaucoup plus démocratique qu'on ne le pense. J'ai entendu une duchesse parfaitement authentique dire à propos d'un parent avare : « Mon cousin n'attache pas son chien avec des saucisses. » — Essayez de mettre ce propos dans la bouche de madame Naquet ou de madame Floquet, et vous m'en direz des nouvelles. C'est qu'il y a manière, citoyens démocrates, il y a manière !

Ces réserves faites, je n'ai plus qu'à m'associer de tout cœur aux vives sympathies de Xavier Aubryet pour cet *éclaireur intellectuel* qu'il a étudié avec amour et qu'il dépeint avec tant de verve. Je ne puis mieux le louer qu'en le citant presque au hasard : — « Pour ceux qui savent lire, jamais raison trempée d'ironie ne fut mise avec plus de courage au service du bon sens ; ne craindre ni ami ni ennemi, telle paraissait être la devise de Rivarol qui méprisait les faveurs des salons comme la popularité de la rue; épicurien stoïque, il trouvait une volupté rare dans la parfaite indépendance. Mirabeau vendit chèrement ses conseils. Rivarol donna les siens sans compter ; le caractère était chez lui à la hauteur de l'esprit. Ce fut cet écrivain réputé si frivole qui lança ce mot d'une gravité si terrible à l'adresse des societés qui ne se défendent pas :

« Quand on est mieux chez soi que dans la rue, on

est toujours battu par ceux qui sont mieux dans la rue que chez eux. »

Quel mot! A-t-il quatre-vingt-huit ans? a-t-il trois jours? C'est par là, c'est par ce sentiment contre-révolutionnaire ou plutôt par cet esprit de distinction et de triage entre les bienfaits possibles de la Révolution et ses maléfices certains que Rivarol redevient notre contemporain, et pourrait être, sur bien des points, notre guide. Avant même les grands crimes de la République et de la Terreur, les préludes de la Révolution et ses débuts donnèrent l'idée d'un chaos. Si vous trouvez une expression plus polie, plus rassurante et plus exacte à l'usage du gâchis actuel, je vous prierai de me la montrer dans le dictionnaire. De 1789 à 1792, les intelligences prophétiques annonçaient d'effroyables malheurs. Les sages cherchaient à tâtons une solution, un spécifique, un palliatif, une issue. Rivarol fut à la fois un prophète et un sage. Ses tâtonnements valaient mieux que les décisions de bien d'autres. D'abord, il eut l'honneur de dire le premier ce que nous avons tous répété depuis lors, et ce qui contient en germe l'explication de tous les forfaits de 93 : « Les philosophes actuels composent *à priori* leur République, comme Platon, sur une théorie rigoureuse; ils ont un modèle idéal dans la tête, qu'ils veulent toujours mettre à la place du monde qui existe... c'est la marche qu'ils ont suivie en France; mais bientôt ils verront avec douleur qu'il faudrait qu'il existât un monde de philosophes pour

briser ainsi toute espèce de joug; qu'en déliant les hommes *on les déchaîne...* »

Rien de plus vrai, mais du moins ces philosophes imprévoyants avaient une excuse : *ils ne savaient pas !* leur inexpérience venait en aide à leurs chimères. Témoins des abus d'une société complice de sa propre agonie, regardant rarement par la fenêtre, ne sortant de leur cabinet que pour hanter des salons où tout était calculé pour prêter un air de vraisemblance et de vie à leurs créations imaginaires, ils pouvaient croire que l'homme, affranchi de son collier de misère, rentré en possession de ses droits, rendu au sentiment de sa valeur morale et de ses véritables rapports avec le nouvel ordre social, se ferait de sa délivrance une somme suffisante de bonheur, et s'imposerait à lui-même le code de ses devoirs. C'était une illusion, ce n'était pas un crime ; mais que dire de ceux qui, surabondamment renseignés, sachant de longue date ce que coûtent ces contrastes entre le devis du moule et les frais du moulage, vivant sous une monarchie tempérée, régulière, pacifique, bienfaisante, fondée sur l'égalité civile, faite de conciliation entre le passé et le présent, garantie de stabilité, de prospérité et de repos, sacrifient tous ces biens, non plus à des idées générales, à des théories séduisantes, mais aux plus méprisables passions personnelles, à l'égoïsme le plus vil, à la cupidité la plus basse, à la haine la plus venimeuse contre les vraies supériorités, au misérable plai-

sir de devenir des personnages? Ah! ceux-là n'étaient que des sophistes; ceux-ci sont des malfaiteurs!

Consolons-nous avec quelques pensées de Rivarol, éloquemment commentées par Xavier Aubryet, et qui s'appliquent aussi bien à notre époque qu'à la sienne :

« Si un troupeau appelle des tigres contre ses chiens, qui pourra le défendre de ses nouveaux défenseurs? »

« Malheur à ceux qui remuent le fond des nations! »

« M. Necker me fait l'effet d'un homme qui, chargé d'un moulin à eau, regarderait d'où vient le vent. »

« Louis XV vécut des miettes de la table de Louis XIV. »

« La liberté est l'effet d'un contrat entre l'indépendance et la sûreté. »

« Les nations que les rois assemblent et consultent commencent par des vœux et finissent par des volontés. »

« S'il est vrai que les conspirations sont quelquefois tracées par des gens d'esprit, elles sont toujours exécutées par des bêtes féroces. »

« Les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les peuples, comme les métaux, n'ont de brillant que les surfaces. »

« Dans les pays où la religion est en lutte avec la barbarie, c'est la religion qui triomphe; mais, dans les pays où la barbarie est aux prises avec la philosophie, c'est la barbarie qui prévaut. »

« Tout État est un vaisseau mystérieux qui a ses ancres dans le ciel. »

« Vous dites que notre siècle est léger? Oui, c'est une souris qui accouche d'une Montagne! » (Dieu veuille que nous n'assistions pas bientôt à de *nouvelles couches!*...)

« La populace croit aller mieux à la liberté quand elle attente à celle des autres. »

« Ceux qui élèvent des questions publiques devraient considérer combien elles se dénaturent en chemin. On ne demande d'abord qu'un léger sacrifice; bientôt on en commande de très-grands; enfin on en exige d'impossibles » (!!!)

« Craignez les hommes à qui vous n'aurez parlé que de leurs droits, et jamais de leurs devoirs... »

« Paris !... ce n'est pas la liberté qu'il lui faut; cet aliment des républicains est trop indigeste pour des sybarites. C'est la sûreté que cette capitale exige. Il n'y a qu'un gouvernement doux et respecté qui puisse lui donner le repos nécessaire à son opulence et à sa prospérité. Elle a donc agi contre ses intérêts en prenant des formes républicaines; elle a été aussi ingrate qu'impolitique en écrasant cette autorité royale à qui elle doit ses embellissements et ses accroissements prodigieux; c'était plutôt à la France entière à se plaindre de ce que les rois ont fait dans tous les temps pour la capitale, et de ce qu'ils n'ont fait que pour elle. » — (Encore une fois, est-ce pour 1792 que ces lignes sont écrites? Est-ce

pour 1830 ? Pour 1848? Pour le 4 Septembre 1870?)

» Louis XVI était, il y a six mois, le maître de vingt-quatre millions de sujets; aujourd'hui il est le seul sujet de vingt-quatre millions de rois. »

« Sire, faites le Roi! » (1791.) — Maréchal, faites le maréchal! » (1877.) Hélas! quand j'écrivais ces derniers mots, j'ignorais encore l'alliance du faible et DU FORT!

Xavier Aubryet caractérise admirablement le rôle joué par Rivarol pendant la révolution. « On pourrait le définir, dit-il, le grand causeur de la Révolution comme Mirabeau en fut le grand orateur. » — Ses conseils, qu'on ne suivit pas et que l'on n'écouta guère, furent presque tous excellents. Ils consistaient généralement à prendre l'initiative de ce qu'on ne pouvait éviter, à prévenir l'abus en se résignant à accepter l'usage, à déconcerter les factieux en se plaçant à la tête des réformateurs, à s'assimiler la Révolution comme les estomacs robustes s'assimilent des aliments de digestion difficile. Le tiers État surtout, sérieux, intelligent, savant, ambitieux, envieux, plein de capacités inconnues, considérable avant d'être puissant, grandi dans l'ombre tandis que la noblesse se gaspillait en frivolités brillantes, fixa l'attention de Rivarol; mais, au lieu de dire rudement comme Sieyès : «Que doit-il être? tout! » Rivarol exhortait les nobles à faire cause commune avec le Tiers, à s'infiltrer dans la bourgeoisie par en haut au lieu de la laisser les envahir par en bas. « Vous dominerez par le prestige, leur disait-il,

comme vous dominiez jadis par le privilége. » Mais il y a cette différence entre les bons et les mauvais conseils, que l'on suit quelquefois ceux-ci, jamais ceux-là.

En une seule circonstance, Rivarol se trompa : ce fut lorsqu'il approuva et encouragea la fatale coalition des émigrés français avec les armées étrangères. Mais ici, je reparais avec mes prétentions psychologiques pour attribuer cette erreur à la nostalgie de noblesse dont il était possédé. C'était là sa faiblesse et le point de mire de ses ennemis. « Les grands hommes du XVIIe siècle, disait Chénier, allaient au cabaret; Rivarol y est né. » — M. de Bièvre ajoutait : « Il descend des croisés par les fenêtres, sans soulever de jalousie. » — Grimm écrivait : « Le nommé Rivarol, père de M. le comte de Rivarol, était aubergiste dans le bourg de Bagnols. Il a exercé cette profession hospitalière avec une *noblesse* qui préparait celle de son fils. » — A Hambourg, où Rivarol prétendait que, à chacun de ses *mots*, trente Allemands se cotisaient pour le comprendre, il lui arriva de dire devant un duc de l'ancienne cour : « La Révolution nous a fait perdre nos droits. — Voilà, murmura le duc, un pluriel que je trouve singulier. » — En conseillant aux nobles émigrés de faire alliance avec les armées ennemies, Rivarol se croyait un peu plus gentilhomme et un peu moins citoyen. Je suis presque tenté de l'excuser ; d'abord parce que les crimes de la Révolution avaient dépaysé le sentiment de la patrie ; ensuite parce que sa

faute a suggéré à Xavier Aubryet ces nobles paroles, qui expriment la pensée de tous nos amis : « En 1792, il y avait deux patries : l'une à Paris, l'autre à Coblentz. C'est l'honneur de tout ce qui est aujourd'hui digne du nom de Français de ne plus en compter qu'une. Jamais nous n'aurions songé aux Prussiens pour nous délivrer de la Commune, quoique celle-ci fût moins difficile dans le choix de ses auxiliaires. »

Vous le voyez ! Rivarol commenté par Xavier Aubryet, quelle aubaine ! quel régal ! Néanmoins, mentionnons un triste détail qu'Aubryet n'était pas tenu de remarquer, qui n'entrait pas dans son cadre, qui a pourtant à nos yeux sa valeur, parce qu'il peut contribuer à nous expliquer pourquoi les adversaires de la Révolution n'ont finalement réussi ni à la vaincre, ni à la fléchir. Si leur tâche est demeurée stérile, si leur sagesse mondaine a échoué contre toutes les variétés de la bêtise et de la folie, c'est *qu'ils ne croyaient pas*; c'est que, tout en essayant de répudier la succession de Voltaire, ils étaient, eux aussi, des fils de Voltaire. Rivarol, dont nous venons de lire des pensées excellemment religieuses, fut le type du bel esprit qui veut une religion pour le peuple. Son mot, qu'Aubryet admire, que l'abbé Féletz déclarait ne pas comprendre, et qui, en effet, n'est pas très-clair, — « c'est un terrible luxe que l'incrédulité ! » signifie, selon nous, que, pour se donner le plaisir d'être incrédule, il faut être à la fois bien riche d'idées et de vertus et bien sûr de l'obéis-

sance passive des pauvres et des petits. Avant d'être, sinon converti, au moins averti par la Révolution, Rivarol avait fait sa partie dans le concert philosophique. — « Ses lettres sur la religion et la morale, nous dit un de ses biographes, n'auraient pas été désavouées par Condorcet. » — Je n'en citerai rien; je dirai seulement que, si MM. Edmond About, Francisque Sarcey et leurs amis croient avoir découvert la morale indépendante, ils se trompent; ils n'ont pas même le mérite de l'invention.

Un homme de talent, de conviction et de cœur, dont le livre méritait mieux qu'un succès de province, M. Léonce Curnier, résume ainsi sa remarquable étude sur Rivarol :

... « Il mourut convaincu, dit-on, de l'immortalité de l'âme; mais la religion ne fut pas appelée à sanctifier ce redoutable passage de la vie à la mort, que les âmes, même les plus pures, n'envisagent pas sans effroi. Né pour le bien, mais facilement entraîné vers le mal, aimant la vertu, mais incapable de résister aux séductions du vice, Rivarol avait eu les mœurs corrompues de son siècle. Un homme qui l'avait vu de très-près, le baron de Théis, — auteur d'un *Voyage de Polyclète* qui eut son moment de vogue, — assurait que le livre de sa vie privée était un des plus scandaleux de cette époque fertile en scandales... » Je glisse sur ces détails, et je me borne à citer Rivarol lui-même, marié à une aventurière et séparé de sa femme :

— « Un jour je m'amusai à médire de l'Amour : il

m'envoya l'Hymen pour se venger; depuis, je n'ai vécu que de regrets. Je ne suis ni Jupiter, ni Socrate; j'ai trouvé dans ma maison Xantippe et Junon. »

J'ai cru devoir montrer le revers de cette brillante médaille, frappée à l'effigie d'une époque où les meilleurs pouvaient s'appliquer, à propos de l'esprit de scepticisme et de désordre, le vers si souvent cité:

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Mais Xavier Aubryet avait parfaitement le droit de les omettre, et ils n'ôtent rien, Dieu merci! à la justesse de ses idées, à la fidélité de ses souvenirs, à l'élévation de ses sentiments, à la chaude couleur de son style. Je ne saurais mieux le louer qu'en avouant que j'ai eu constamment les yeux fixés sur les guillemets, afin de distinguer sa belle prose de celle de Rivarol. Quoi de plus vrai et de plus *actuel* que ces lignes: « Ne sentons-nous pas de nouveau la vase qui remonte et qui entend confisquer au fleuve sa transparence? Le grand crime de la Révolution, c'est de dire à l'égout: « Tu vaux la source pure, » et de ruer les bestialités sur les intelligences! » — Quoi de plus spirituel que ceci: « En février 1848, si le roi Louis-Philippe avait fait afficher sur les murs cette proclamation laconique: « Voilà dix-huit ans qu'on tire sur moi; je crois le moment venu de prendre ma revanche! » — l'émeute, qui ressemble à la souris de la Fable, fût rentrée dans son trou, et la plus stupide des révolutions, APRÈS

CELLE DE 1830, n'eût pas préparé les catastrophes de l'avenir. »

Et ceci encore: « Les démocrates trouvent inutiles toutes les mesures coërcitives quand ils sont dans l'opposition, quitte à trouver inutiles toutes les mesures de liberté quand ils sont au pouvoir. »

Quelle vérité éloquente et poignante dans ce passage: « Que serait devenue et que pourrait encore devenir la France si elle n'avait été détournée de ses destinées traditionnelles par des usurpations réciproques et des déviations de grandeur? Si elle avait eu, comme l'Angleterre, comme la Prusse, la sagesse de garder ses princes naturels, la France aurait pu dire pacifiquement le mot que M. de Bismarck a dit au milieu de ses canons: « L'Europe, c'est nous! » — Mais un grand esprit comme M. Louis Blanc pourrait-il écouter un petit esprit comme Rivarol? »

Il faut s'arrêter: mais n'allez pas croire qu'il n'y ait d'intéressant, dans ce volume, que les trois chapitres qui m'ont rendu si bavard. J'aurais à vous recommander encore *La Littérature du cœur*, *André Chénier prosateur*, des pages bien émouvantes sur la *Princesse de Lamballe*. Si j'ai été un peu surpris de voir le bon Saintine, — le Piccioliste, comme nous l'appelions, — glorifié par le même homme qui avait si spirituellemant *éreinté* Eugène Scribe, je ne puis qu'applaudir Xavier Aubryet, lorsque, sous le titre de *Théâtre de nos pères*,— *Les faux*

chefs-d'œuvre, il réduit à néant toute la littérature dramatique qui va du lendemain de Regnard et de Lesage à la veille d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo. Humilions-nous en politique! Nous sommes tombés si bas, que, même en nous couchant à plat ventre, nous ne trouverions jamais le niveau; mais au théâtre, malgré l'opérette, les féeries et les *Revues* de fin d'année, disons bien haut que les plus médiocres ouvrages des deux Dumas, d'Émile Augier, de Sardou, de Théodore Barrière, de Sandeau, d'Octave Feuillet, de Ponsard — sans compter ces deux filles de l'Idéal, — la *Fille d'Eschyle* et la *Fille de Roland*, — sont des merveilles, si on les compare aux pièces les plus accréditées de Destouches et de Dufresny, de Gresset et de Piron, de Colin d'Harleville et de Fabre d'Églantine, etc., etc. Aubryet remarque excellemment que ce XVIII[e] siècle de l'esprit. — Le siècle de l'esprit, devient presque bête, quand il essaie d'écrire des comédies et des tragédies. Maintenant, ai-je besoin d'insister sur les mérites de ce livre touchant et charmant, *Chez nous et chez nos voisins?* Si l'idée, chez Xavier Aubryet, se fait quelquefois la cliente du mot, elle n'a jamais à se plaindre de son patron. En tous temps, cette lecture serait une friandise de gourmet. Aujourd'hui elle offre l'attrait d'un contraste, d'une indemnité, d'une protestation et d'une revanche. Est-ce assez dire? Non. Les pensées que suggèrent le livre et le nom de l'auteur sont d'une nature plus consolante encore et plus haute. L'âme qui trouve

de tels accents au milieu de telles souffrances n'est pas seulement immortelle; notion bien vague, commune à presque toutes les religions et même à bon nombre d'incrédulités; elle est chrétienne, et chacune de ses victoires sur les douleurs de la *guènille* la rapproche de cette source divine où elle puise la résignation, l'inspiration et le courage.

XIX

LE

SAMEDI DES ENFANTS

30 décembre 1877.

A qui dédierais-je ce dernier SAMEDI de l'année, si ce n'est aux enfants? Par droit de naissance, c'est-à-dire par le seul fait de leur naissance, ils sont les rois de ce Jour de l'An, qui, sans eux, serait si triste. Ce qui leur assure à tout jamais, et sans révolution possible, cette souveraineté pacifique, ce n'est pas seulement le plaisir que nous avons à leur donner ce qu'ils sont si joyeux de recevoir ; c'est aussi le service qu'ils nous rendent en nous empêchant de réfléchir au vrai sens de ce renouvellement d'année. Pour nous, c'est quelque chose qui finit ; pour eux, c'est quelque chose qui commence.

En songeant à ce que le temps leur donne, nous oublions ce qu'il nous enlève. Leurs baisers du 1er janvier nous consolent des adieux du 31 décembre. Quand nous les voyons sourire à l'avenir, comment pleurer le passé? Quand l'horizon s'ouvre devant leurs pas, comment remarquer qu'il se ferme pour les nôtres? Nous savons que ces douze mois effleureront d'une aile légère leurs cheveux blonds, leurs joues roses, leurs bouches vermeilles; que le seul ravage qu'exercera sur eux cette fuite des semaines et des saisons, ce sera tout au plus de leur faire échanger leurs billes contre un cerceau ou leur ballon contre un cheval de bois. Dès lors, que nous importe? Pourquoi serions-nous tentés de nous effrayer ou de nous plaindre, si notre âge nous avertit que, dans cet intervalle, notre taille achèvera de se courber, nos regards de s'éteindre, nos fronts de se rider, et que nous passerons de l'état de *rameneurs* à l'état de chauves? En les contemplant, nous rétablissons l'équilibre, et par cela même qu'ils nous continuent, on dirait qu'ils nous rajeunissent.

Est-ce tout? Pas encore, et nous allons toucher ici à un point bien douloureux, dont rien, pas même les caresses de *Toto* et de *Lili*, ne saurait complétement nous distraire. Si vous leur demandez, à ces jeunes chevaliers de Saint-Sylvestre, et si vous nous demandez, à nous, les véritables chevaliers de la triste figure, leur opinion et notre avis sur l'année qui va s'ouvrir, ils vous répondront:

« C'est l'année du chocolat praliné de Marquis, des marrons glacés de Siraudin et des bonbons de Boissier ; » nous vous répondrons, nous : « Ce sera la seconde année gambettiste, et l'on sait ce que nous a coûté la première ! » — Ils vous diront : « C'est l'année où maman me donne une lanterne magique, papa une carte de géographie, grand'mère un petit canon sur son affût, et mon oncle un régiment de petits soldats. » Nous vous dirons, nous : « C'est l'année où la lanterne républicaine va nous en faire voir de toutes les couleurs, depuis le rose vif jusqu'au *rouge sang d'otage*, où le Nicolet radical va nous faire glisser du fort en plus fort, de Marcère en Jules Simon, de Jules Simon en Floquet, de Floquet en Duportal et de Duportal en Bonnet-Duverdier ; où la carte de France sera peut-être livrée de nouveau à d'implacables géographes, où de vrais canons et de vrais soldats joueront peut-être avec les derniers restes de notre repos, de notre argent, de notre territoire et de notre honneur, comme les vautours et les chacals avec le cadavre dont ils se disputent les lambeaux. » — Ils vous diront, eux : « C'est l'année où mon joli jardinet me donnera, comme toujours, des primevères en mars, des lilas en avril, des roses en mai ; où un doux rayon de soleil me réveillera, chaque matin, en pénétrant à travers mes rideaux de mousseline blanche ; où je respirerai, en ouvrant ma fenêtre, l'odeur suave des acacias et des jasmins ; où le chant du rossignol caché dans l'épaisseur des tilleuls bercera mon

sommeil, tandis que je rêverai de mon ange gardien et de ma mère; où je promets d'être bien sage, où je serai bien obéissant; où je n'offenserai pas le bon Dieu et où je ne manquerai pas une seule de mes prières! »

Nous disons, nous : « c'est l'année fatale, sinistre, néfaste, où les plus mauvaises passions triompheront sous leur forme la plus odieuse; où l'esprit d'autorité, de respect et d'obéissance, déjà bien affaibli, disparaîtra dans l'esprit de destruction, de désordre et de ruine; où le souvenir de certaines faiblesses déchaînera toutes les violences; où toutes les notions du bien et du mal seront interverties; où les mots de notre langue signifieront leurs contraires; où l'iniquité s'appellera justice, l'arbitraire liberté, le mensonge vérité, le vice vertu, l'impudence génie; où les dictateurs de Septembre se poseront en vengeurs de l'honnêteté, de la conscience publique et du droit, où le bonheur des méchants, au lieu de s'écouler comme un torrent, séjournera comme un marécage; où le scandale, l'affaire véreuse, le dossier, le casier, la *tare*, seront des titres à la popularité, au pouvoir, aux honneurs (au pluriel); où pleine licence sera donnée à la presse démagogique et athée pour propager son venin parmi les masses, insulter Dieu, distiller le blasphème, prêcher le sacrilége, profaner le trottoir, salir le ruisseau, dénoncer les prêtres, glorifier 93 et la Commune, réclamer l'amnistie en faveur des incendiaires et des assassins, l'impôt progressif et le partage aux dépens des riches, les lois

d'exception et les récidives de la rue Haxo contre les derniers défenseurs de la société mourante. » — Ils disent, eux : « c'est l'année bénie où je saurai lire, où mes parents et mes maîtres me donneront, pour ma récompense, la *Roche aux mouettes*, de Jules Sandeau, ou la *Vigne*, de Bertall, ou le *Petit Roi*, de Blandy, ou les *Bébés*, du comte de Gramont, ou la *Comédie Enfantine*, de Louis Ratisbonne, ou l'*Histoire d'un âne*, de Sthal, ou le *Prince Coqueluche*, d'Édouard Ourliac, ou le *Trésor des fèves*, de Charles Nodier, ou l'*Ile mystérieuse*, de Jules Verne, ou même — mais ce serait trop beau ! — le *Livre d'un Père*, de Victor de Laprade !

Le Livre d'un Père ! Voilà un de ces ouvrages dont on peut parler, tous les ans, sans pléonasme et sans redites; il m'est permis de lui rendre un hommage tardif après mes collaborateurs et mes confrères; car les sentiments qu'exprime le poëte avec un ineffable mélange d'autorité et de charme, d'austérité et de tendresse, de familiarité et de grandeur, de douceur et de tristesse, de mélancolie et de bonne humeur, sont, Dieu merci ! de ceux qui ne s'épuisent jamais. Si la source en devait un jour tarir, si l'âme humaine devait cesser de comprendre cette langue à la fois enchanteresse et universelle des joies paisibles de la famille, de la bienfaisante chaleur du foyer, des larmes de la mère essuyées par la main mignonne de l'enfant, des souffrances du père adoucies par les caresses filiales, du perpétuel échange d'affections,

de témoignages, de soins, de conseils, de confidences, d'inquiétudes, d'émotions, d'espérances, de souvenirs, entre ceux qui s'en vont et ceux qui viennent, c'est alors de trois choses l'une : ou que le cœur serait pour toujours muet et fermé, ou que le règne de la démagogie, déjà si dur nous aurait ramenés à l'état barbare, ou enfin — et ceci n'est pas impossible — que trop sûrs des calamités prochaines, épouvantés pour nos lendemains, malheureux de vivre, humiliés d'être Français, entourés de décombres, notre amour pour nos enfants serait paralysé par la certitude des misères et des désespoirs que leur réserve la vie.

Mais, détournons pour un jour ces sombres présages; rouvrons cet adorable *Livre d'un Père*, et d'abord cédons la parole à son éditeur, Hetzel, qui est lui-même un lettré authentique, un écrivain charmant, et qui est *payé* — c'est bien le mot — pour apprécier le mérite et le succès de ce délicieux volume :

« *Le Livre d'un Père* est un des plus nobles recueils de poésie qu'on puisse mettre sous les yeux, qu'on doive essayer de faire pénétrer dans L'AME DE L'ENFANCE et de la jeunesse française..., c'est en même temps le testament d'un père et de tous les pères qu'un tel livre; legs à jamais précieux pour ceux qui ont eu le bonheur de l'inspirer. — Ces dernières paroles, ces *ultima verba* qui expireront peut-être sur nos lèvres à l'heure où il nous faudra quitter les êtres que nous chérissons, il a

été accordé à M. Victor de Laprade d'avoir le temps de les dire dans le langage des grands poëtes (oui, oui), qui seul pouvait donner son vrai sens, même à un dernier soupir. En lutte avec un mal qui ne semblait pas pouvoir pardonner, c'est du milieu des plus cruelles et des plus opiniâtres souffrances que successivement sont nés ces beaux chants. Ce livre si aimable, si touchant, rempli de si hautes et de si fermes leçons, de si tendres et de si sages conseils, où la douleur du malade se cache généreusement sous le sourire du père, placez-le, je vous y invite (et moi aussi), au plus intime de votre foyer... »

Hélas! rien de plus vrai que ce contraste entre les douleurs physiques qui ne cessent de torturer notre cher poëte et la sereine expression de ses tendresses pour ses jeunes consolateurs. J'espère bien pourtant, en dépit d'Hetzel, que ce dernier soupir ne sera pas, à beaucoup près, le dernier; que l'harmonieux malade soupirera encore longtemps à la façon des privilégiés de la Muse, c'est-à-dire en répondant à la souffrance du corps comme la harpe éolienne répond à la fureur des tempêtes et en nous permettant de passer avec lui par toutes les gradations heureuses qui font d'un soupir un beau vers. A en juger par son admirable livre, il a sous la main un chloroforme d'autant plus précieux que, au lieu de l'endormir, il lui dicte de quoi tenir éveillés tous les amis de la pure et noble poésie. On a souvent raconté

l'histoire de ce roi d'Espagne dont la fièvre et l'angoisse ne pouvaient s'apaiser qu'aux accents d'un des célèbres chanteurs de son époque. Ici le chanteur, le chant et le sujet se confondent dans une même harmonie; c'est le patient qui se sert à lui-même de charmeur; mais ce charme n'agit, ce soulagement n'est efficace, que parce qu'ils lui viennent de ceux qui l'inspirent.

Ce qui me frappe dans ce volume, c'est que Victor de Laprade y fait preuve de qualités que le public n'était pas habitué à placer en première ligne ou même à compter en admirant le poëte de *Pernette* et des *Idylles héroïques*. La corde d'airain s'attendrit; les âpretés du rocher druidique disparaissent sous un frais tapis de mousse et de gazon, traversé par un ruisseau limpide. La vertu se familiarise avec l'innocence; la gravité, la majesté, l'ampleur, le lyrisme, la puissance, se transforment avec une rare souplesse pour se mettre à la portée de l'aimable groupe, sans rompre un instant avec ceux qui s'étaient, de longue date, accoutumés à chercher Laprade sur les hauteurs. Ce poëte, si souvent comparé à un chêne et peut-être disposé à accepter la comparaison, devient cette fois comparable, non pas à un roseau, — il ne le sera jamais, — mais à un arbre de Noël dont les branches, sous le divin regard de l'Enfant-Jésus, seraient couvertes de fruits et de fleurs par des mains pieuses et amies. Chateaubriand, voyageant en Amérique, trouva, dans une forêt de la Louisiane, un érable

gigantesque dont le tronc avait été creusé par la foudre. Un essaim d'abeilles était venu s'installer dans ce creux, et il suffisait de la pointe d'un couteau sur la frêle écorce pour en faire jaillir un miel exquis. Un tronc foudroyé, un essaim d'abeilles, un rayon de miel, c'est bien cela! Recueillons une goutte de ce miel, digne de l'Hymette ou d'Hybla, pour nous parfumer la bouche et les mains :

PETIT ENFANT, PETIT OISEAU.

A mon cher petit Paul.

Petit enfant, petit oiseau,
Quand tu fredonnes dans ma chambre,
Je me crois en plein renouveau,
Fût-ce aux tristes jours de décembre.

Petit oiseau, petit enfant,
Les murs noirs, les pages méchantes,
L'ennui, le brouillard étouffant,
Tout s'éclaircit lorsque tu chantes.

Il fait soleil dans la maison
Sur chaque meuble où tu te poses;
Ton sourire à chaque saison
Donne des lilas et des roses.

Je cesse un moment de souffrir;
Tes baisers sont mes seules trêves,
Dans tes yeux je vois se rouvrir
Le ciel clos de mes anciens rêves.

Des fleurs vives de ta gaieté
Dieu veut que ma force renaisse...
Sitôt que l'enfant a chanté,
Le père reprend sa jeunesse.

J'ai choisi la pièce la plus courte, parce que, si j'appuyais davantage, tout le volume y passerait. D'ailleurs, c'est à peine si je changerai de sujet et de cadre en vous recommandant un autre livre dont les enfants sont aussi les héros, et qui semble procéder de l'ouvrage de Laprade, en y ajoutant cette nuance de gracilité féminine et de faiblesse maternelle, où se laisse deviner le sexe de l'auteur. Ce n'est pas tout à fait le *livre d'une mère*, mais plutôt le livre de *petite maman. La Volière ouverte !* quel joli titre ! Je crois la voir, cette volière élégante, au treillage tapissé de toutes les verdures qui entremêlent aux cris de Paris ce cri cher aux âmes sensibles : « MOURON pour les petits oiseaux ! » La porte s'ouvre, et les voilà tous, bouvreuils et chardonnerets, fauvettes et pinsons, alouettes et linottes, serins et bengalis, s'envolant à travers la chambre ; mais ils ne vont pas loin. Un instinct de tendresse égoïste les ramène bientôt aussi près que possible de la main qui les réchauffe, de la bouche qui les caresse. Ils n'ont quitté la volière que pour revenir au nid. Alors une voix aimée murmure :

PRÈS DU BERCEAU.

Le père dit : « C'est moi qui des dangers sans fin
Saurai te préserver, quel que soit ton chemin. »

La mère dit: « C'est moi qui, loin de nos orages.
Saurai te faire aimer les paisibles rivages. »
— « Moi je te donnerai, cher futur voyageur,
Pour soutenir tes pas le bâton protecteur, »
— « Moi, le baiser mouillé de larmes qui console,
Et d'un immense amour la précieuse obole. »
— « Moi, la fleur du matin; » — « Moi l'étoile du soir. »
Le père est le courage, et la mère l'espoir. »

Ou bien:

Une petite fille, ayant sa sœur malade,
Un soir d'été, rentrant après la promenade,
Méditait sur ces mots entendus une fois:
Que tout serait fini quand les feuilles des bois
Sous le vent tomberaient.— Alors, un jour d'automne,
Le vieil aïeul surprit la gentille mignonne
S'occupant au jardin d'un travail singulier.
— « Fillette, que fais-tu? » — « Père, je veux lier
Les feuilles aux gros troncs, reprit l'enfant naïve,
Solidement, afin que ma grande sœur vive. »

N'est-ce pas que c'est touchant et charmant? On pourrait récolter dans ce volume si tendrement maternel toute une gerbe, non pas de roses mousseuses, de lis superbes ou de magnolias à la coupe embaumée, mais de gentilles pervenches, de jolies paquerettes ou de mélancoliques scabieuses. Parfois, à force de se pénétrer de son sujet, cette aimable poésie peut paraître un peu enfantine. Mais quoi! Reproche-t-on à une ode d'être lyrique, à une idylle d'être pastorale, à une tragédie d'être

tragique? Les enfants, dans ce livre, sont seigneurs et maîtres. Il existe par eux et pour eux; n'est-il pas juste qu'il parle leur langage, et, pour plus de fidélité à ses modèles, qu'il se tienne à égale distance des lisières du *bébé* et de la béquille du critique? Non! Ce que je chicanerai plutôt chez l'auteur de la *Volière ouverte*, c'est le choix de ses épigraphes. Ne pouvait-elle pas les emprunter à Laprade, à Lamartine, à Victor Hugo, à Joseph Autran, à Louis Ratisbonne, à Stahl, à Eugénie de Guérin, à Jean Aicard, au lieu de choisir, non pas Childebrand, mais le citoyen Deschanel, Charles Baudelaire, Jules ou Edmond de Goncourt, Daniel Stern, Gustave Droz ou Siébecker? Ce sont là de singuliers anges gardiens pour ces innocences baptismales. Le poëte des *Fleurs du mal* nous rejette à mille lieues de ces chères créatures qui ne sont encore que les *fleurs du bien;* le romancier de la *Fille Élisa* se soucie peu, j'imagine, de patronner les berceaux; ainsi de suite! Si j'avais l'honneur de connaître et le droit de conseiller cette mère qui écrit de si agréables vers, je lui aurais communiqué une idée qui me semble excessivement ingénieuse. — « L'art et la poésie, lui aurais-je dit, vivent de contrastes. A ces trésors de candeur, de pureté, de confiance, de tendresse, de délicieuse ignorance, pourquoi n'opposeriez-vous pas, dans vos épigraphes, tout ce que les leçons de la vie peuvent inspirer de triste, de vrai, de profond et d'amer à un moraliste de génie? Pourquoi ne pas écrire, par exem-

ple, en tête de vos gracieux poëmes, *le premier mot, la première dent, la branche de roses, la poupée, foi, bon cœur, écho de Noël*, etc., etc., des pensées dans le genre de celles-ci :

« L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs. »

« Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. »

« Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. »

Ou bien :

« Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise. »

« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. »

Ou encore :

« Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce qu'on peut pour y paraître établi. »

« La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde, que ses apparences n'y font de mal. »

« Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres. »

— Mais, monsieur, me dites-vous, ces pensées... ce sont des *Maximes* de La Rochefoucauld !

— Eh bien ! madame, avez-vous quelque raison de famille pour renier ce livre immortel ?...

XX

RETOUR AUX LIVRES DU PASSÉ[1]

I

6 janvier 1878.

La presse radicale, malgré ses odieuses violences, est plus habile qu'elle n'en a l'air. Elle s'arrange pour nous inspirer un tel dégoût, que, au lieu de chercher les éléments d'une réplique, nous voudrions nous enfuir au bout du monde. Jamais je n'avais éprouvé avec plus d'intensité que depuis deux mois ce besoin d'échapper à mon temps, de me réfugier dans le passé, de me dérober à des spectacles qui nous humilient bien plus qu'ils ne nous effraient, de me délivrer, non pas des frissons de la peur, mais des hoquets de la nausée, de me créer à

1. *La Princesse de Clèves.*

moi-même une sorte de *Décameron-solo*, où il ne serait question que de poésie, d'art, d'images agréables, de souvenirs de jeunesse, où je me raconterais d'honnêtes histoires pour me distraire d'une abominable politique. Cette sensation, si elle n'est pas la plus héroïque, est au moins la plus naturelle. Vous êtes étourdiment entré dans un de ces cabarets infects que les préfets du 13 décembre viennent de faire rouvrir sur toute la surface de notre belle France afin de bien constater le triomphe de la quantité sur la qualité. A l'instant, un horrible malaise s'empare de tous vos sens. Toutes les odeurs vous montent à la gorge, excepté les bonnes, et vous voilà près d'être asphyxié par cette atmosphère où se cotisent, pour vous suffoquer, fumée et fumeurs, consommateurs et boissons. Vos regards ont à subir le buste de la Marianne, coiffée du bonnet phrygien et entourée de visages tellement atroces que, comparée à son escorte, elle a presque figure humaine. Votre ouïe est torturée par les propos les plus infâmes, les stupidités les plus épaisses, les menaces les plus brutales qui puissent dégrader l'homme et insulter Dieu. Quel sera votre premier mouvement? D'opposer à ces miasmes un flacon d'eau de rose? Le parfum disparaîtrait dans ses contraires. De fredonner à demi-voix la sérénade de *Don Juan?* La délicieuse mélodie se perdrait dans ce tumulte de voix rauques et avinées. De tirer de votre poche le médaillon de votre princesse Goritza? Vous craindriez de le profaner en pareille

compagnie. Non! votre imagination, si lente qu'elle puisse être, vous présentera immédiatement de quoi former un contraste absolu avec ces scènes écœurantes; une promenade sous bois ou à travers champs; une halte au penchant d'une colline embaumée de lavande et de thym; une *sieste* dans un tas de foin fraîchement coupé, en face d'un de ces rustiques tableaux où se complaît le pinceau de Rosa Bonheur. Le soleil penche à l'horizon; vos poumons aspirent avec délices la brise attiédie qui s'élève de la plaine et vous apporte la vague senteur des aubépines et des prairies; une brume légère estompe les montagnes lointaines, tandis que, sur les premiers plans, les jeux de la lumière changent en émeraudes et en diamants les brins d'herbe et les gouttes d'eau. Le jour se recueille dans les harmonies et les silences du soir; un ciel pur sourit d'avance aux étoiles; le long des haies en fleurs, un pâtre lance aux échos sa mélancolique chanson. Les prés, les futaies, les sillons semblent offrir au bon Dieu cette heure bénie que va consacrer l'*Angelus*. Pénétré d'un immense bien-être, vous vous dites tout bas: « Mon Dieu! que la Nature est belle!... Et que les hommes sont bêtes! »

C'est une sensation analogue que j'ai éprouvée l'autre jour à Marseille; je suivais tout pensif, non pas le chemin de Mycènes, où j'aurais craint de rencontrer Théramène, son récit et le monstre, mais le quai du vieux port, en rêvant aux belles années de la Restauration.

aux bienfaits de la monarchie payés de tant d'ingratitude, à la prise d'Alger qui avait décuplé le commerce de cette splendide cité et donné à ses industries un essor incomparable; je calculais, à vol de goëlands, de milliards et de fournisseurs de nos armées républicaines, ce que les révolutions avaient coûté, ce qu'elles coûteront encore à la patrie des citoyens Bouchet, Rouvier, Labadié et Bouquet... Tout à coup, je me trouvai à vingt pas de l'Hôtel-de-ville, au milieu d'une immonde cohue de douze ou quinze cents braillards, accourus pour fêter à leur façon la réinstallation de l'ancien maire et de l'ancien conseil municipal. Ces mauvais drôles, qui se cacheraient dans un trou de taupe si trois uhlans paraissaient à l'entrée de la Canebière, beuglaient la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* avec un à-propos d'autant plus merveilleux que *leur* République est plus spécialement pourvue de l'approbation, du patronage et du privilége de M. de Bismarck; que nos deux hymnes guerriers n'ont plus de sens s'ils ne signifient pas lutte à outrance et mort à l'étranger, et que c'est justement par un exécrable mensonge, en attribuant aux conservateurs une arrière-pensée de guerre, que les meneurs du radicalisme ont obtenu leur fatale victoire du 14 octobre.

En ce moment, la manifestation populaire (quel peuple!) prit un caractère plus agressif. Ces misérables poursuivaient de leurs sifflets et de leurs huées un homme excellent et charmant, type d'abnégation patrio-

tique et de capacité administrative, honoré, aimé de tous les partis qui ne veulent pas être le parti du cloaque et de l'égout. C'était M. de Jossé-Charleval, le maire du 16 Mai, qui, de concert avec ses dignes collègues, avait rendu à la seconde ville de France l'honneur d'être administrée par des hommes dignes d'elle. Il venait de résigner ses fonctions entre les mains du maire gambettiste et d'abandonner aux hospices, au bureau de bienfaisance, aux orphelines du choléra, à la charité maternelle, aux pauvres sans distinction de religion, la somme de 6, 200 francs à laquelle il avait droit pour frais de représentation. Que voulez-vous? Nous sommes incorrigibles ; nous donnons là où ILS prennent. Notre joie est de nous dépouiller là où LEUR proie est de s'enrichir. D'une place salariée nous trouvons moyen de faire une dépense; d'un poste gratuit ILS ont le secret de faire une recette. Croyez-vous que cet ensemble de services rendus, de bienfaits distribués, de sacrifices à la cité et au pays, de longues heures consacrées à un travail moins agréable qu'utile, eût désarmé ces fauves — pardon ! je manque de respect aux lions et aux panthères — eût apaisé ces brutes? Oh! que non pas! Obéissant probablement à un mot d'ordre et de désordre, ces stagiaires d'une seconde Commune sifflaient bêtement cet homme de bien, dont l'heureuse physionomie, le franc sourire, la ferme attitude, les manières cordiales, l'exquise courtoisie, ne devraient éveiller que sympathie, es-

time et respect. Je dois ajouter que jamais injures parties de plus bas ne furent reçues avec une fermeté plus stoïque, une mansuétude plus chrétienne, une dignité plus sereine, un sang-froid plus superbe, un plus magnifique dédain. Il y avait déjà toute une revanche d'honnêtes gens dans le contraste de cette noble et calme figure avec cette tourbe dont je me disais : « Ils sont déja bien affreux dans la rue... que serait-ce au coin d'un bois ?... »

Un quart d'heure après, rentré dans ma chambre, je regardai sur ma table les livres que le hasard y avait rassemblés ; c'étaient *la Princesse de Clèves*, *Paul et Virginie* et le *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre.

Au risque de me répéter, je veux transcrire ici les quelques lignes de Sainte-Beuve, auxquelles j'ai déjà fait allusion. Elles sont datées des premiers jours de mars 1848. La nouvelle République a pour chefs provisoires Lamartine, le plus grand de nos poëtes, François Arago, le plus illustre de nos savants. Elle rallie d'urgence les légitimistes et les catholiques les plus éminents ; Berryer, Larcy, Falloux, Montalembert, Lacordaire. Armand Marast, — un Athénien, — la préside ; Lamennais la salue ; Chateaubriand moribond lui dédie son dernier sourire ; Béranger, tout en s'esquivant, la reconnaît comme sienne ; Victor Hugo, tout en la sermonnant, l'accepte ; George Sand lui rédige ses bulletins ; Ampère entre à l'Académie avec une profession de foi républi-

caine. Daniel Stern prête son beau style et ses grandes manières aux Lycurgues de la Constitution nouvelle; madame de Girardin et son groupe la saupoudrent de sel attique. Mademoiselle Rachel, la tragédienne sublime, entremêle des couplets de la *Marseillaise* les imprécations de Camille et les invectives d'Hermione. Tout cela semble bien rajusté pour réconcilier la débile héritière des Girondins avec la société polie, vaincue par surprise. Pourtant Sainte-Beuve écrit : « Nous allons tomber dans une grossièreté immense; le peu qui nous restait de *la Princesse de Clèves* (et Dieu sait qu'il ne nous en restait pas grand'chose!) va s'abîmer pour jamais et s'abolir. »

Quelle était la vraie pensée de Sainte-Beuve, lorsqu'il écrivait cette phrase? Que *la Princesse de Clèves* est le roman par excellence? Que ce genre, essentiellement moderne, produit tardif et maladif des civilisations *avancées,* avait dit son dernier mot, en 1678, — deux siècles! — sous la plume de madame de La Fayette? Assurément non. Pour lui comme pour nous, ce livre représentait un ordre de sentiments et d'idées, une nuance de passion et de langage, qui n'est possible que dans certaines conditions sociales ; quelque chose comme une fleur exquise, qui ne s'épanouit que dans une atmosphère particulière, sans être, pour cela, moins naturelle que le bleuet de nos champs ou le lilas de nos jardins. Serrez de près *la Princesse de Clèves ;* comparez-la à nos romans les plus

divers; à *Eugénie Grandet*, à *Valentine*, à *Colomba*, à *la Maison de Penarvan*, à *Monsieur de Camors !* C'est l'enfance de l'art : mais que cet art est charmant ! Que cette enfance est aimable ! Sans doute, pour l'apprécier à sa juste valeur, nous devons, aujourd'hui surtout, nous prêter à de singuliers effets d'optique. Il faut d'abord fermer toutes les fenêtres et se figurer que le paysage et le monde extérieur n'existent pas. Il faut ensuite rayer, d'un trait de plume, la bourgeoisie et le peuple et concentrer toute la *faculté* romanesque, toute la sociabilité mondaine dans un petit nombre d'êtres privilégiés, lesquels, pour se mettre d'accord avec leur naissance, avec leur fortune et avec eux-mêmes, sont tenus de penser, d'agir, de parler, d'aimer avec des raffinements de délicatesse, de *sensibilité*, de renoncement, de scrupule et d'honneur, non-seulement aristocratiques, mais ultra-chevaleresques. Un critique narquois, sceptique et morose pourrait encore signaler d'autres défauts dans *la Princesse de Clèves*. Sur bien des points, l'auteur ne diffère de mademoiselle de Scudéry que par le style; ce qui, j'en conviens, est énorme, surtout lorsque Racine et madame de Sévigné ont passé par là. Le récit a pour date les dernières années du règne de Henri II, pour théâtre la cour des Valois, qui avait, comme chacun sait, la manche et la manchette larges; et les personnages, les sentiments, les discours, *l'air ambiant*, la couleur locale, n'ont quelque

vraisemblance que si on les rapporte uniquement au lendemain du *Cid* ou de Rocroy. La partie historique tient trop de place, hérisse d'ennui le premier chapitre, et offre le double inconvénient de rester obscure pour ceux qui ignorent, oiseuse pour ceux qui savent, parasite pour tout le monde. Enfin, madame de Lafayette, malgré ses qualités parfaites de justesse et de mesure, n'a pas toujours échappé à une erreur qui, chez nos écrivains modernes, s'est exagérée dans des proportions inouïes. Hernani, type de l'honneur castillan, (c'est le sous-titre), Hernani, enfant d'un pays catholique et d'un siècle catholique, a certainement sur la conscience bon nombre d'incendies et d'assassinats; et pourtant il se croirait déshonoré, si, au moment où va s'ouvrir pour lui le paradis de la chambre nuptiale, il refusait d'exécuter un pacte absurde, conclu avec un vieux fou qui, au lieu d'exercer la contrainte par *cor*, ferait mieux de s'établir pédicure; exécution qui amène trois suicides, c'est-à-dire trois péchés mortels et trois refus de sépulture chrétienne. Le beau duc de Nemours, la princesse de Clèves et son mari ne sont pas tout à fait de cette force. Cependant, si on les examine à la loupe, on s'aperçoit qu'ils sont enclins, eux aussi, à pratiquer le surperflu aux dépens du nécessaire. Je n'en citerai que trois exemples.

Nemours, *chef-d'œuvre de la nature* (*sic*), adoré de toutes les filles d'Ève, arrivé à ne plus compter le chiffre

de ses galantes victoires, aime la jeune princesse de Clèves comme il n'a jamais aimé. Cet amour le transforme, ajoute encore à la noblesse de ses sentiments, l'initie aux austères voluptés de l'esprit de sacrifice, le rend digne de figurer à la plus belle page des romans de chevalerie, fait de lui le modèle accompli des amants discrets, généreux, dévoués, réservés, fidèles, délicats, presque timides, prêts à braver tous les supplices plutôt que de compromettre ou d'affliger leur *maîtresse*. Très-bien! Seulement Nemours, au courant du récit, fait tout ce qu'il faut pour afficher la femme qu'il aime. Il rôde autour des pavillons qu'elle habite. Il se livre à des promenades nocturnes qui lanceraient sur sa piste le moins clairvoyant des jaloux, le moins vigilant des gardes champêtres. Lorsqu'un hasard bien peu admissible l'amène à entendre l'étrange confession de madame de Clèves, avouant à son mari que son cœur appartient à un autre et le suppliant tout à la fois de se fier à sa vertu et de protéger sa faiblesse, Nemours, qui est *cet autre*, n'a rien de plus pressé que de raconter l'aventure au vidame de Chartres, qui est un étourdi et un bavard. Il la dissimule, j'en conviens, sous des noms imaginaires; mais ce sont là des subterfuges qui ne donnent le change à personne. « D'ailleurs, nous dit l'auditeur, il y met tant de chaleur et de passion, que le vidame n'a pas de peine à tout deviner. » Comme toujours, il promet le secret le plus profond, et, comme toujours, il en parle à tout le monde.

Le prince de Clèves est un mari admirable de résignation et de confiance; passionnément amoureux de sa femme, il comprend qu'il n'est aimé que d'amitié; puis un aveu héroïque, mais poignant, achève de dissiper ses illusions conjugales. Cet amour, pour lequel il donnerait cent fois sa vie, un rival inconnu le possède. N'importe! Pas un murmure ne s'échappe de ses lèvres; pas un soupçon vulgaire n'envenime sa douleur. Il élève son âme loyale au niveau de celle qui s'ouvre à lui avec tant de noblesse et de franchise; sa sécurité s'accroît de tout ce qui froisse sa tendresse. Par cela même qu'on le désespère, il sait qu'on ne le trahira pas; il veut que la confidence et la confiance se maintiennent à la même hauteur. C'est très-chevaleresque et très-beau. Comment se fait-il donc que, à la page 216 (édition de 1859), ce phénix des maris désolés et rassurés, ce même prince de Clèves, ne craigne pas de descendre au plus fâcheux de tous les espionnages; l'espionnage par délégation? — « M. de Clèves résolut de s'éclaircir de la conduite de sa femme, et de ne pas demeurer dans une cruelle incertitude... il résolut de se fier à un gentilhomme qui était à lui, dont il connaissait la fidélité et l'esprit... Le gentilhomme, qui était très-capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable... »

Nous n'en doutons pas. Néanmoins, voilà un tiers initié à un secret que M. de Clèves, pour soutenir jusqu'au bout son caractère, aurait dû s'efforcer de cacher

à son ombre; le voilà s'infligeant à lui-même un démenti qui lui fait perdre le mérite de sa résignation et de sa confiance. En définitive, sa femme ne l'a pas trompé; mais les apparences le trompent. Il se croit trahi, et il en meurt. Les détails de cette mort sont admirablement arrangés pour produire une impression profonde sur l'imagination, la conscience et le cœur de madame de Clèves, et pour élever une barrière insurmontable entre son veuvage et la passion de M. de Nemours. Toutefois, — et ce sera notre troisième exemple, — il nous est difficile d'accepter le sacrifice final de la princesse de Clèves. Plus beau que nature, soit! Contre nature, jamais! Un raffinement de vertu, de conscience et d'honneur, qui arrive à n'être plus qu'un non-sens, cesse de m'intéresser et de me plaire. Du vivant de son mari, madame de Clèves ne pouvait pousser trop loin ses précautions, ses réticences, ses réserves, renouveler trop souvent toutes les pièces de son armure défensive. Une fois veuve, elle redevient femme, et bien femme; sans quoi elle nous eût, dès l'abord, paru moins aimable. Or, en pareil cas, la finesse féminine, juge et partie dans sa propre cause, ne saurait être en défaut. Elle ferait un câble de sauvetage avec un fil de la Vierge, un palais enchanté avec un grain de sable, un attelage de fées avec une bulle de savon. Elle ferait surtout un prétexte, si le prétexte lui manquait. Ici il ne manque pas. Si le duc de Nemours a été la cause indirecte de la mort de M. de Clèves, c'est

parce que M. de Clèves a soupçonné et *fait surveiller* sa femme. Des deux torts, c'est le dernier qu'elle doit le moins pardonner. L'un ne la blesse que dans le sentiment d'un devoir; l'autre l'atteint dans ses plus légitimes fiertés. Mais, ce qui nous semble encore moins féminin chez madame de Clèves, c'est le raisonnement qu'elle oppose à la passion de M. de Nemours : « Rien, lui dit-elle, ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux ; vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore ; je ne ferais plus votre bonheur ; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi; j'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir pas le malheur de la jalousie... »

Dans la situation où se trouve madame de Clèves, elle ne doit pas, elle ne peut pas concevoir cette crainte. Un tel excès de prévoyance lui ferait l'effet d'une injure pour son amant et pour elle-même. Plus tard, si elle l'épouse, si elle le voit retomber dans son péché mignon et rentrer dans sa spécialité de séducteur, elle retrouvera, pour deviner et ressentir son malheur, toute la sagacité, toute la subtilité qu'elle n'aura pas eues pour le prévoir. Elle en souffrira d'autant plus qu'elle l'aura moins prévu. Au moment où elle parle, il ne lui est pas plus permis de douter de l'avenir que du présent, et elle perdrait le droit de croire Nemours passionné, si elle ne l'espérait

fidèle. Quelle est la femme qui ne se flatte pas de fixer l'homme recommandé à son émulation par des succès où il a fait preuve de plus de passion que de constance et que les échos des salons lui renvoient escortés des gémissements de ses victimes? Comment expliquer autrement l'irrésistible séduction exercée par les arrière-neveux de Lovelace et de don Juan — si toutefois la race n'est est pas perdue — grands coupables que le sexe faible préfèrera toujours à de petits innocents? Dans des zones plus tempérées, quelle est la veuve qui consentirait à se remarier, si une charmante illusion ne laissait tomber dans sa corbeille de quoi remplacer la fleur d'oranger? Ah! comme elle était plus vraie que la princesse de Clèves, cette aimable Parisienne qui me disait un soir en me parlant du deuil d'une de ses amies: « Ma pauvre Claire! elle vient de perdre son mari! ce qu'il y a de plus cruel, c'est que c'était le second, et l'on n'aime bien que celui-là! »

En relisant, après une lacune de près d'un demi-siècle, les vingt dernières pages de *la Princesse de Clèves*, je songeais au duc de La Rochefoucauld. Madame de La Fayette — qui l'ignore? — s'était faite, au déclin, l'infirmière, la consolatrice, l'amie, la sœur de charité, de cet illustre blessé des luttes de la vie, qui fit des maximes avec ses cicatrices; et, s'il existe des sentiments plus vifs, de plus ardents bonheurs que l'amitié d'une femme supérieure, il n'en est pas de plus doux; je n'en connais pas

de préférable! — « Il m'a donné de l'esprit, disait-elle, mais j'ai réformé son cœur. » Certes, elle avait trop d'esprit pour avoir besoin d'en emprunter à personne. Mais La Rochefoucauld, avant que son cœur fût tout à fait réformé, aurait pu se pencher à son oreille et lui dire tout bas à propos du dénouement de *la Princesse de Clèves :* « Prenez garde, ma chère amie! vous n'êtes plus dans le vrai. LES PASSIONS SONT LES SEULS ORATEURS QUI PERSUADENT TOUJOURS. »

Et maintenant, m'accuserez-vous d'inconséquence, aurai-je l'air, non pas de résumer, mais de contredire mes réserves et mes chicanes, si j'ajoute : « Oui, je crois ne pas me tromper, et pourtant, malgré tout cela, il y a dans ce livre un charme invincible. Il s'en exhale ce parfum indéfinissable que l'on savoure avec une sorte d'inconscience, quand on rouvre le vieux tiroir d'un meuble oublié, et qu'on y retrouve, à de longues années de distance, tout un monde de sensations et de souvenirs; un paquet de lettres, une fleur séchée, un ruban incolore, un gant dépareillé, une boucle de cheveux blonds coupée sur une jeune tête, aujourd'hui blanche de vieillesse. De ces débris, le temps a fait des reliques; de ces miettes, un morceau de pain. Le marchand qui passe n'en donnerait pas vingt centimes; votre cœur rachèterait bien cher les heures bénies qu'ils lui rappellent. Il reconnaît ou il découvre dans chacun de ces frêles objets un lien qui le rattache au passé, et il revoit dans ce passé les

images d'un bonheur évanoui pour jamais. Quand nous lisons un roman démocratique et réaliste, alors même que nous ne pouvons contester à l'auteur un grand talent, il nous semble qu'une main brutale nous arrache nos papiers de famille. *La Princesse de Clèves* nous les rend.

Je devrais en rester là; car le *moi* est haïssable ; mais il peut, à la rigueur, être toléré quand il sert à rappeler un détail d'histoire littéraire, un trait de *mœurs* de la critique contemporaine. C'est la note de Sainte-Beuve qui m'a donné l'idée de relire *la Princesse de Clèves* et d'interrompre, pour vous en parler, nos *Causeries* sur des œuvres plus actuelles. Or, le même Sainte-Beuve qui, en mars 1848, constatait en gémissant l'invasion de la grossièreté révolutionnaire et adressait un tendre et mélancolique adieu au roman de madame de La Fayette, portait aux nues, en 1858, *Fanny* et *Madame Bovary*, c'est-à-dire les contraires de *la Princesse de Clèves*, les produits grossiers d'une démocratie teintée de césarisme. Si le prestigieux critique admirait et regrettait la société polie et la littérature exquise qui se reflètent dans ce livre, c'est, j'imagine, parce que la noblesse des sentiments et la délicatesse des passions s'y élèvent jusqu'à l'esprit de sacrifice, jusqu'à l'abnégation héroïque. Or, en 1862, à propos d'une petite nouvelle (*Aurélie*), qui ne méritait ni tant d'indignité, ni tant d'honneur, et dont l'héroïne avait, pour se sacrifier, des motifs bien autre-

ment graves que madame de Clèves, le même Sainte-Beuve écrivait: « Odieuse et horrible moralité aristocratique! Dans quel siècle l'auteur croit-il donc vivre?... Nous ne vivons plus sous la loi, mais sous la *grâce* (?). Bénies soient les Révolutions qui ont brisé ces duretés et ces férocités antiques, sacerdotales, féodales et patriciennes!... »

Il est possible que ce soit là de la critique; mais ce n'est certainement pas de la logique. J'ai déjà signalé, à propos de Lamennais et d'Eugène Sue, des inconséquences de même sorte. En 1862, Sainte-Beuve me reproche (avec raison) *le trou à fumier démagogique* où j'avais fait tomber le Lamennais des dernières années et des dernières déchéances. En 1843, lorsque l'auteur des *Paroles d'un croyant* n'en était encore qu'à ses débuts de sectaire, Sainte-Beuve nous dit: « L'injure y déborde (dans le livre des *Amschaspands*...); elle est *crasseuse.* » Comme s'il voulait se contredire symétriquement dans les mots non moins que dans la pensée, Sainte-Beuve, en 1862, m'assure que « Lamennais, en 1850, ne sentait pas du tout le fumier. » — Et il avait écrit en 1843: « Il ne parle que de cadavres; mais lui-même, ce me semble, ne *sent pas la rose.* » — Pendant toute cette année 1843, Sainte-Beuve ne cesse d'*éreinter* Eugène Sue et les *Mystères de Paris* qu'il traite de *crapule*, de *perversité dans la volupté*, d'*excitation à la débauche*, d'*appât* et d'*ordure*, d'ignoble mélange de Restif, de Laclos et de Sade » — et,

quinze ans plus tard, au seuil de la vieillesse, Sainte-Beuve, dans le grave *Moniteur*, se fait le panégyriste quasi-officiel, l'introducteur littéraire des romans de M. Ernest Feydeau, où il y a cent fois moins de talent et cent fois plus d'obscénités que dans ceux d'Eugène Sue! (*Mémoires pour servir à l'histoire littéraire de mon temps*, chap. cxv.)

D'où je conclus que, en littérature comme en politique, — lorsqu'on dure un peu longtemps, — le plus difficile est d'être toujours de son propre avis.

XXI

PAUL ET VIRGINIE[1]

---

12 janvier 1878.

Il semble, au premier abord, que *la Princesse de Clèves* et *Paul et Virginie* sont de la même famille; et, dans ce cas, il y aurait lieu de s'écrier que cette famille est éteinte. Ce qui domine les deux récits et en fait le charme, c'est la *sensibilité*, vieux mot tombé en désuétude, comme ce qu'il exprime. Pour les bien lire et les bien juger, il faut une délicatesse de sentiments, une finesse de tact, une justesse de nuances dont la tradition n'existe plus. Pourtant, à les considérer de près, quelle différence! Entre les deux livres, il y a plus qu'un siècle; (1678-1788) il y a un abîme. Dans *la Princesse de Clèves*, la société règne en souveraine; elle maintient les

1. Préface de Jules Claretie.

âmes à une telle hauteur que les passions, les consciences, les idées ne donnent accès à la nature que pour la combattre et la vaincre au nom d'une loi morale, supérieure aux faiblesses de l'humanité. L'honneur y parle un langage encore plus élevé que le devoir le devoir; y prend des proportions telles qu'il se confond avec l'abnégation chevaleresque et l'esprit de sacrifice. Nous autres, enfants d'un siècle où un type de faux héroïsme s'entremêle de calculs égoïstes et de dures réalités, nous avons besoin d'un effort pour atteindre à ce niveau, et il nous est facile, avec un peu de mauvaise volonté ou quelques excès d'analyse, de lui opposer la *vérité vraie*.

Dans *Paul et Virginie*, la nature a repris ses droits, et l'on peut même ajouter qu'elle s'est fait bonne mesure. Nous disions, l'autre jour, à propos du roman de madame de La Fayette, que Racine et madame de Sévigné avaient passé par là. Évidemment, Bernardin de Saint-Pierre a eu Jean-Jacques Rousseau pour précurseur et pour précepteur. La société, d'ailleurs bien malade en 1788, n'a plus rien à voir dans cet aimable groupe qui naît, vit, travaille, aime, souffre, pleure et meurt en dehors des conditions de la sociabilité régulière; elle en est même si complétement éliminée, qu'un des plus vifs attraits de ce touchant récit consiste à nous montrer un horizon, des paysages, des plantes, des détails d'existence familière et de couleur locale qui nous rejettent à mille lieues de la civilisation européenne, de

ses préjugés, de son joug et de ses lois. De loin en loin, quand cette pauvre société fait mine d'intervenir, c'est pour jouer un rôle tellement sacrifié qu'on est presque tenté de la plaindre. — « M. de la Tour avait épousé sa jeune femme en secret et sans dot, parce que les parents s'étaient opposés à son mariage, *attendu qu'il n'était pas gentilhomme.* » — « Marguerite... avait eu la faiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un *gentilhomme* qui lui avait promis de l'épouser, » — et qui, *naturellement,* se garda bien d'accomplir sa promesse. Lorsque paraît la tante de madame de la Tour, c'est bien pis. — « Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et DÉVOTE, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. « — Plus tard, M. de La Bourdonnais, gouverneur de l'île, apporte une lettre de cette terrible tante. — « Elle mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portaient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari était un juste châtiment de Dieu; qu'elle avait bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle était, après tout, dans un bon pays où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux... » — Et l'auteur ajoute — « quoiqu'elle fût très-riche, et *qu'à la cour on*

soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur. »

M. de La Bourdonnais n'est pas mieux traité. Il ne répond que par de durs monosyllabes : « Je verrai... Nous verrons... Pourquoi indisposer une tante respectable?... C'est vous qui avez tort. » Ainsi de suite.

On le voit, dès le début, nous assistons à une revanche de la Nature contre la Société. Est-ce à dire que Bernardin de Saint-Pierre se soit tout à fait inspiré de Jean-Jacques? Non. Son goût personnel le préservait de la déclamation, de la violence et de l'emphase. Il comprenait tout ce que son simple récit aurait perdu à se hérisser de réquisitoires contre les heureux et les grands de ce monde. Il y a d'ailleurs une nuance que je signale à Jules Claretie : « Une chose m'étonne, nous dit-il dans sa notice vraiment exquise, une chose m'étonne, entre toutes, dans ce roman, — je me trompe, — dans ce poëme de *Paul et Virginie;* c'est le moment où il fut écrit. Au milieu de la littérature empestée du temps (je parle seulement des ouvrages d'imagination), il nous apparaît comme une fleur qui s'épanouirait, toute fraîche des gouttes claires de la rosée, dans une serre étrangement remplie de plantes artificielles... » — Rien de plus juste; ne doit-on pas pourtant tenir compte de cette date de 1788, qui, bien que proche voisine de la débâcle révolutionnaire, se relie aux années précédentes pour marquer

un temps d'arrêt, une sorte d'*oasis* entre la zone torride du libertinage philosophique, monarchique, hélas! et mondain, et les ardents soleils qui brûlent les Bastilles? Ne l'oublions pas, Louis XVI régnait encore, et, avec lui, Marie-Antoinette, tout heureuse de se reposer des ennuis de la cour dans la laiterie de Trianon. Les vertus exemplaires du Roi, les grâces innocentes de la Reine, n'avaient pu, j'en conviens, régénérer de fond en comble une société gangrenée et une littérature corruptrice. C'était cependant une trêve, au moins à la surface; l'idylle des jeunes cœurs et des belles âmes se mêlant à la propagande voltairienne et à la fiction érotique, quelque chose d'analogue à ce que nous avons vu et entendu sous la Restauration, quand la France, encore meurtrie de ses secousses et prête à récidiver, applaudissait l'opéra royaliste de la *Dame blanche*, admirait Chateaubriand et se passionnait pour les romans jacobites de Walter Scott. Si ces années de détente et d'apaisement moral s'étaient prolongées, si l'on avait permis à Louis XVI de prendre l'initiative des réformes réclamées par la conscience publique, on peut se figurer qu'elles auraient produit une littérature, non pas absolument pure et chrétienne, mais tempérée, rassérénée, adoucie, éclairée d'une blancheur d'aurore, servant d'expression à des sentiments honnêtes et vrais, propre à réconcilier la nature désormais moins révoltée contre les lois sociales et la société, moins réfractaire aux inspirations naturelles.

Ces correctifs, destinés à disparaître dans l'écroulement universel, ne furent probablement pas sans influence sur le génie de Bernardin de Saint-Pierre. Le délicieux roman de *Paul et Virginie* est à la *Nouvelle Héloïse*, à la *Pucelle* et au *Sopha*, ce que le règne de Marie-Antoinette est à celui de madame de Pompadour ou de madame du Barry. Jules Claretie n'en a pas moins le droit de s'écrier, — et je le remercie d'avoir ressuscité, lui jeune et datant de l'heure présente, une jolie langue qui n'est pas celle de *l'Assommoir*, ni même du *Nabab* : « Le triomphe de Bernardin de Saint-Pierre fut celui-ci : à l'heure où l'on célébrait l'être sensuel, il mit sur l'autel l'être sensible. *La sensibilité ! un homme sensible !* voilà de jolis mots, des mots exquis, que l'abus a cependant trouvé moyen de rendre ridicules. Mais rien de ce qui est exact, pittoresque et vrai peut-il être ridicule? N'ayons plus aucune honte à nous en servir; il n'en est pas de plus charmants dans notre langue française. »

A mon tour, je me couvrirais de ridicule plus qu'il n'est permis à *un homme sensible*, si je prétendais étudier ici le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre et surtout le critiquer. Un des mes amis répondait récemment à un homme d'esprit qui lui demandait son jugement sur une charmante jeune femme : « On ne juge pas ce qu'on adore! » — On ne juge pas davantage ce que l'on ne peut regarder qu'à travers ses larmes. De

deux choses l'une : ou vous pleurerez à cette lecture ; et alors vous ajouterez votre hommage à celui de tout un siècle ; ou vos yeux resteront secs : et alors vous serez peut-être enclin à quelques objections, à quelques chicanes que je ne veux pas même indiquer. Tenons-nous-en donc à ces lignes de Lamartine, citées par Jules Claretie : « Les poëtes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans le cœur et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et *par hasard* suffisent pour faire pleurer tout un siècle et pour devenir aussi populaires que l'amour et aussi sympathiques que le sentiment. Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible dans l'art. Celui qui sait attendrir sait tout. Il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et dans toutes les bibliothèques de l'univers. L'homme est comme l'arbre qu'on secoue pour faire tomber les fruits : on n'ébranle jamais l'homme sans qu'il en tombe des pleurs. »

Je relève, dans cette demi-page, un mot qui donne à rêver ; c'est le mot : PAR HASARD ; il ouvrirait toute une perspective à un voyage de fantaisie, non pas autour de ma chambre, mais autour des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Notre très-regrettable confrère, Amédée Achard, avait un jour écrit des variations charmantes sur le thème que voici : « Les batailles se gagnent par hasard » — et, à vrai dire, quand on songe à certaines célébrités ou capacités militaires, à certaines bonnes

fortunes de coups de canon, où se révèle la preuve que la poudre est depuis longtemps inventée, on a bien envie d'amnistier ce spirituel paradoxe. Vous semblerai-je beaucoup plus paradoxal, si je me déclare convaincu que bon nombre de chefs-d'œuvre se font aussi par hasard, que leurs auteurs n'en ont pas conscience, et qu'il leur suffit de la plus légère déviation pour tomber dans le médiocre ou dans l'illisible ? Il y a certainement du hasard, beaucoup de hasard, dans *Don Quichotte*, dans *Gil-Blas*, dans *Manon Lescaut*, dans *Adolphe*, dans *René*. Corneille s'est-il jamais rendu compte de la distance qui sépare le *Cid* d'*Agésilas?* Beaumarchais, quand il signait deux ou trois drames insipides, n'abdiquait-il pas la paternité de *Figaro?* Est-ce bien la même plume qui a écrit le *Neveu de Rameau* et le *Père de Famille ? L'Écossaise* est-elle tombée du même cerveau que le *Pauvre Diable* et *Zadig ?* Retrouvez-vous dans *Evenor et Leucippe* la moindre trace d'*André* ou de *François-le-Champi ?* La tragédie glaciale de *Françoise de Rimini* pouvait-elle faire pressentir *Mes Prisons ?* Une femme du monde publie ou laisse publier *Résignation* et le *Médecin de Village* ; deux larmes, deux perles ! Elle meurt ; on nous offre une édition complète de ses ouvrages; nous nous heurtons à une *Luigina*, gros mélodrame raconté, lourd moellon qui écrase les deux perles. Et M. Hugo ! comme on l'étonnerait si on lui disait que les *Chansons des Rues et des Bois*

ne valent pas les *Feuilles d'Automne !* Et Alfred de Musset ? Comparez le *Songe d'Auguste* à *Rolla*, l'*Ane et le Ruisseau* au *Caprice!* Nous tous, tant que nous sommes, grands et petits écrivains, — oh ! très-petits ! — s'il nous est arrivé, une fois dans notre vie, de toucher au succès de vogue, et si, parcourant en idée la liste, toujours trop longue, de nos œuvres, nous cherchons à nous expliquer cette traduction libre de l'*habent sua fata libelli*, nous sommes amenés à reconnaître que ce *favori* a été le produit irréfléchi d'une migraine, d'un incident imprévu, d'un accès de mauvaise humeur, tandis que des livres mûrement médités et sagement élaborés se brisent contre l'indifférence du public. J'arrête là cette nomenclature pour me demander si le *fortuit* n'a pas une part dans *Paul et Virginie*. Ce qui me porterait à le croire, c'est d'abord que les *Études* et les *Harmonies de la Nature*, de Bernardin de Saint-Pierre, sont d'un mortel ennui : c'est aussi que, dans la notice écrite par lui-même et placée en tête de cette nouvelle édition, je cherche vainement la grâce, la simplicité, le style aimable et engageant de son roman. Les premières pages sont d'une extrême sécheresse. On y rencontre cette phrase : « Le roi Louis XVI me nomma *de lui-même* intendant du Jardin des Plantes et du Muséum d'histoire naturelle » — et cinq ou six lignes plus bas : « Cependant l'étoile de notre illustre empereur Bonaparte a dissipé pour moi tous ces orages. Il a rétabli une partie de ma

fortune par plusieurs pensions, et il y a joint la croix d'honneur. Son frère Joseph, roi d'Espagne, y a mis le comble par une pension de six mille francs. Je dois ces *bienfaits non sollicités* au simple mouvement de *bienfaisance* de ces *deux grands princes.* »

C'est la première fois, nous le croyons, que Joseph Bonaparte a eu la chance d'être qualifié de grand prince. Remarquez en outre que ce brave Bernardin, tour à tour comblé de bienfaits *non sollicités* par Louis XVI et par les Bonaparte, rentre dans sa spécialité pour ne voir là que de l'histoire naturelle. Que dire des fleurs de rhétorique que voici : « Ainsi mon *vaisseau*, longtemps battu par les tempêtes, s'avance en paix, à la faveur des vents favorables, vers le *port de la vie*. Avant d'y *jeter l'ancre* pour toujours, je tâche d'*en* couronner *la poupe* de quelques fleurs nouvelles. » — Ce style, qui n'est pas même correct, — car on pourrait croire que c'est le port qui a une poupe, et non pas le vaisseau, — nous rejette bien loin de la prose charmante qui semble couler entre les deux noms de Paul et de Virginie comme un ruisseau limpide entre deux bordures de fleurs : « Rien n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déjà. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul; mais cette admirable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivais point

de fois ici que je ne les visse tous deux, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer : elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre. »

Cette citation d'un texte que tout le monde sait par cœur me ramène à cette nouvelle édition, qui me semble parfaite, et où M. Quantin a heureusement continué les belles traditions de la maison Claye. Ce qui me plaît surtout dans ce charmant volume où rien ne manque, ni papier vergé, ni encadrement rouge, ni portrait, ni eaux-fortes, ni correction typographique, c'est que le luxe y reste littéraire. Il ne décourage pas le lecteur par ces magnificences de jour de l'an, qui ont l'air de nous dire : « Regardez, mais à bas les mains! » et qui font d'un bon livre un livre sacré, en ce sens que personne n'y touche. Celui-ci a des familiarités de grand seigneur qui vous mettent à l'aise, et vous en avez tourné toutes les pages avant de songer à l'admirer. Vous connaissez le mot du prince de Talleyrand à l'abbé de Pradt : « J'appelle brochure tout livre qu'on ne *relit* pas. » — Renonçant au jeu de mots, je dirai volontiers de cette édition de *Paul et Virginie* qu'on la relira avant de la relier, et j'ajoute, à propos du volume et de l'œuvre, ce que Bernardin de Saint-Pierre nous fait penser

de ses deux héros : « Ils étaient faits l'un pour l'autre! »

La notice ou préface de Jules Claretie : « *Paul et Virginie* et Bernardin de Saint-Pierre, » suffirait à fixer de nouveau l'attention sur l'ouvrage et sur l'écrivain. Ici les harmonies et les affinités sont moins complètes. Nous étions assez peu renseignés sur les détails de la vie de Bernardin de Saint-Pierre. Nous savions vaguement que son caractère avait moins de *sensibilité* que Paul et moins de tendresse que Virginie. « C'était, dit Andrieux, un homme dur et méchant. » — Je dirais plutôt, d'après Jules Claretie, que c'était un faux bonhomme, avec cette dose d'égoïsme qu'explique l'habitude d'exprimer plus qu'on ne ressent et de chercher en dehors de soi l'emploi de ses facultés aimantes. Ces contrastes ne sont pas rares, et ils n'ont rien d'étonnant, ni d'inexcusable. Les émotions les plus vraies sont celles qui se refoulent en dedans, et qui creusent au lieu d'éclater. Si, comme l'a dit un poëte, le cœur de l'homme est un vase profond — et fragile, — ce vase, à force de répandre ce qu'il contient, doit finir par être vide, et même sec. Ne nous en plaignons pas trop! S'il gardait à l'intérieur cette force d'expansion qui lui donne tant de puissance sur les foules, il se briserait, et nous y perdrions cette liqueur précieuse qui a le don de se renouveler en se prodiguant. Quand un homme ordinaire est foudroyé par une grande douleur, nous lui souhaitons des larmes

à titre d'allégement; eh bien! les artistes, les romanciers, les poëtes, font de leurs créations pathétiques ce que le commun des hommes fait de ses larmes; un dérivatif, un moyen de n'être pas suffoqué par ce qu'on éprouve et ce qu'on souffre. Lorsque Bernardin de Saint-Pierre avait bien *pleuré* Virginie, peut-être ne lui restait-il plus le moindre pleur pour les douleurs réelles de ses amis ou de ses proches. Ne faut-il pas d'ailleurs tenir compte de l'imagination, qui occupe une si grande place dans l'existence et dans l'œuvre de ces privilégiés, qu'il nous arrive souvent de les désigner sous le titre collectif d'*hommes d'imagination?* Or l'imagination ressemble à la lance d'Achille. A mesure qu'elle nous blesse, elle guérit nos blessures. Elle ne nous atteint pas directement dans le vif de notre cœur; elle nous aide à supposer et à rendre ce que nous ressentirions si nous étions nos personnages, et à nous identifier avec eux sans trop tirer à conséquence. Maintenant, s'il y a des femmes qui s'abandonnent à ce mirage, qui prennent l'expression pour le sentiment, qui croient trouver chez le *charmeur* le lingot d'or monnayé dans ses ouvrages et qui souvent passent des années à déplorer l'illusion de quelques lectures, nous devons les plaindre, mais pas trop fort; elles n'ont que ce qu'elles méritent.

Seulement, à coté de *la grâce d'état* il y a le caractère. Lamartine avait l'égoïsme bienveillant, agréable, souriant — et un peu banal. Il paraît que Bernardin de

Saint-Pierre était d'humeur quinteuse, morose et légèrement misanthropique. J'ai peine à le lui pardonner... il se portait bien!! — Jules Claretie décrit excellemment cet antagonisme, et il réussit à nous présenter sous son vrai jour le *poëte* de *Paul et Virginie* sans le rendre haïssable. Ne perdons pas de vue les époques que Bernardin a traversées. Jeune, il avait pu, sans trop de sophisme, prendre en haine une société dont les abus le froissaient dans tous ses goûts, tous ses instincts, tous ses sentiments et toutes ses idées. Plus tard, la Révolution le ruina et le fit assister à des spectacles moins aimables que les scènes de *Paul et Virginie*. On a beau être acariâtre ou égoïste, on peut n'être pas du même avis que Robespierre. Mort en 1814, il eut le temps de voir les effroyables guerres de l'Empire, et, tout en traitant Bonaparte de grand prince, ces boucheries de chair à canon durent lui faire horreur. En outre, né en 1737, il datait d'un temps où l'homme de lettres, tirant peu de profit de ses ouvrages, était forcé de descendre à des calculs d'arithmétique, à des questions de gros sous et de pensions, peu compatibles avec la dignité littéraire, au lieu d'offrir généreusement cinq cents francs aux conducteurs d'omnibus. Vous le voyez, Bernardin de Saint-Pierre, tel que le dépeint Jules Claretie, est parfaitement explicable. On ne remarque pas assez l'influence des révolutions sur notre humeur. Moi qui vous parle, j'ai un affreux caractère; pourtant — je ne crois pas me faire

illusion — il me semble que je l'aurais bien meilleur si Charles X n'était pas mort en exil, si mon Roi Henri V était sur le trône, si M. Gambetta eût toujours vécu dans l'État de Gênes, si la Révolution, complice et auxiliaire de M. de Bismarck, ne nous eût pas fait perdre l'Alsace et la Lorraine, si la France gambettiste n'était pas descendue au dernier rang des nations de l'Europe,et si le 6 janvier ne venait pas de compléter notre humiliation, notre destruction et notre ruine.

« Ainsi, dit Jules Claretie, voilà ce que fut Bernardin de Saint-Pierre ; méfiant, ombrageux, irritable avant le succès, habile après le triomphe, poëte épris des fleurs et des parfums, toujours prêt à chanter les agathis aux longues grappes de fleurs blanches, le lilas de Perse avec ses girandoles gris de lin, les bananiers, les orangers et les jam-roses, et cependant, préoccupé jusqu'à l'intrigue des réalités de la vie. » — C'est très-vrai ; mais ce qui ne l'est pas moins, ce que Jules Claretie a bien raison d'ajouter, c'est que peu importent ces aspérités, ces mesquineries, ces petitesses, ces bouffées de maussaderie ou d'égoïsme. Pour nous, qui sommes déjà la postérité de Bernardin, il n'existe que par son livre. Sa personnalité s'efface dans son récit, sa sécheresse de cœur dans la sensibilité de ses héros, l'histoire de sa vie dans le roman de son génie. Sa figure renfrognée disparaît sous le feuillage des deux cocotiers légendaires ou sous la jupe qui abrite les deux enfants contre l'ondée.

Paul et Virginie, qui n'ont jamais existé, sont désormais plus réels que leur poëte qui a vécu soixante-seize ans !

S'il ne fut pas toujours aimable, il fut souvent aimé. Il avait soixante-trois hivers, lorsqu'une charmante jeune fille de dix-huit ans, mademoiselle de Pelleport, s'éprit pour lui d'un sentiment enthousiaste où l'admiration passionnée pour l'écrivain, la tendresse quasi-filiale pour le vieillard, offraient le trompe-l'œil et presque l'équivalent de l'amour. Il l'épousa, et n'eut pas lieu de s'en repentir. Jules Claretie n'est-il pas un peu sévère pour ces étés de la Saint-Martin, pour ces chrysanthêmes d'arrière-saison, pour ces tardifs rayons de soleil qui éclairent et réchauffent les cimes couvertes de neige ? — « N'y a-t-il pas toujours, nous dit-il, dans ces affections disproportionnées, quelque chose de choquant, et l'idylle en cheveux blancs ne laisse-t-elle point apercevoir un serpent sous les fleurs qu'elle nous présente ? » — Hélas ! oui, et même un serpent qui peut faire avaler beaucoup de couleuvres. Claretie en parle bien à son aise, lui, jeune parmi les jeunes ! Si mon cher ennemi toujours regretté, si notre maître Sainte-Beuve vivait encore, et s'il s'obstinait à dire que je ne sais pas le latin, j'essaierais de lui prouver le contraire en traduisant le célèbre passage du traité de Cicéron *de Senectute*. — « Un des plus doux priviléges de la vieillesse, écrit l'illustre bavard, est d'inspirer parfois à

de charmantes jeunes femmes assez de confiance pour autoriser de franches et solides amitiés. Rien de plus délicieux pour un sexagénaire fatigué des luttes de la vie, revenu des vanités mondaines et souvent condamné à un cruel isolement de cœur, que ces affections qui ne peuvent donner lieu à aucune espèce de malentendu. La sécurité parfaite, qu'un jeune homme, dans une situation analogue, regarderait peut-être comme une épigramme ou une injure, devient ici un lien de plus, un heureux supplément à la couronne de cheveux blancs, un égal titre d'honneur pour celle qui n'a rien à craindre et pour celui qui se dégraderait s'il espérait quelque chose. Une femme finement organisée — et il n'y a que celles-là qui comptent, — est presque tentée de sourire en dedans — alors même qu'elle serait désolée de manquer à ses devoirs, — aux dépens du jeune amoureux trop réservé; cette réserve, chez le vieillard, ajoute au charme de ces affections inégales, comparables à la sérénité d'un clair de lune par une belle nuit d'hiver. » (Cic., *de Senect*... Édition de Joseph-Victor Leclerc, tome XIV.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
J. AUTRAN	
ŒUVRES COMPLÈTES, tome VII. — Lettres et notes de voyage	6 »
PRINCESSE DE BELGIOJOSO	
HISTOIRE DE LA MAISON DE SAVOIE. 1 v.	7 50
H. DE BALZAC.	
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE	7 50
DUC DE BROGLIE *de l'Acad. franç.*	
LE SECRET DU ROI. 2 vol.	15 »
X. DOUDAN	
MÉLANGES ET LETTRES. 4 volumes	30 »
ALEX. DUMAS	
LE CAPITAINE PAMPHILE. Illust. par Bertall. 1 volume	8 »
HISTOIRE DE MES BÊTES. Illust. par Adrien Marie. 1 volume	8 »
COMTE D'HAUSSONVILLE	
SOUVENIRS ET MÉLANGES. 1 volume	7 50
ERNEST HAVET	
LE CHRISTIANISME ET SES ORIGINES, tome III	7 50
VICTOR HUGO	
L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE. 1 volume.	7 50
HISTOIRE D'UN CRIME. 2 volumes	15 »
LE PAPE. 1 volume	4 »
PATRICE LARROQUE	
RELIGION ET POLITIQUE	6 »
CHARLES DE RÉMUSAT	
ABÉLARD. 1 volume	7 50
LA SAINT-BARTHÉLEMY. 1 volume	7 50
ERNEST RENAN	
CALIBAN. 1 volume	3 »
LES ÉVANGILES. 1 volume	7 50
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGE.	7 50
VIEL-CASTEL *de l'Acad. franc.*	
HIST. DE LA RESTAURATION, tome XX et dernier	6 »

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
AMÉDÉE ACHARD	
LES PETITES FILLES D'ÈVE	1
ÉMILE AUGIER *de l'Acad. franç.*	
THÉATRE COMPLET	6
ŒUVRES DIVERSES	1
H. DE BALZAC	
CORRESPONDANCE	2
TH. BENTZON	
LA PETITE PERLE	1
H. BERLIOZ	
MÉMOIRES	2
E. CADOL	
MARGUERITE CHAUVELEY	1
E. DIDIER	
LA BAGUE D'OPALE	1
AL. DUMAS FILS *de l'Acad. franç.*	
ENTR'ACTES	1
THÉATRE COMPLET. Tome V	1
O. FEUILLET *de l'Acad. franç.*	
LES AMOURS DE PHILIPPE	1
ARNOULD FREMY	
COMMENT LISENT LES FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI?	1
H. HEINE	
CORRESPONDANCE. T. III	1
A. HOUSSAYE	
LES CHARMERESSES	1
VICTOR HUGO	
QUATRE-VINGT-TREIZE	2
ALPHONSE KARR	
NOTES DE VOYAGE D'UN CASANIER	1
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET. T. I et II	2
JULIETTE LAMBER	
LAIDE	1
J. LAURENCE	
LE SECRET DU TESTAMENT	1
MICHELET	
L'ÉTUDIANT	1
LES SOLDATS DE LA RÉVOLUTION	1
GÉRARD DE NERVAL	
POÉSIES COMPLÈTES	1
J. NORIAC	
LA COMTESSE DE BRUGES	1
LA FALAISE D'HOULGATE	1
OSMAN-BEY	
LES FEMMES EN TURQUIE	1
COMTE D'OSMOND	
DANS LA MONTAGNE	1
PAUL PARFAIT	
LES AUDACES DE LUDOVIC	1
A. DE PONTMARTIN	
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XVI	1
SACHER MASOCH	
UN TESTAMENT	1
C. A. SAINTE-BEUVE	
CORRESPONDANCE	2
GEORGE SAND	
QUESTIONS D'ART ET DE LITTÉRATURE	1
FRANCISQUE SARCEY	
LE PIANO DE JEANNE	1
MARIO UCHARD	
MON ONCLE BARBASSOU	1
LOUIS ULBACH	
LE COMTE ORPHÉE	1
JACQUES VINCENT	
JACQUES DE TRÉVANNES	1

Paris. — Imprimerie DUMOUTET, 3, rue Auber.